ESPIONNAGE

PAUL KENNY

DISPOSITIF MYSTÈRE

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Le rapide Rome-Paris venait d’arriver. Les gens qui se pressaient sur le quai grelottaient, car la nuit de janvier était froide. Un vent âpre soufflait sous les hautes verrières de la gare de Lyon où les cris des porteurs, les sonneries rageuses des trucks électriques et le crachement des locomotives résonnaient d’une façon assourdissante.

Parmi le premier peloton des arrivants, le gaillard athlétique qui s’avançait d’un air soucieux n’était autre que Francis Coplan. Tête nue, une valise dans la main droite, la main gauche dans la poche de son manteau gris, il scrutait d’un œil aigu et désinvolte les visages frileux qui guettaient les voyageurs.

Brusquement, une lueur traversa ses prunelles ; il venait de repérer Anne Féron, sa ravissante collègue.

Il se dirigea vers elle, et, sans marquer le moindre temps d’arrêt, il lui prit le bras au passage. Entraînant assez cavalièrement la jeune femme, il continua à marcher du même pas énergique.

- Salut, fillette ! grogna-t-il d’un ton rogue.

- Bonsoir, dit-elle, assez interloquée.

Emmitouflée dans son manteau de fourrure, perchée sur ses hauts talons, elle était obligée de trottiner à toute vitesse pour tenir la cadence accélérée de son peu aimable compagnon.

Elle questionna à mi-voix :

- Pourquoi es-tu de mauvais poil ? Des coups durs pendant ton séjour en Italie ?

Il lui jeta un regard noir et maugréa :

- Tu te fous de moi ? Parlons-en, de mon séjour en Italie !

- Eh bien, quoi ?

- Je ne déteste pas les voyages, mais j’ai horreur des plaisanteries idiotes... J’ai quitté Paris avant-hier, à huit heures du soir. Je suis arrivé à Rome le lendemain, à 18 heures 35. Je me suis installé à l’hôtel Impero, où je devais recevoir un complément d’information pour commencer ma mission. Au lieu de ça, un télégramme m’attendait : rappel d’extrême urgence. J’ai repris le

train à 23 heures 30 et me voilà. En résumé, je suis resté deux ou trois heures à Rome et je n'ai même pas eu le temps de changer de chemise. Tu parles d'un séjour !

- J'ignorais cette histoire. Le Vieux ne m'a pas mise au courant.

- Tu m'apportes quoi, au juste ? Des explications ou des instructions ?

- Rien du tout. Je suis simplement chargée de te faire savoir que le patron t'attend. Je t'ai amené une des voitures du Service.

Coplan lança un regard vers la grande horloge du hall.

- A cette heure-ci ? fit-il, étonné. Le Vieux est encore au boulot à dix heures du soir ?

- Pour toi, oui... Spécialement pour toi. C'est d'ailleurs tout ce que j'avais à te communiquer.

Ils durent se pencher en avant pour tenir tête à l'effroyable courant d'air de la porte. Ils débouchèrent sur l'esplanade où une rafale glacée les gifla. Anne Féron, frissonnante, resserra le col de son manteau de fourrure.

- La traction est là-bas, dit-elle en désignant d'un mouvement du menton les voitures alignées dans le parking latéral, à gauche.

- J'ai vu, merci.

- Stop ! décida-t-elle en s'arrêtant. Je prends un taxi pour rentrer chez moi. Ma journée est terminée.

- Sans blague ? dit-il, narquois. Tu tiens vraiment à prendre un taxi ? C'est encore un ordre du patron, je suppose ?

- Oui, exactement.

- Qu'il aille au diable. Je te dépose chez toi en passant.

- Pas question !

Elle lui tendit les clés de la voiture.

- Les ordres sont les ordres, insista-t-elle. Le Vieux ne serait pas content. Il est dans son bureau depuis sept heures du matin et il s'est nourri de sandwiches toute la journée... Tu sais comment il est, quand il est sous pression. J'ai dans l'idée que l'affaire sur laquelle il va te lancer est drôlement importante.

- On l'emmerde, décréta Francis, péremptoire et rancunier. Qu'il attende un quart d'heure de plus, ça lui fera les pieds. Je viens de me taper trois jours de train d'affilée pour son bon plaisir... Quelques

instants en compagnie d'une jolie fille, rien de tel pour me remonter le moral. Allez !...

Sur ces mots, il la poussa d'autorité vers le parking. Flattée, au fond, elle eut un léger sourire qui accentua le charme de son visage. Avec ses yeux bleus, ses joues colorées par le froid, et ses bouclettes blondes qui dansaient dans le vent nocturne, elle était fort séduisante.

Il s'installa au volant de la traction, et Anne prit place à côté de lui. Pendant tout le trajet, ils marivaudèrent gentiment. Ce flirt durait depuis près de deux ans. Coïncidence étrange, ils n'avaient jamais eu le loisir ni l'occasion de pousser les choses plus loin : leurs déplacements et leurs périodes de repos ne se synchronisaient pas.

Vingt minutes plus tard, il la déposait devant un bel immeuble moderne de la rue Raynouard.

- Je prendrais bien un drink, suggéra-t-il. Tu m'invites là-haut ? Je n'ai même pas encore vu ton appartement !...

- Une autre fois. Le Vieux ne me le pardonnerait pas, je t'assure. Bonne nuit.

Elle débarqua, fit claquer la portière et s'engouffra prestement dans le hall de l'immeuble.

Coplan démarra sec.

« Chienne de vie ! » se dit-il avec hargne.

En cette nuit d'hiver, les bureaux du Service étaient encore plus minables, plus sinistres que de coutume. Coplan salua les inspecteurs qui assuraient la permanence ; puis, par un dédale de couloirs mal éclairés, il gagna l'antre solitaire du Vieux.

- Ah, quand même, maugréa celui-ci en déposant sa pipe dans le cendrier de porcelaine qui ornait sa table de travail. Vous ne risquez pas d'attraper une contravention pour excès de vitesse. Trois quarts d'heure pour venir de la gare de Lyon !...

- Mon train avait du retard.

- Ouais ? Le Rome-Paris est entré en gare avec trente secondes d'avance sur son horaire. Mais la galanterie passe avant la discipline, bien sûr. Vous avez pris un raccourci par le seizième arrondissement, inutile de me bourrer le crâne.

Coplan haussa les épaules, ôta son manteau de tweed, le jeta sur le dossier d'une chaise, alluma posément une Gitane. Ensuite, d'une voix légèrement ricanante, il articula :

- Le jour où l'industrie des robots sera au point, vous serez le plus heureux des hommes.

Sans transition, le Vieux changea de ton et se fit aimable.

- Je suis désolé, dit-il. Si seulement ce maudit brouillard s'était dissipé un peu plus vite, vous auriez pu prendre l'avion ; mais vous reconnaîtrez que cela ne m'arrive pas souvent d'imposer à mes collaborateurs des allées et venues de ce genre... Ce n'est pas à la suite d'une erreur de distribution que je vous ai rappelé de Rome alors que votre mission n'était pas même commencée. C'est un cas de force majeure... Quelques heures après votre départ, j'ai reçu des informations inattendues ; croyez-moi, j'ai mûrement réfléchi avant de prendre ma décision.

- Ça reste en rapport avec l'affaire Maggiorelli ?

- Non. Cette affaire-là est finie pour vous. Ménardier va s'en occuper, il est déjà en route pour l'Italie.

- Bon. De quoi s'agit-il alors ?

Le Vieux, posant sur Francis son regard lourd et pénétrant, prononça avec une lenteur voulue :

- Sauf erreur, nous venons de retrouver la piste de Lionel Ward. J'ai tout de suite pensé que cela vous intéresserait...

Il prit un temps et ajouta :

- Vous êtes maintenant en tête de liste. Par conséquent, c'est à vous de tenter votre chance. Comme vous le savez, Ward nous a glissé cinq fois entre les doigts ; c'est un homme dangereux, d'une intelligence diabolique, d'une audace exceptionnelle. Si mes renseignements sont bons, nous pouvons en déduire que Lionel Ward va se consacrer à l'une des affaires les plus importantes de l'heure : le dossier « TOP SECRET » numéro 7 U.C. du Premier

Bureau de l'état-major général. Il m'a semblé que ce double aspect de la question vous désignait et voilà le motif de mon rappel d'urgence.

La mauvaise humeur de Coplan était tombée d'un seul coup.

- Je vous suis reconnaissant de m'avoir convoqué, dit-il, pensif. Pour être tout à fait franc, je crois que je serais volontiers revenu du Pôle Nord pour engager le fer avec Ward. Mais quelles sont les informations « inattendues » qui vous sont parvenues à son sujet ?

- Du moment que vous êtes d'accord, nota le Vieux avec une évidente satisfaction, c'est l'essentiel. Pour le reste, nous allons voir cela ensemble. Et en détail. Depuis hier, je travaille d'arrache-pied pour vous préparer un dossier impeccable. Je vous ai littéralement mâché la besogne...

Il tira sa montre de son gousset, la posa sur son bureau.

- Nous disposons d'une bonne heure pour définir les grandes lignes du problème. Demain, vous viendrez étudier ici les documents que j'ai rassemblés. Je ne peux malheureusement pas vous les confier, des recherches complémentaires sont encore en route en ce moment. Vendredi, à neuf heures et demie du matin, vous vous envolez à bord d'un avion spécial qui s'en va déposer une délégation parlementaire en Éthiopie.

- Mince ! En Éthiopie ! Et j'étais à Khartoum il y a tout juste deux mois... (Voir : « Embuscade au crépuscule »)

- Ne vous emballez pas trop vite. A moins d'un changement de la situation, changement peu probable d'ailleurs, votre terrain d'action à vous c'est Djibouti. Et vous ferez le trajet à partir d'Addis-Abeba par vos propres moyens. Maintenant, autre chose : on vous attend, ce soir même, entre minuit moins le quart et minuit, avenue d'Iéna, chez le général Maye.

- Ah ?... que me veut-il, ce général ?

- J'aimerais bien le savoir. Mais nous en reparlerons tout à l'heure. Je voulais simplement vous donner votre programme. Venez vous asseoir près de moi, j'ai pas mal de choses à vous montrer et à vous raconter.

Ils s'installèrent côte à côte, derrière l'antique bureau du Vieux. Coplan alluma une Gitane au mégot de la précédente, tandis que le

Vieux bourrait sa pipe d’un air à la fois soucieux et songeur. Il était visiblement fatigué, le Vieux. Ses deux dernières journées, à raison de quinze à seize heures de travail intensif, avaient gonflé les poches sous ses yeux. Un pli amer lui crispait les lèvres.

Un nuage de fumée entoura bientôt les deux hommes. Le Vieux, en agitant la main pour disperser les volutes grisâtres qui montaient de sa bouffarde, ouvrit la chemise cartonnée qu’il avait placée devant lui.

- Depuis plusieurs années, commença-t-il, il est question de construire à Djibouti un bassin de radoub. C’est une entreprise coûteuse, mais qui rendrait des services considérables. Primo, ce serait un moyen commode de résorber le chômage indigène ; secundo, en permettant aux navires de passage d’effectuer à Djibouti les réparations auxquelles ils sont contraints par les règlement de la sécurité maritime, on ferait naître une nouvelle source de prospérité pour cette pauvre colonie dont l’économie est plutôt stagnante... Ce fameux bassin de radoub, personne ne sait si le gouvernement le construira ou non. Les événements de Suez risquent de faire dégringoler en dessous de zéro le rôle de Djibouti en tant que port de transit. Quoi qu’il en soit, nous avons plusieurs groupes de techniciens qui séjournent en Somalie depuis l’automne dernier. Ils ont édifié là-bas un centre d’étude qui se compose de deux secteurs distincts : une zone maritime et une zone terrestre.

Le Vieux déplia un croquis topographique, désigna les deux points occupés par le centre d’étude en question.

- Donc, reprit-il, le problème du bassin de radoub est la version officielle qui justifie la présence des ingénieurs dans la région. Mais la vérité est un peu différente : tous ces ingénieurs appartiennent à l’armée, et leur centre d’étude est une station auxiliaire secrète pour la mise en essai des nouveaux engins spéciaux agréés par l’état-major général. Le climat d’insécurité qui règne actuellement dans la zone de Colomb-Béchar a incité les autorités militaires à choisir un autre lieu pour effectuer certaines expériences ultra-confidentielles. Voilà les éléments de base, vous m’avez bien suivi ?

Coplan demanda :

- De quelles expériences s’agit-il ?

- Comme d’habitude, ces messieurs n’ont pas jugé utile de me documenter là-dessus, ricana le Vieux. Peu importe. On ne m’a pas chargé non plus d’assurer la surveillance de cette station expérimentale. C’est la Sûreté qui s’en occupe. En cheville avec les Services Spéciaux de l’Armée, cela va de soi.

Il fit une courte pause, replia le croquis topographique, fureta dans son dossier. De la pile de papiers, il extirpa un agrandissement photographique 13x18 et il reprit :

- Un des agents de la D.S.T. avait pour mission de photographier systématiquement, à leur insu, tous les étrangers arrivant en Somalie pour un séjour d’une certaine durée. Ces photos, transmises par avion, étaient reproduites et distribuées à tous les fichiers. Hier matin, en procédant au contrôle habituel des nouveaux clichés, Yves Lorrac a fait une découverte sensationnelle. Regardez bien cette photo.

Coplan prit l’agrandissement, l’examina. Le Vieux expliqua :

- C’est un Grec. Il a des papiers au nom de Stefan Ligassos, domicilé à Beyrouth. Il vend des tissus en gros, et il est soi-disant en tournée de prospection commerciale. Il est arrivé à Djibouti à bord d’un avion de la ligne régulière d’Aden et il s’est installé avec armes et bagages dans le meilleur hôtel de la ville... Or, Yves Lorrac est formel : en dépit de ses cheveux bruns, de sa moustache et de ses lunettes, Stefan Ligassos est bel et bien Lionel Ward. La forme du visage, le nez, les oreilles, la bouche et les arcades sourcilières sont identiques à ceux qui figurent sur les trois portraits que nous possédons de cet individu et que nous avons catalogués sous ce nom.

- Je veux bien faire confiance à Yves Lorrac murmura Coplan en restituant la photo, mais j’aimerais quand même confronter personnellement les fiches. Avant de m’embarquer dans une histoire aussi importante, je pense que...

- Naturellement ! coupa le Vieux. Lorrac est en train de terminer la mise au net de son rapport. Vous trouverez ses conclusions dans le dossier, avec preuves détaillées à l’appui... Je continue mon exposé. Pour deux raisons fort simples, ni la Police du Port, ni la Sûreté, ni les officiers de renseignements de l’Armée n’ont identifié

Lionel Ward. Primo, les papiers de ce négociant grec sont parfaitement en règle ; secundo, nous sommes seuls à posséder certains renseignements que les autres services n'ont pas dans leurs archives. Bref, je me suis fait un plaisir d'alerter l'État-major général.

- Comment ont-ils réagi ? demanda Francis, amusé. Un accès de colère ?

- Eh bien, pas du tout. J'ai même eu l'impression que le secrétaire de l'E.M. était aussi ravi que moi d'apprendre qu'un suspect avait réussi à se faufiler entre les mailles du filet tendu autour de Djibouti par les autres services de sécurité. Résultat : nous entrons dans la danse avec approbation de la Présidence du Conseil. Nous avons carte blanche pour intervenir incognito et pour superviser éventuellement le travail de nos confrères.

Coplan acquiesça en silence, hochant lentement la tête, Puis :

- Ça ne peut marcher qu'à une condition : êtes-vous sûr que nos confrères ne connaissent pas ma bobine ?

- Soyez sans crainte, j'ai vérifié avant de vous convoquer. Voici d'ailleurs la liste des effectifs mobilisés là-bas.

Il chercha un feuillet dans le dossier, le passa à Francis en commentant :

- Le colonel Bolardi s'est transporté de Bizerte à Djibouti avec une équipe de trois hommes : Sailly, Dubosc et Audès, tous les trois capitaines et spécialisés dans les missions de surveillance militaire en Afrique du Nord...

- Une référence, ma foi, nota Coplan.

- Les fonctionnaires de la police du port ne vous connaissent pas. Quant au représentant officiel de la Sûreté, c'est également un inconnu pour vous : Victor Bonneaud. Cet inspecteur, qui incarne nos services secrets en Somalie, est connu comme le loup blanc, paraît-il, d'un bout à l'autre de la colonie. On m'assure que tout le monde rigole sur son passage quand il se balade dans sa jeep.

- Les espions qu'ont qu'à bien se tenir, fit remarquer Coplan.

- Oui, en effet. Mais ne vous fiez pas trop aux apparences. A première vue, c'est assez comique de constater que l'inspecteur du contre-espionnage est devenu une sorte de vedette dans son

secteur ; en réalité, c’est peut-être moins bête qu’on imagine. Les allures inoffensives de l’inspecteur Bonneaud endorment la méfiance des gens louches, et c’est une tactique qui peut se défendre.

- Que sait-on au sujet du colonel Bolardi ?

- D’après mes renseignements, c’est un homme remarquable. Un Corse. Depuis près de vingt ans au S.R. de l’Armée. Coriace et habile. Comme alibi : chef d’une section cartographique militaire. Connaît l’Afrique comme sa poche.

- Et moi, ma couverture officielle ?

- Nous verrons cela demain. Je serais assez partisan de vous bombarder ingénieur naval attaché à la Commission d’Équipement des Territoires d’Outre-Mer. Cela vous donnerait du prestige.

- Pas mal, approuva Francis. Mais, dites-moi, le colonel Bolardi a été mis au courant de la présence de Ward à Djibouti ?

- Non.

- Pourquoi cette discrétion ?

- Réfléchissez une seconde... Rien ne prouve, évidemment, que Lionel Ward soit à Djibouti pour s’occuper de la Station Expérimentale Secrète. Néanmoins, si cela était, et j’incline à le croire, cela voudrait dire qu’il a des indicateurs extrêmement bien placés. Trop bien placés.

- Une nouvelle affaire de fuites dans nos sphères ultra-confidentielles, en somme ?

- Oui, et ce serait grave, souligna le Vieux.

- A moins, objecta Coplan, que son objectif soit purement politique : activer les complots nationalistes, donner un coup de main aux agitateurs indigènes qui cherchent à éliminer la France de cette région-là aussi.

- C’est ce que vous allez essayer de tirer au clair, conclut le Vieux. Et maintenant, un mot au sujet de votre rendez-vous avec le général Maye. Cet officier supérieur assume les fonctions de secrétaire à la Commission des Armements de l’E.M. Il a demandé à voir personnellement, en privé, l’agent qui serait désigné pour la mission Ward.

- C’est peut-être lui, le traître de l’histoire ? plaisanta Coplan.

- Ne riez pas. De nos jours, on peut s'attendre à tout. Mais comme le général quitte Paris demain matin, il faut que vous fassiez un saut à son domicile ce soir. Voici sa carte. Elle vous servira de laissez-passer et vous la remettrez à la servante qui vous ouvrira la porte.

Coplan jeta un coup d'œil sur le carton de bristol. Une main nerveuse avait griffonné au dessus du nom les cinq mots suivants : « *Prévisions du service de presse* ».

- Il ne reçoit que sur rendez-vous, votre général, à ce que je vois ?...

- Et pas n'importe qui ! enchaîna le Vieux. Mettez-vous à sa place. Un officier d'état-major qui détient le secret de nos armes spéciales, c'est quelqu'un de très précieux. Des réseaux ennemis pourraient être tentés de kidnapper un tel personnage.

- Exact, fit Coplan. Et d'ailleurs, ça s'est vu plus d'une fois.

Le Vieux se leva.

- Il est temps d'y aller. Nous reprendrons cette conversation demain.

Coplan se leva à son tour, enfila son manteau. Le Vieux, tout en refermant soigneusement son dossier, grommela sans lever la tête :

- Après votre visite au général, quand vous serez rentré chez vous, passez-moi donc un petit coup de fil. Je n'aime guère les interventions de cette nature dans mon service, et je serais fort curieux de savoir pour quel motif réel ce militaire tient tellement à vous rencontrer en privé.

- Vous serez chez vous ?

- Oui je quitte mon bureau dans cinq minutes.

- Promis. Je vous raconterai ça.

- Bien, dit le Vieux, content. Surtout, ne vous laissez pas trop tirer les vers du nez au sujet de notre boutique.

- Pas de danger ! Moi, plus je bavarde, plus je raconte des bobards. Alors...

Il sortit.

CHAPITRE II

La maison du général Maye se trouvait à quelques centaines de mètres de l'Étoile. C'était un immeuble qui devait dater de la fin du siècle dernier ; façade bourgeoise, un peu lourde mais cossue et fort bien entretenue.

Coplan rangea sa voiture le long du trottoir, coupa le contact, serra le frein à main. Puis, après avoir fermé ses portières à clé, il s'avança vers la maison.

Son coup de sonnette se répercuta faiblement derrière la robuste porte en chêne foncé. Trente secondes s'écoulèrent, puis un judas s'ouvrit dans le panneau de chêne et un vague visage apparut derrière le grillage.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda la femme dont les traits, en contre-jour, étaient indiscernables.

- J'ai rendez-vous avec le général, dit Francis.

- Votre nom, je vous prie ?

- Alexis, inventa spontanément Coplan. Pierre Alexis, attaché de presse. Voici la carte qu'on m'a remise...

Il plia le bristol dans le sens de la longueur, le fit passer à travers le grillage du judas.

- Un instant, dit la femme en refermant la petite fenêtre.

« C'est une véritable forteresse », pensa Coplan.

Plusieurs verrous de sûreté claquèrent, et la porte s'ouvrit enfin. La servante n'avait rien d'une soubrette de théâtre. C'était une femme d'environ quarante ans, grande, sévère, avec un visage long et impassible. Sanglée dans un tablier noir, le buste aussi plat qu'une planche à repasser, elle examina d'un œil soupçonneux le visiteur avant de l'acheminer vers un vaste salon situé à droite du vestibule principal.

- Le général arrive dans un instant, dit-elle en se retirant.

Elle laissa la porte du salon ouverte. Le général Maye apparut presque aussitôt.

- Bonsoir, dit-il en tendant la main. Je m'excuse de vous avoir imposé cette démarche un peu tardive, mais je voulais absolument

avoir un entretien avec vous. Je pars demain à Mont-de-Marsan et j'y resterai sans doute deux ou trois semaines.

Coplan serra la main de l'officier. La décoration du salon et les meubles Empire étaient fort beaux. Une chaleur confortable régnait dans la pièce.

De toute évidence, le général avait préparé cette entrevue. Sur une table basse, des bouteilles et deux verres attendaient. Après avoir refermé la porte du couloir, le secrétaire de l'E.M.S. prononça sur un ton cordial :

- Vous prendrez bien un verre d'alcool, je suppose ? En hiver, c'est une excellente précaution... Cognac, gin ?

- Whisky, choisit Francis, le doigt pointé vers le flacon de Gilbey's.

Le général remplit les verres, en donna un à Coplan.

- Au succès de votre mission, proposa-t-il.

- Merci.

Ils trinquèrent, puis, après avoir bu une gorgée, ils se regardèrent en silence. L'officier, avec cet air un peu hautain qui n'appartient qu'aux militaires de haut grade, jaugeait son visiteur. Coplan supporta tranquillement ce regard incisif qui essayait de le radiographier.

Le général Maye, âgé d'une bonne cinquantaine d'années, avait bien le physique de l'emploi. Grand, large d'épaules, habillé d'un complet gris de coupe sombre, il avait un faciès de médaille. Figure carrée, cheveux noirs taillés en brosse, forte mâchoire volontaire, maintien raide.

- Ne prenez pas mes paroles pour un vain compliment, commença-t-il, mais votre directeur m'a annoncé qu'il confiait l'affaire de Djibouti à son meilleur agent. Puis-je en déduire que vous êtes un homme de parole ?

- Dans quel sens ? questionna Francis, prudent.

- Notre entretien sera confidentiel, même vis-à-vis de votre chef hiérarchique... Puis-je compter sur vous ?

- Quand on me le demande, je suis muet comme une tombe. Encore faut-il que ce ne soit pas en contradiction avec les devoirs de mon métier.

- Ce ne l'est pas, décréta l'officier. Et je m'en porte garant... Je considère donc votre discrétion comme une chose acquise. Asseyons-nous.

Il désigna un fauteuil à Francis, se cala dans un autre. Puis, sur un ton moins tendu :

- Vous connaissez Djibouti ?

- A peine. J'y ai fait escale deux fois au cours de mes voyages et j'y suis resté trois jours en tout. Je ne considère pas qu'on puisse appeler cela connaître une ville...

- Peu importe. Vous avez une idée concrète de l'endroit, et cela suffit. Comme je n'ai pas pour habitude de mâcher mes mots, j'irai droit au but : il y a des fuites au sein de notre commission du D.S.E.M. Et il faut que vous me prêtiez votre concours pour démasquer cette trahison.

- Cela cadre parfaitement avec mes attributions, fit remarquer Coplan.

- D'accord, approuva le général, mais laissez-moi éclairer votre lanterne. C'est un peu plus délicat que vous ne le croyez. Premièrement, étant donné mon rôle de secrétaire de l'E.M., les soupçons convergent vers moi. C'est fatal, automatique, inévitable. Notez que mes collègues sont d'une loyauté totale à mon égard, et personne n'a jamais fait la moindre allusion au sujet de mon honnêteté de soldat. Mais enfin, les faits sont là : je suis le mieux placé pour trahir, c'est-à-dire pour véhiculer clandestinement des renseignements stratégiques de la plus haute importance.

Il plongea son œil froid au fond du regard de son interlocuteur.

- Ma situation n'est pas enviable, continua-t-il. Quand il a été question d'installer cette Station Auxiliaire Secrète à Djibouti, je me suis cru obligé, poussé par je ne sais quel besoin anticipatif de justification, d'exiger autour de ce nouveau centre d'essais le plus rigoureux des appareils de sécurité. Une controverse assez vive m'a opposé aux services spéciaux de l'Armée ainsi qu'à la Sûreté. J'estimais, et je n'ai pas changé d'avis, que la surveillance prévue n'était pas suffisante... Cinq mois se sont passés sans incidents, et les services de sécurité semblaient avoir raison contre moi. Or, en donnant l'alerte à propos de l'arrivée en Somalie de cet espion

Ward, votre directeur confirme tout à la fois l'existence des fuites et la précarité de la surveillance... Vous permettez ?...

Il se leva, alla chercher dans le tiroir d'un meuble-secrétaire une carte d'état-major. Coplan en profita pour boire une gorgée de whisky.

Le général reprit en posant la carte sur les genoux de Francis :

- Je vous dirai tout à l'heure ce que j'attends exactement de vous. Je n'ai pas le droit de vous fournir des explications détaillées sur les engins qui seront testés là-bas, mais, en gros, il s'agit d'une série d'innovations techniques : mitrailleuses à tir super-accéléré, cameras de campagne, engins de reconnaissance, etc. Pour la partie navale, nos ingénieurs doivent expérimenter de nouveaux radars, des équipements d'hommes-grenouilles, des bouées de secours et un type inédit de torpille sous-marine légère... La Station est double : un secteur terrestre à l'ouest des jardins d'Ambouli, à douze kilomètres de l'Escale ; et une base au bord de la mer, dans le golfe, à cinq kilomètres au sud de Tadjoura.

De sa main nerveuse et précise, il délimita sur la carte le contour des deux zones militaires.

- Une copie, de ces deux tracés me rendrait service, dit Coplan.

- Ne prenez pas cette peine, j'ai préparé cette carte à votre intention. La station terrestre se compose de douze baraquements édifiés en fer à cheval ; l'ouverture est orientée vers l'intérieur du pays, c'est-à-dire vers le champ de tir et de vol. Il y a des barbelés électrifiés, des radars et des rayons de lumière noire. Ici, le portique d'entrée des installations. Une garde militaire contrôle jour et nuit l'accès de la station. Le Bureau de Direction est unique : c'est le petit bâtiment de béton qui se trouve ici, juste au centre des baraquements. Les plans et les rapports sont enfermés là, dans un coffre blindé.

Coplan esquissa une grimace, puis marmonna :

- Ma mission consiste principalement à surveiller Lionel Ward. Si vous me chargez de superviser la protection des documents entreposés au bureau de la Station, je serai contraint de disperser mes efforts. Ce n'est pas une méthode fort recommandable.

- Non, vous n'y êtes pas, dit l'officier. Je vous ai signalé que la surveillance de la Station avait fait naître une âpre controverse encre moi et les services compétents. Dans cet ordre d'idées, c'est votre collaboration, votre intervention plutôt, qui va nous permettre d'élaborer d'une façon définitive une doctrine réellement efficace en matière de protection des secrets stratégiques de l'Armée.

- Comment cela ?

- Nous allons y arriver... Une cigarette ?

Coplan accepta une Gauloise. Mentalement, il se tenait sur ses gardes. Son intuition l'avertissait que cette conversation insolite l'aiguillait peu à peu vers une drôle de combine. De toute évidence, ce général avait une idée derrière la tête. Et il était en train, sans en avoir l'air, de forcer la main à son interlocuteur.

Il avança son briquet allumé vers Francis, qui tira deux bouffées. Ensuite, posément, il alluma sa propre cigarette.

- Voyons les choses en face, reprit-il. Et d'abord, les données du problème... L'arrivée soudaine de l'espion Ward à Djibouti confirme vraisemblablement nos soupçons. Quelqu'un, à Paris, transmet des renseignements ultra-secrets à un réseau ennemi dont ce Ward fait partie. Par quelle filière ? Nul ne le sait. Mais ce quelqu'un joue forcément un rôle de premier plan à l'E.M., car, je précise, fort peu de gens sont dans le secret des dieux. Et, d'autre part, l'installation de la Station a été camouflée par de prétendus travaux préliminaires en vue de la construction d'un bassin de radoub...

- La fuite peut venir d'un technicien, objecta Coplan. Ils viennent d'avoir le cas à l'Arsenal de Redstone, aux États-Unis. Un ingénieur a divulgué des renseignements sur la fusée Jupiter... (Authentique).

- J'y ai pensé, mais cette hypothèse ne résiste pas à un examen critique. Si la trahison émane de l'un de nos techniciens, Ward ne devrait même pas de déplacer ; il recevrait les informations au fur et à mesure. Le traître qui l'a mis au courant peut très bien, par la même voie, lui procurer les informations ultérieures. En outre, nous avons eu des fuites semblables à Vernon, à Satory et à la section Médico-Physiologique de Brétigny. Deux rapports d'essais en vol ont encore disparu tout récemment à Mont-de-Marsan. Or, comme il s'agit chaque fois d'équipes différentes, il faudrait en conclure que

tous nos centres techniques sont noyautés. Non, les fuites viennent de Paris. Et je vais vous le prouver par d'autres exemples...

Pendant près d'une heure, l'officier cita des faits précis à l'appui de sa version. Après, voyant qu'il avait convaincu Coplan, il aborda la seconde partie de l'entrevue et il parla pendant vingt-cinq minutes encore. Finalement, quand il se tut, Francis dut répéter sa promesse de garder le secret qu'on venait de lui confier ; et il s'engagea, d'autre part, à faire le maximum pour réaliser l'exploit que le général attendait de lui.

Il prit congé, se retrouva dans la nuit glacée de janvier, monta dans la traction et laissa tourner le moteur pendant deux ou trois minutes avant de démarrer.

Son expression morose trahissait une certaine perplexité intérieure. Enfin, il embraya et il mit le cap vers son domicile. Tout en roulant, il essaya d'imaginer Lionel Ward à Djibouti, puis les soldats qui montaient la garde autour de la Station, dans la sinistre plaine d'Ambouli.

Au vrai, il se sentait embringué dans une aventure qui n'était pas banale, même pour un agent du Deuxième Bureau.

Un peu plus tard, lorsque Coplan fut chez lui et qu'il eut le Vieux au bout du fil, il lui annonça d'une voix enjouée :

- Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, le général n'a pas marché sur vos plates-bandes. Il voulait surtout savoir si j'étais capable de me débrouiller à Djibouti. Et il m'a donné quelques tuyaux de première main sur la situation géographique des deux sections de la Station Auxiliaire.

- C'est tout ?

- Oui, c'est tout, mentit Coplan à contrecœur.

- Et c'est pour cela qu'il vous a convoqué à minuit dans sa propre maison ?

- Mais oui !... Oh, vous savez, c'est un type terriblement scrupuleux, à mi-chemin entre la vieille baderne et le pion. Le gars qui se casse la nénette à mettre les points sur les i...

Il y eut un bref silence. Après quoi, rasséréné, le Vieux grommela :

- J'aime mieux ça. Vers quelle heure puis-je vous attendre au bureau, demain matin ?

- Neuf heures ? suggéra Francis.

- Entendu, acquiesça le Vieux qui raccrocha sur ce mot.

Coplan raccrocha lui aussi. Mais il resta un long moment pensif, la main sur le combiné. Il s'en voulait d'avoir été obligé de mentir à son chef ; le Vieux ne méritait pas qu'on le traitât de cette façon, même pour faire plaisir à un général, et même quand la raison d'État entrait en jeu.

« *En somme, résuma Francis dans son for intérieur, ce sont deux missions qu'on me colle sur le dos au sujet de ce dossier 7.U.C. de l'E.M.G... Une mission pour le Service, et une autre pour apaiser les scrupules de conscience d'un officier supérieur que ses collègues suspectent sans le dire*... »

Il haussa les épaules, alluma une Gitane, chercha son pyjama dans sa valise, commença à se déshabiller machinalement. Puis, en petite tenue, son pyjama sur l'épaule, il se dirigea vers sa salle de bains.

Avant de se coucher, il voulut encore jeter un coup d'œil sur le journal. Le monde continuait à tourner tant bien que mal, et plutôt mal que bien. En page 3, un entrefilet de quatre lignes attira son attention. L'information, imprimée en lettres minuscules, était datée d'Amman, en Jordanie. Il revit en pensée le décor de la ville et il se remémora le bref séjour qu'il y avait fait quelques semaines auparavant.

La dépêche annonçait :

« *La tête enfermée dans une cagoule noire, un espion palestinien a été pendu publiquement sur la grand-place, par ordre du roi Hussein*. »

- Encore un confrère qui n'a pas eu de chance, marmonna-t-il entre ses dents en jetant le journal sur le tapis.

CHAPITRE III

Le lendemain matin, à neuf heures moins cinq, Coplan arrivait au bureau et se faisait annoncer par le standard.

- Pouvez monter, dit l'inspecteur, le patron vous attend.

Effectivement, le Vieux était déjà là. Et déjà sous pression.

- Venez, commanda-t-il en négligeant les salutations et les politesses d'usage. Je vais vous installer tout seul avec le dossier. Un des cagibis est disponible en ce moment.

Il empoigna la volumineuse chemise de carton qu'il avait préparée, la cala sous son bras et poussa Francis dans le couloir. Ils pénétrèrent dans une petite pièce où brûlait un radiateur à gaz.

- Voilà, dit-il en posant le dossier sur une vieille table noircie par des siècles de poussière et de sueur. Vous serez très bien ici, et on vous fichera la paix.

Il fit de la lumière.

- Lorrac m'a remis son rapport, précisa-t-il. Vous le trouverez dans le dossier. Je viendrai bavarder avec vous tout à l'heure, j'ai mes affaires courantes à liquider d'abord.

- Dac.

- Ne prenez pas de notes, insista le Vieux avant de se retirer. J'ai fait une synthèse que vous pourrez facilement vous graver dans la mémoire... Ah j'oubliais ! Je vous ai indiqué le signalement de chacun de vos collègues des autres services qui sont dans la course, et vous avez la liste des ingénieurs militaires de la Station Secrète...

- Très bien, acquiesça Francis.

Resté seul dans le petit bureau, il commença par allumer une cigarette. Ensuite, il ouvrit la chemise de carton, en retira tous les papiers qui s'y trouvaient. Il retourna le paquet de paperasses et posa le tas sur le coin droit de la table. De cette manière, les documents du dossier se présenteraient dans l'ordre chronologique.

Le tout premier rapport - celui qui avait motivé l'ouverture du dossier - datait du 23 octobre 1949. A cette époque, une équipe du Service était tombée sur un réseau d'espionnage opérant à Tunis. En remontant la filière, on était arrivé jusqu'à un certain Lionel Ward,

journaliste anglais, âgé de 39 ans, dont les agissements plus que suspects avaient fait l'objet d'une surveillance étroite. La première photo qu'on avait pu prendre du personnage datait du 28 octobre de cette année-là. Mais, à la suite d'une fausse manœuvre commise par le S.R. français, Ward et ses complices avaient réussi à disparaître sans laisser d'autre trace que deux cadavres : ceux des agents chargés de les surveiller.

Quelques mois plus tard, la présence du soi-disant journaliste britannique est signalée à Beyrouth. Ward a modifié son nom et se fait appeler John Edward ; mais il est toujours correspondant de presse et ne s'est même pas donné la peine de changer son aspect physique. La seconde photo du dossier date de ce moment-là. Elle a été prise sur la côte libanaise.

Le S.R. français prépare un coup de filet... et découvre, un peu tard, qu'il s'agissait d'un piège. Ward retourne la situation à son profit : quatre agents français du Liban trouvent la mort dans ce guet-apens. Et Ward disparaît derechef avec son groupe.

Deux années passent. En 1951, une indicatrice française de Hanoï transmet le signalement et la photo d'un espion qui sillonne l'Indochine et récolte des renseignements d'ordre militaire et stratégique. La photo, prise dans des conditions défavorables, est douteuse ; elle traîne pendant plusieurs semaines dans un dossier d'ensemble. Personne, là-bas, n'est en mesure de faire le rapprochement entre Lionel Ward et ce pseudo « Jack Wardings, romancier américain » qui hante les quartiers indigènes pour se documenter en vue d'un livre qu'il projette d'écrire.

L'assassinat d'un officier français porteur de documents secrets déclenche une enquête qui semble bien aboutir à Wardings et à un de ses amis, mais les deux présumés coupables ont disparu. C'est un des spécialistes du classement qui découvrira, plus fard, que Ward et Wardings ne sont vraisemblablement qu'un seul et même individu.

Le quatrième rapport émane de la Sûreté d'Alger. Au moment d'être arrêté pour trafic d'armes, un certain Peter Steward abat un des inspecteurs et se sauve en filant par la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Parmi les bagages qu'il a dû abandonner, on trouve deux

faux passeports, dont un au nom de Steve Haward, reporter-photographe canadien.

Enfin, dernière trace de l'espion, à Pondichéry, à l'époque des troubles anti-français qui préparent l'abandon des comptoirs. Ward séjourne sous le nom de Pierre Daubert dans le meilleur hôtel de la ville. La photo prise à cette occasion par le contre-espionnage est la meilleure de la série. On y voit le personnage de face, en entier, bien éclairé. En smoking blanc, un sourire aux lèvres, sans moustache ni lunettes, un verre de Cinzano à la main, Ward, alias Pierre Daubert, assiste à la réception d'une Commission d'Enquête envoyée par l'O.N.U. La photo est claire. Ce qui l'est moins, ce sont les circonstances dans lesquelles l'agent qui a photographié Ward se fait abattre en pleine rue par des tueurs anonymes. Et cela douze heures après le vol d'une serviette bourrée de papiers confidentiels, serviette appartenant au secrétaire général de la délégation de l'O.N.U.

Cette fois-là. Coplan avait été envoyé par avion à Pondichéry. Mais les investigations auxquelles il se livra restèrent vaines : Ward et ses acolytes s'étaient volatilisés.

Incontestablement, c'était un beau bilan à l'actif de cet adversaire. Cinq opérations réussies, cinq affaires fructueuses, neuf victimes dans les rangs français...

Coplan, rêveur, écrasa son mégot sous sa semelle. Ensuite, ayant aligné côte à côte les cinq photos de Ward, il les examina longuement. Il mit un soin tout particulier à confronter le cliché de Pondichéry et celui émanant de Djibouti.

Ward, devenu Grec pour les besoins de la cause, avait teint en brun ses cheveux blonds. Une courte moustache surmontait sa bouche un peu narquoise. Derrière ses lunettes à monture d'écaille, aux verres fumés, impossible de déchiffrer son regard. Mais l'agrandissement de Pondichéry était suffisamment instructif :

c'était un regard froid, aigu, intelligent, sans hypocrisie ni faiblesse.

Quel âge pouvait-il avoir ? Entre trente-cinq et quarante, sans doute plus près des trente-cinq que des quarante... Taille moyenne, stature solide mais sans excès. Visage rond, front bombé

d’intellectuel, expression banale. La ligne du menton était régulière, les oreilles normales, les joues pleines mais sans lourdeur. C’était le visage d’un homme en bonne condition physique, calme, ni taciturne ni fébrile. Les attitudes marquaient l’aisance des gestes, la sûreté des mouvements. On n’y décelait aucune fatigue, aucune inquiétude. Rien de l’homme traqué ou du conspirateur.

En revanche, certains détails vestimentaires qu’on retrouvait sur toutes les photos dénotaient un parti pris d’effacement : costumes gris, cravates neutres. Pas d’élégance, pas de négligé, pas d’extravagances. Même le smoking blanc de Pondichéry était de coupe standard. Lionel Ward devait être d’origine bourgeoise. Il aurait fait un excellent fonctionnaire.

Sans ranger les photos, Coplan se mit à relire en détail les rapports. Il y avait beaucoup de bla-bla-bla administratif dans ces résumés d’enquête ; néanmoins, en élaguant les redites et les hypothèses, on pouvait établir quelques équations dont une étude comparative était pleine d’enseignements.

Le Vieux, de son côté, avait dressé une synthèse des différentes affaires Ward. Et, sous ce tableau, à l’encre rouge, il avait résumé ses conclusions en deux points :

1° Les contacts entre le réseau Ward et la haute administration française sont indéniables. Ward se transporte chaque fois en un lieu précis pour accomplir une tâche précise, et dans le cadre d’une situation politique ou militaire bien définie, dans une conjoncture donnée.

2° Les investigations postérieures à chaque cas démontrent que nous nous trouvons en présence pour la première fois dans les annales du Service, d’un réseau mobile. Ward opère en spécialiste, avec un groupe autonome, sans attache fixe, sans hiérarchie permanente, sans directives locales ni centre ni liaisons extérieures.

Coplan releva la tête. Pendant plusieurs minutes, un sourire pensif aux lèvres, il contempla le mur en face de lui.

Réseau mobile, groupe autonome.

C’était Francis lui-même, après son enquête à Pondichéry, qui avait inscrit dans son rapport cette caractérisation du cas Lionel

Ward. Le Vieux avait adopté ce point de vue et repris ces termes à son compte.

Coplan alluma derechef une cigarette et continua à méditer. Il se sentait dans l'état d'esprit du champion de boxe qui étudie la carrière de l'adversaire qu'il va affronter prochainement sur le ring.

Une chose était de compulser des papiers jaunis par le temps, de scruter des photos dont la plupart avaient été prises à la sauvette par des collègues disparus depuis, mais se trouver face à face avec un adversaire qu'on sait redoutable, qui a préparé son action et qui vous attend l'arme au poing, c'est autre chose.

Si seulement il n'y avait eu qu'à coincer Ward dans un coin et à le frapper jusqu'au K.O. bien compté ! Mais il y avait, en plus, cette promesse au général Maye...

Francis était toujours plongé dans ses pensées lorsque le Vieux s'amena dans le cagibi.

- Vous réfléchissez ? grommela-t-il, un peu railleur.

- Oui, ça m'arrive, dit Coplan.

- Vous avez épluché le dossier ?

- Bien entendu.

- Est-ce que nous sommes d'accord quant aux conclusions que j'ai tracées à l'encre rouge au bas de mon tableau ?

- Complètement d'accord. Mais... il y a une grave lacune dans votre récapitulation, lacune qu'on retrouve dans tous les rapports individuels du dossier. Lionel Ward, c'est le moins qu'on puisse dire, est un ennemi acharné de la France ; mais pour qui opère-t-il à votre avis ? Personne ne parle de cela dans vos papiers.

Le Vieux poussa une chaise près de la table et s'assit.

- J'ai beaucoup pensé à ce problème, dit-il en se grattant distraitement la joue. En fait, nous ne savons rien au sujet de Ward. Son nom véritable, sa nationalité, sa profession, son appartenance... Mystère.

- Jolie preuve d'habileté de sa part, fit observer Coplan.

- Pour ça, nous ne devons pas nous faire d'illusions ! ricana le Vieux. C'est trop peu de dire que cet homme est un maître-espion ! C'est un aristocrate de la profession. Et, selon moi, c'est un individu

qui a reçu une formation spéciale. Sa maîtrise atteste qu'il n'a rien d'un self made man en la matière.

- D'accord, mais ça ne répond pas à la question. Il y a d'excellentes écoles techniques en Russie, en Amérique, en Angleterre...

- Vous serez peut-être plus malin que moi, maugréa le Vieux, mais je crois qu'il n'y a rien, dans tout cela (il montra les documents éparpillés sur la table), qui nous permette de déterminer avec certitude pour quelle puissance Ward travaille... A Alger, les agents russes n'étaient pas dans le coup. A Beyrouth, le S.R. américain a trinqué comme nous. Ward et son réseau ne tiennent compte de rien. Selon les nécessités de l'heure, ils frappent indifféremment la France, la Russie, l'Amérique... Le seul trait permanent dans leur travail, c'est la qualité. Préparation minutieuse, exécution impeccable...

- Et réussite assurée, acheva Coplan, sans rire.

- Allez-y, ponctua le Vieux, amer. Faites de l'humour. Je m'y attendais... Mais ne perdez pas de vue que Ward est peut-être le seul adversaire capable de mettre fin à la série glorieuse de vos missions.

Le ton ironique qui soulignait ce « glorieuse » était assez féroce. Coplan regarda son chef et murmura :

- Je ne suis pas encore parti et vous êtes déjà pessimiste ?

- Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Mais, si c'était possible, je vous saurais gré de renoncer, pour une fois, à cette fantaisie qui caractérise fréquemment vos méthodes d'action. Ward, à mon sens, est un calculateur, un esprit méthodique. Pour le contrer, il faut employer les mêmes armes que lui. Les coups d'audace ne vous amèneront à rien, les improvisations non plus. Je verrais plutôt une manœuvre en deux temps : d'abord, une période d'observation ; ensuite, une offensive très élaborée. Ces gens-là, on ne les tient que quand on les fait tomber dans leurs propres astuces...

Il se tut, dévisagea Coplan qui arborait un visage de bois. Francis avait horreur de ce genre de sermon. Le Vieux le savait pertinemment, mais c'était plus fort que lui.

- Bon, grogna-t-il,, mes conseils froissent votre amour-propre ?

- Continuez, c'est très intéressant, assura Francis.

Le Vieux haussa ses épaules massives.

- En tout cas, n'oubliez pas qu'en vous choisissant je vous ai donné ipso facto la caution morale de mon autorité. A mon âge, on tient à son prestige.

- Plus qu'à ses collaborateurs, c'est exact, enchaîna Francis. Mais tout cela ne me concerne pas. Quelles sont mes consignes, quelles sont nos liaisons, quelle sera ma couverture officielle ?

- Nous allons mettre ces questions au point sur-le-champ, dit le Vieux. Tout est prêt... Avez-vous parlé de votre alibi au général Maye ?

Après deux escales africaines dont Coplan ne chercha pas à connaître les raisons exactes, l'avion spécial frété par les délégués parlementaires français se posa sur l'aérodrome d'Addis-Abeba, le 19 janvier, à quatre heures de l'après-midi.

Les voyageurs furent accueillis en grande pompe par plusieurs membres du gouvernement éthiopien. Coplan, muni d'un passeport au nom de Raymond Catalan, ingénieur naval attaché à la Commission d'Équipement des Territoires d'Outre-Mer, ne fut pas présenté aux dignitaires. Il se tint discrètement en retrait, avec les autres employés subalternes de la délégation.

Ensuite, pendant que les gros bonnets étaient acheminés vers le Palais Impérial pour une réception de bienvenue, l'équipage de l'avion, les employés et Francis s'installèrent à l'hôtel.

Coplan ne sortit de sa chambre que pour prendre un verre au bar et dîner dans un restaurant voisin. La soirée était plutôt venteuse et froide. La capitale de l'Éthiopie, située dans la montagne, ne jouit pas d'un climat très agréable. Et d'ailleurs, Francis n'avait strictement rien à faire dans cette ville où il ne tenait pas à se montrer plus que ce n'était nécessaire.

Deux jours plus tard, seul avec sa valise, il s'embarquait dans le train qui relie trois fois par semaine Addis-Abeba et Djibouti. Une foule assez mélangée remplissait les compartiments : commerçants

européens et indigènes, fonctionnaires éthiopiens, soldats, quelques rares touristes, et une majorité de femmes africaines de races diverses et d'âges variés. Pour ces femmes, le motif profond de faire cette randonnée semblait bien être le plaisir d'aller en chemin de fer.

Cependant, c'était un voyage long et fastidieux. Au début, une fois dépassés les eucalyptus d'Addis-Abeba, on goûte un certain enchantement à contempler le paysage grandiose. La voie longe le plateau du Harrar et le spectacle des montagnes volcaniques ne manque pas de pittoresque. Mais après quelques heures, on en a marre. Or, ça dure, au minimum, un tour complet d'horloge...

Pour tuer le temps, Francis s'adonna successivement à la lecture, à l'observation des gens et à la conversation avec un gros commerçant italien ; puis, ayant épuisé les charmes limités de ces occupations, il s'endormit.

L'arrivée à Djibouti lui réservait une surprise : un temps superbe régnait en Somalie. Le soleil d'hiver, tempéré juste à point, répandait sur la ville une lumière allègre ; la chaleur tropicale était parfaitement supportable.

Un taxi conduisait Francis jusqu'à l'Hôtel de France où une chambre lui avait été réservée. C'était là aussi que Ward logeait. Un bel établissement, à part ça. Confort et propreté.

Coplan prit une douche, enfila un pantalon léger, une chemisette blanche, chaussa des sandales de cuir, vérifia le contenu de son portefeuille, boucla sa valise et descendit à la réception pour remplir sa fiche.

Il n'y avait personne derrière le comptoir. Mais, manque de chance, le registre des clients se trouvait hors de portée.

Enfin, l'employé s'amena. Coplan, tout en écrivant, lui dit :

- Temps magnifique, n'est-ce pas ?

- C'est la bonne saison. Ici, en hiver, c'est le paradis.

- Et l'été, c'est un enfer ? enchaîna Francis.

- Non, pas à ce point-là, corrigea l'employé. Il fait très chaud, plus de quarante degrés à l'ombre parfois, mais on s'y fait. Il y a un proverbe qui dit : « En Somalie tout meurt, sauf l'homme ».

- Tant mieux, opina Francis qui pensait à autre chose qu'au climat... A propos, n'auriez-vous pas un certain Markallos parmi vos

clients actuels ? Constant Markallos, un marchand de coton d'Athènes ?

- Non...

- Il a peut-être réservé ? C'est un de mes amis et il doit venir à Djibouti ces jours-ci.

L'employé fit une petite grimace dubitative. Puis, se baissant, il attrapa un registre logé sous le comptoir.

Il vérifia rapidement les prochaines réservations.

- Rien à ce nom-là, dit-il. Nous avions un marchand de tissus, un Grec, du nom de Ligassos, mais il est parti hier matin.

- Pour de bon ?

L'employé dévisagea Coplan d'un air étonné et murmura :

- Euh... oui, je suppose. Mais ce n'est pas le nom que vous m'avez cité...

- La coïncidence est surprenante, dit-il d'un ton amusé. Je vous demande des nouvelles d'un ami et vous m'en donnez d'un autre de mes amis ! Je connais Stefan Ligassos, figurez-vous. Je l'ai rencontré naguère à Beyrouth...

- En effet, confirma le préposé, ce monsieur habite au Liban. Vous l'avez manqué de peu, c'est dommage... On a bien raison de prétendre que le monde est petit.

« Pas si petit que ça, malheureusement ! », pensa Francis, désarçonné. « Où diable vais-je le retrouver, s'il a foutu le camp sans laisser de trace ? »

Toujours souriant, il remit sa fiche à l'employé et sortit.

CHAPITRE IV

Pendant une heure, Coplan erra au hasard dans la ville, marchant en direction du port et revenant ensuite vers la place Ménélik, le centre même de Djibouti.

Le décor était classique. A peu de choses près, on retrouvait dans toutes les grandes cités d'Afrique les mêmes immeubles à arcades, avec des murs crépis et un toit en terrasse ; les mêmes

palmiers, les mêmes Européens en chemisette blanche, les mêmes indigènes indolents.

Un policier somali, en short kaki, coiffé du fez rouge, dirigeait la circulation, juché sur un refuge au centre de la place. Il était protégé du soleil par une dalle circulaire en béton.

Coplan avisa, à gauche d’une pharmacie, un bar gui semblait sympathique. Il se dirigea de ce coté, pénétra dans l’établissement, s’attabla et commanda un whisky.

Il y avait là cinq ou six Européens qui bavardaient au comptoir avec la patronne. Des habitués, de toute évidence. Et qui manifestèrent le plus vif intérêt à l’égard de ce client inconnu...

Finalement, un des types n’y tint plus. S’approchant de la table de Coplan, il s’enquit négligemment, avec une expression aimable sur les traits :

- En escale dans notre patelin ?

- Non, en mission d’étude, dit Francis. Je m’occupe d’une enquête technique à travers tout le continent africain.

- Français ?

- Oui, Français.

Du coup, l’autre devint franchement cordial :

- Je me présente, dit-il. Henri Dubosc, inspecteur administratif, service de la Cartographie. .

- Raymond Catalan, enchaîna Francis.

Ils se serrèrent la main, chaleureusement. Coplan avait reconnu d’emblée le capitaine Dubosc, un des hommes que l'Armée avait transférés de Bizerte pour surveiller la Station Expérimentale.

Ce dernier reprit:

- Venez, je vous offre le drink de bienvenue. Entre compatriotes...

Les présentations continuèrent au comptoir. La patronne, une belle femme blonde et rose, d’âge mûr, à la fois avenante et distinguée, demanda, tout en remplissant les verres de whisky :

- Vous êtes parmi nous pour un certain temps ?

- Malheureusement, je n’en suis pas très sûr encore, répondit Francis qui pensait au départ malencontreux de Ward. J’attends des instructions du ministère.

Un des autres types questionna à son tour :

- Vous ne venez pas pour l'affaire du bassin de radoub ?

- Oui et non, dit Coplan avec un vague geste de la main. En principe, toutes les questions techniques sont de mon ressort, mais mon rôle est purement contemplatif.

- Dommage ! répliqua l'autre, sarcastique. Nous avons cinquante ingénieurs qui sont là depuis octobre et qui s'occupent du port. Mais du train où vont les choses, il en faudra bien une centaine de plus... Ce ne sont plus des ministères que nous avons à Paris, ce sont des agences de tourisme.

Coplan ignora le ton acerbe de cette critique.

- J'aime beaucoup Djibouti, dit-il. J'y avais fait escale en 51. La ville s'est considérablement développée...

Ces mots déclenchèrent une conversation générale fort animée. Comme on le sait, les coloniaux français sont des gens passionnés, agressifs, pleins de feu et d'imagination. En moins de vingt minutes, devant ce comptoir encombré de verres de whisky, la France et toute l'Union Française furent rebâties en deux coups de cuillère à pot, de bas en haut, socialement, économiquement, militairement.

Coplan put observer le capitaine Dubosc. C'était un homme de petite taille, rond, jovial, solide. Un début de calvitie dégarnissait son crâne bronzé par les années d'Afrique. Son short blanc dévoilait de grosses jambes poilues. De temps à autre, il examinait Francis à la dérobée, sans insistance. Les autres ne devaient sûrement pas se douter du rôle exact que ce soi-disant inspecteur administratif jouait en Somalie.

Un peu avant sept heures, Coplan prit congé et se rendit dans la rue de Paris, au siège d'une firme spécialisée dans l'importation de matériel électrique.

- Je voudrais voir Monsieur Mario Tarlani, dit-il à l'un des employés.

- De la part de qui ?

- J'attends un colis à mon nom : Raymond Catalan.

- Ah! Deux caméras expédiées par la Société Cophysic de Paris ?

- Oui, c'est cela.

- Vous tombez bien, la caissette est arrivée cet après-midi avec l'avion de la T.A.I... Nous pensions vous la délivrer à votre hôtel.

- Je vais l'emmener, ce sera plus simple.

- Comme vous voudrez.

Après avoir signé la décharge d'usage, Francis sortit et, sa caissette sous le bras, regagna son hôtel... Arrivé dans sa chambre, il contempla le colis d'un œil morne.

Tout cela, maintenant, c'était de la moutarde après le repas. Et le Vieux allait faire une drôle de tête en recevant un message annonçant :

« *Affaire loupée. Ward envolé quelques heures avant mon arrivée à Djibouti*. »

De toute manière, inutile de déballer la caissette. Elle retournerait telle quelle à Paris.

Coplan empoigna le colis et le déposa dans un coin de la pièce, entre le mur et l'armoire. Ensuite, il se lava les mains, se peigna. Juste comme il allumait une Gitane, on frappa à la porte.

Il alla ouvrir. Un grand diable au teint recuit, aux cheveux ébouriffés, maigre comme un clou, se tenait devant la porte de la chambre, les deux poings sur les hanches.

- Monsieur Catalan ? s'enquit-il.

- Oui, c'est moi.

- Enchanté. Inspecteur Bonneaud, de la Sûreté.

Il tendit sa main osseuse et sèche. Coplan la serra et dit :

- Entrez, je vous en prie.

Le policier s'avança dans la pièce, regarda Coplan des pieds à la tête, puis :

- Mes confrères du Contrôle de Frontière m'ont signalé votre arrivée. Je savais que vous deviez venir d'Addis-Abeba ; je pensais que vous auriez plutôt pris l'avion.

- Je tenais à voir le paysage.

- Je m'excuse de vous importuner, mais j'ai pour principe de saluer personnellement tous les fonctionnaires qui séjournent à Djibouti. Puis-je vérifier vos papiers ?... Simple petite formalité, vous me comprenez ?

- Naturellement.

L'inspecteur étudia les divers documents d'identité qui spécifiaient les titres officiels de Coplan. Puis, en lui restituant les pièces :

- Nous avons un cocktail, demain soir, au mess des officiers. Vous êtes mon invité, et je compte sur vous. Je serai heureux de vous présenter à quelques-uns de nos compatriotes... Les gens de Paris, c'est l'attraction numéro Un, ici. Et je vous préviens que vous ne manquerez pas d'invitations... Combien de temps restez-vous ?

- Je l'ignore. J'attends des nouvelles de mon administration. Mais, dites-moi, inspecteur... C'est en quel honneur, ce cocktail auquel vous me conviez si aimablement ? Je ne suis guère friand de mondanités.

- Ta, ta, ta ! répliqua le policier. Rien de mondain là-dedans. C'est une façon comme une autre de se distraire. Nous avons un cocktail tous les quinze jours. Et d'ailleurs, ne vous faites pas d'illusions : cocktail ou pas cocktail, mondain ou pas mondain, vous n'y couperez pas ! Nous sommes effroyablement sociables à Djibouti... Trois mille Européens, c'est peu. On a vite fait le tour, et les nouvelles figures sont accueillies avec avidité...

De nouveau, il considéra Francis. Puis il ajouta :

- Ou je me trompe fort, ou le succès va fondre sur vous comme l'aigle sur sa proie. Un gars de votre genre, c'est la grosse cote assurée.

- Que voulez-vous dire ?

- C'est un compliment, fit le policier en riant. Nos familles bourgeoises raffolent des voyageurs costauds, jeunes, virils et célibataires. Il y a non seulement des filles à marier ici, mais des épouses qui rêvent... A ce propos, je vous mets en garde : le sentiment amoureux vient en tête de toutes les préoccupations à Djibouti. Et quand je parle de « sentiment», vous voyez ce que je veux dire. C'est un effet du climat ; l'air salin est aphrodisiaque, c'est bien connu...

- J'ai remarqué que les Européennes sont ravissantes ici.

- Oui, c'est exact. Le soleil exalte la beauté des femmes, et nous avons du soleil toute l'année,

- Entre nous, vous savez, j'ai horreur des complications.

- N'ayez crainte, nous sommes très chauds mais pacifiques.

- Tant mieux... A part ça, en dehors du mess des officiers, où peut-on se distraire ?

- Ah, vous voulez connaître le Djibouti du mystère et de l'aventure ? Djibouti by night ! Comme dans les romans de Monfreid ?...

Il eut un large sourire ironique qui découvrit ses longues dents jaunies par le tabac.

- Pour les prostituées noires, expliqua-t-il, c'est le quartier indigène, une fois la nuit tombée. Pour l'ambiance, allez au Bar du Soleil, au Plateau du Serpent. C'est au bord de la mer, on y danse, on y fait des rencontres pittoresques... Pas mal comme endroit, vous verrez.

Coplan décida aussitôt qu'il passerait là sa première soirée. Et qu'il rédigerait son rapport demain matin.

L'inspecteur Bonneaud n'avait pas menti. Le Bar du Soleil était réellement un endroit sympathique. Et les affaires avaient l'air de marcher, car la grande salle de l'établissement était pleine de monde. Cinq musiciens noirs, élégants et super-civilisés, produisaient une musique de premier choix : slows langoureux, blues sensuels, mambos sournoisement érotiques.

Les coupes évoluaient sur la terrasse, dans un décor de rêve. Une guirlande de lumière découpait sur le fond bleu de la nuit un feston multicolore. Et, tout autour de la terrasse, le ciel immense et profond. En contrebas, la mer, la mer illimitée, scintillante, rafraîchie par le souffle tiède de l'horizon.

Coplan resta deux minutes sur la terrasse. La magie des tropiques l'enveloppa aussitôt, irrésistible, éternelle comme l'univers lui-même. Le plus blasé des hommes n'aurait pu demeurer insensible aux sortilèges de cette nuit magnifique.

Il regagna la pénombre accueillante de la salle, choisit une petite table en retrait, contre un pilier, et alluma une Gitane.

- La clientèle était intéressante. Des officiers, des colons, des matelots, des fonctionnaires, des trafiquants... Avec un peu d'habitude, on reconnaissait vite les nationalités. Il y avait là des marins scandinaves, lourds et blonds ; des marchands levantins, souriants et huileux ; des Italiens, des Grecs, des Arabes européanisés, quelques Hindous...

Soudain, Coplan repéra le colonel Bolardi, responsable en titre des secrets entreposés dans le coffre-fort de la Base Expérimentale.

Pour l'instant, l'officier concentrait toutes ses facultés sur une stratégie qui n'avait rigoureusement rien de militaire. Assis dans un coin discret, il bavardait tout bas avec une femme extraordinairement captivante.

Le colonel était un athlète dans la pleine force de l'âge. Sa chemise blanche moulait son torse puissant et faisait ressortir son teint brun. Il avait des cheveux noirs, durs et bouclés ; un masque buriné, volontaire ; une large bouche gourmande et dominatrice. Les deux coudes appuyés sur la table, le front penché, il parlait à mi-voix. La jeune femme, attentive, fumait en l'écoutant.

Apparemment, il y avait une certaine réserve entre eux ; mais le feu qui couvait devait être aussi brûlant qu'un incendie. Coplan, d'où il se trouvait, voyait, sous la table, le genou et la cuisse de la femme caresser lentement la jambe de Bolardi.

Francis détourna les yeux un moment. Il était écœuré, accablé par une sensation qui ne le visitait pas souvent : il enviait le colonel.

A vrai dire, il y avait de quoi. Cette femme vous donnait littéralement l'eau à la bouche. Tonnerre de Dieu ! Pour un joli morceau, c'était un joli morceau.

Coplan tourna derechef son regard vers le couple. Justement, ils se levaient pour aller danser... L'espace d'une seconde, Francis pensa que la robe de la femme, tendue comme elle l'était, allait craquer subitement et dévoiler cette chair appétissante, gonflée de sève chaude. Mais la robe, une soie blanche au grain lisse, tint bon. Un vrai miracle. Les seins de la femme, prêts à jaillir du décolleté, étaient d'une beauté, d'une arrogance, d'une hardiesse qui frisaient l'indécence. Avec ça, la taille mince et flexible, les flancs sinueux, la

croupe tellement généreuse et tellement moulée qu'on en devinait le relief jusque dans ses détails les plus suggestifs.

Vingt ou trente regards suivirent le sillage balancé de ce dos provocant.

Coplan but une gorgée de son Gilbey's. La nuit était plus chaude qu'on ne l'aurait cru de prime abord... Il y avait d'autres femmes dans la salle, et séduisantes. Mais celle qui flirtait avec Bolardi les battait toutes de plusieurs centimètres. Sans compter qu'elle avait également - on ne s'en avisait pas d'emblée - un ravissant visage aux traits réguliers et doux, empreints de cette fausse mélancolie qui cache presque toujours une ardeur charnelle pleine de sauvagerie, d'incandescence et de rage dévastatrice.

Les garçons indigènes, de beaux Somalis en blouse blanche et ceinture rouge, circulaient entre les tables comme des serviteurs antiques. Dignes, impénétrables, ils avaient une manière presque feutrée de faire leur boulot.

Coplan chercha du regard d'autres filles. Au passage, il identifia un autre agent du Service Spécial, le capitaine Sailly, un costaud blond déguisé en matelot. Il était plongé dans une discussion avec les marins scandinaves.

Décidément, quand on connaissait le dessous des cartes, on tombait à tout bout de champ sur un homme du contre-espionnage. Le général Maye avait beau dire, la surveillance n'était pas du tout négligée à Djibouti, bien au contraire.

Une fille, mine de rien, s'approcha en louvoyant de la table de Francis. C'était une Africaine à la peau plus noire que l'âme du diable. Bien roulée, jolie dans sa robe à fleurs, les cheveux brillants, la bouche peinte, les yeux aussi mystérieux et aussi fascinants que le vice. Une Éthiopienne, sûrement. Et très jeune : ses seins pointus qui dressaient son corsage avaient la fermeté de l'adolescence.

- On s'ennuie ? demanda-t-elle. Toi danser avec moi ?

- Pas maintenant, dit Francis. Tout à l'heure, peut-être... J'attends quelqu'un.

- Comme toi voudras.

Elle lui décocha un clin d'œil et s'en retourna vers le comptoir. A cet instant, l'orchestre étirait les ultimes mesures de son slow.

Coplan saisit son verre vide, se leva. En calculant son coup, il se trouva à point nommé sur le trajet du couple Bolardi. Il se recula légèrement pour laisser le passage libre, mais il regarda la beauté aux seins de Vénus droit dans les yeux, avec une insistance éloquente.

La femme battit des paupières, puis détourna les yeux et continua son chemin. En se rasseyant, elle leva vers Francis un regard intrigué. Il lui envoya un bref sourire. Elle sourit aussi, mais en se tournant aussitôt vers Bolardi pour répondre à quelque chose que le colonel lui disait.

Coplan alla au comptoir, déposa son verre et demanda un autre whisky.

- On vous l'apporte, dit le barman.

- O. K.

Revenu à sa table, Francis alluma une Gitane et se cacha derechef derrière son pilier. Bolardi et son flirt avaient déjà repris en douce leur jeu de jambes... Mais, tout à coup, la femme fixa l'entrée du bar et hocha imperceptiblement la tête. Puis elle baissa les yeux.

Coplan se pencha en arrière en faisant basculer sa chaise. Il put voir l'entrée. Un homme au sourire un peu vague s'avançait vers le comptoir, seul, les mains dans les poches de son pantalon de flanelle grise. Il avait une fine moustache et des lunettes aux verres fumés.

C'était Lionel Ward.

CHAPITRE V

Ainsi donc, Lionel Ward se trouvait quand même à Djibouti !

Ou bien il était revenu vers la fin de la journée, ou bien il était parti... sans partir, ce qui est une feinte classique. De toute façon, ça changeait la face des choses. Quant à la capiteuse poupée qui était en train de faire monter la température du colonel Bolardi, c'était une créature de l'espion.

Instantanément, une foule de conclusions se cristallisèrent dans l'esprit de Coplan. Ward, en spécialiste qui connaît bien son affaire et n'a peur de rien, s'attaquait tout de go à son principal adversaire : le chef du S. R. militaire du secteur.

Mais Bolardi (ses états de service le prouvaient) n'avait rien du vulgaire pigeon ; s'il faisait mine de tomber allègrement dans le piège amoureux que lui tendait la belle aux seins fascinants, ça voulait dire qu'il la suspectait. En somme, la pièce était commencée. Ward et sa complice avaient cependant un avantage notable sur Bolardi : ils savaient très probablement à qui ils avaient affaire. Le colonel, par contre, se mouvait à tâtons dans le brouillard.

Coplan but une gorgée d'alcool, écrasa sa cigarette sous sa semelle et se leva. L'orchestre entamait sur un ton allègre le célèbre « *Mama El Baion* ». Et l'entraîneuse noire, perchée sur son tabouret, le dos contre le bord du comptoir du bar, étant disponible, Francis l'invita.

Ravie, l'Ethiopienne se laissa glisser du tabouret, lissa sa robe à fleurs sur ses hanches et s'avança, un sourire éblouissant illuminant son visage d'ébène.

Coplan, sans un regard vers Ward qui parlait avec le barman, emmena la fille vers la terrasse. Elle dansait à la perfection, avec cette espèce de plaisir intime et profond des êtres que le rythme exalte. De plus, elle connaissait son métier et elle l'exerçait avec art, quoique ingénument. En déhanchant sa taille flexible, elle frottait son ventre contre Francis. A travers le léger tissu de coton, il percevait cette caresse savante et le magnétisme que distillait la chair drue, compacte et élastique tout à la fois, de la jeune Africaine.

- Toi, Français, dit-elle à mi-voix. Venir de Paris ?

- Oui. Mais vas-y mollo, tu me donnes chaud.

- Oui.

- Paris, très joli. Moi vu les images dans un livre.

Il la repoussa légèrement. L'inspecteur Bonneaud avait raison, il y avait quelque chose d'aphrodisiaque dans l'air nocturne. Et les contorsions subtiles de la fille n'étaient pas de nature à calmer les choses.

Elle se tint un moment à l’écart, puis, à la faveur d’une figure syncopée de baion, elle recommença à gigoter du nombril tout contre son cavalier.

- Ton amie pas venue ? s’enquit-elle, se souvenant de ce que Francis lui avait dit précédemment.

- Mon amie ? C’était un camarade que j’attendais.

Bolardi et sa vamp étaient venus se joindre aux couples sur la piste. Coplan ne cherchait plus à surprendre le regard de la femme. Mais, à l’occasion, quand elle lui tournait le dos, il se rinçait l’œil... L’Éthiopienne s’en rendit compte.

- Toi béguin pour Miss Hasyal, diagnostiqua-t-elle sans aigreur. Belle femme, ça. Mais toi pas de chance, elle amoureuse du colonel.

- C’est un colonel ? dit-il, feignant l’ignorance.

- Oui. Colonel Bolardi. Un aviateur.

- Et elle ? Elle habite à Djibouti ?

- Venue il y a quinze jours avec l’avion Aden.

- Comment l’appelles-tu ?

- Miss Hasyal... Elle est Tourque... Toi rester toujours à Djibouti?

- Non, malheureusement.

- Partir demain ?

- Non, pas demain. Peut-être dans huit ou quinze jours.

- Si toi besoin d’une femme pour rigoler, moi venir avec toi.

- Merci, j’y penserai. Comment que c’est, ton nom?

- Illisa. Moi tous les soirs ici, Bar du Soleil.

Le baion s’acheva.

- Fais-toi servir un verre au comptoir, suggéra Francis à la fille. Je m’arrangerai avec le barman.

Elle acquiesça d’une œillade pleine de promesses. Ward était toujours au comptoir. Le capitaine Sailly continuait à raconter des histoires aux matelots nordiques. Bolardi et sa pin-up regagnaient leur table.

Vers onze heures et demie, quand le colonel appela l’un des boys pour régler ses consommations, Coplan se glissa en douce vers le comptoir, paya ce qu’il devait et sortit. Pour rien au monde, il n’aurait manqué le départ de ce couple si intéressant.

Dehors, il faisait délicieux. Francis évoqua Paris où, selon les journaux, il y avait cinq degrés sous zéro.

Miss Hasyal apparut sous le lampadaire du porche. Ses belles épaules nues émergeaient de sa robe blanche comme deux fruits attirants. Bolardi la suivait, lui tenant le coude pour la guider avec douceur vers une voiture rangée à quelques mètres.

Coplan, dans un recoin d'ombre, les observa. Et soudain, derrière lui, une voix un peu éraillée murmura tout bas, ironique :

- Pas mal, non, la poule de luxe ?

- Sensationnelle, renchérit simplement Francis qui tourna la tête pour jeter un regard pardessus son épaule.

Sur le moment même, bien qu'il n'en laissât rien voir, l'aspect du type qui était venu se placer très discrètement dans son dos, l'effara quelque peu. C'était un gars d'une quarantaine d'années, petit, trapu, d'une laideur saisissante. Dans sa face lourde et cabossée, son sourire narquois distendait sa bouche informe et découvrait une denture noirâtre, en ruine. Avec ça, il était louche et une flamme crapuleuse brillait dans ses prunelles sombres.

Il reprit sur le même ton méprisant et rigolard, de sa voix usée :

- Je ne sais pas ce qu'elle mijote, la poulette dodue, mais ça fait plus de huit jours qu'elle chauffe le colon dans un drôle de bain-marie.

- C'est un colonel, lui ?

- Oué ! Un officier du Service Cartographique. Un type bien, d'ailleurs.

- De toute manière, avoua Coplan, ça ne me déplairait pas d'être à sa place. Pas vous ?

L'autre se marra silencieusement. Bolardi et la femme venaient de monter dans une Chevrolet grise. Le colonel se mit au volant, et la voiture démarra.

Coplan laissa échapper un soupir résigné. Puis, se tournant délibérément pour faire face à l'inconnu qui lui avait adressé la parole, il lui demanda sans rire :

- Vous en avez beaucoup, des poupées comme ça, à Djibouti ?...

- C'est pas les gonzesses qui manquent, et elles sont plutôt chouettes. Mais, pour dire vrai, celle-ci dépasse le niveau général...

Si ça vous intéresse, et si vous avez le temps de vous offrir une balade, je vous montrerai où elle habite... Elle a loué une villa, et elle y vit toute seule.

Il ajouta négligemment :

- Je fais le taxi... C’est ma cage, la Dodge là-bas.

Il montra une vieille Dodge garée à deux pas. Coplan hésita une minute. A qui devait-il donner la priorité ? A Lionel Ward ou à sa complice ?

- D’accord, décida-t-il. Mais ne vous pressez pas trop. Je ne tiens pas à me mettre le colonel à dos. S’il me remarque derrière sa voiture, il va s’imaginer que je veux faire du gringue à sa belle.

- Vous inquiétez pas, grommela l’autre, visiblement très sûr de sa compétence professionnelle.

Il ouvrit la portière de son taxi. Coplan embarqua. Le moteur de la vieille Dodge se mit en marche instantanément, la voiture démarra. Coplan, qui s’y connaissait, apprécia la mise au point remarquable de cette mécanique. En dépit de sa vétusté apparente, la Dodge était nerveuse, prompte à réagir, et cependant moelleuse.

- C’est loin ? questionna Francis.

- Non, de l’autre côté du plateau... Vous êtes nouveau dans le coin ?

- Arrivé aujourd’hui même.

- C’est bien ce que je pensais. J’ai failli me vexer : ma popularité est solide à Djibouti. On vous parlera de Rico Molinda, retenez ce que je vous dis.

- Espagnol ?

- Oui, d’origine. Mais je suis Français et j’ai vécu en France jusqu’à mon service militaire. Ça fait quand même plus de vingt ans que je suis ici, remarquez. .

- Et pourquoi va-t-on me parler de vous ?

- Je suis un personnage.

Il eut derechef un rire silencieux, moqueur et empreint de défi. Puis, condescendant, il expliqua :

- Rico Molinda, c’est le champion des combines dans le secteur. La drogue, les dollars, l’or et les diams... Paraît que je suis à la hauteur pour toutes ces questions. Je peux aussi vous procurer des

esclaves yéménites, des mômes de douze ans bien dressées pour la bagatelle... 150.000 francs par tête de pipe, plus les frais de transport... Voilà ce qu'on raconte à mon sujet...

Il rigolait, tout en pilotant à petite allure son taxi.

- Je vous promène un peu, signala-t-il. Le centre-ville est à droite. Nous arrivons à Boulàos, le quartier indigène.

A l'entrée d'une ruelle étroite qui filait entre les cases, deux Africains - des Danakils, maigres, les cheveux crépus, enveloppés en partie dans leur espèce de chemise blanche croisée sur la poitrine - saluèrent Molinda au passage.

- Deux tueurs, ceux-là, commenta-t-il. Des vrais.

- C'est un véritable poignard qu'ils ont à la ceinture ?

- Et comment !

Ils prirent une avenue sur la droite, revinrent vers le centre, longèrent le boulevard de la République.

- Nous allons arriver, annonça finalement le taximan.

Il braqua pour enfiler une artère qui longeait la côte ouest, au sud de la presqu'île dominée par le plateau du Serpent.

- Je ne m'arrête pas, précisa-t-il, la voiture de Bolardi est encore devant la villa.

Coplan se tassa dans le fond de son siège. Néanmoins, au moment de dépasser la villa, il put se faire une idée exacte de l'endroit. C'était une maison carrée, assez grande, à un seul étage. Il y avait, tout autour de la bâtisse, un joli jardin rempli d'arbres des tropiques et d'arbustes. Et, au bout de ce jardin, la mer dont les vagues battaient doucement une digue de pierre. Il n'y avait guère plus d'un mètre de dénivellation entre la rive et l'eau.

- Voilà, dit Molinda, maintenant vous pourrez tenter votre chance quand le colonel devra s'absenter.

- Il s'absente souvent ?

- Il a un petit avion pour lui tout seul. Mais il ne va jamais bien loin... Où dois-je vous déposer ?

- Je n'en sais trop rien. Je n'ai pas envie d'aller me coucher. C'est ma première nuit en Somalie.

- Vous connaissez le « Palmier en Zinc » ?

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un petit bar assez sympa. Le plus ancien de la ville.

- O. K. En route pour le Palmier en Zinc !... Vous êtes le type idéal pour m'initier aux ressources de la ville. Vous prendrez bien un verre avec moi ?

- Volontiers.

Le Palmier en Zinc n'était pas un night-club comme le Bar du Soleil. C'était plutôt le genre « café-restaurant-bar » du type colonial courant. Moins de classe, mais, en revanche, beaucoup plus de couleur locale. Dès l'entrée on se sentait dans un port de l'Océan Indien. Des matelots sans grade, des ouvriers, des maçons italiens, des mécanos, des soldats de la garnison, des Arabes, des indigènes aussi.

Molinda échangea force saluts avec plusieurs clients. Puis, entraînant Francis, il le guida vers une petite table à l'écart.

- Dans vingt-cinq minutes, dit-il en consultant sa montre-bracelet, l'inspecteur Bonneaud va s'amener. Il finit toujours sa tournée ici. C'est le flic de la Sûreté. Vous ferez sa connaissance à bref délai, il ne rate jamais les arrivants.

- Je l'ai déjà vu. Il est venu me saluer à mon hôtel.

- Je suis au mieux avec lui. On raconte même que je lui sers d'indicateur... Ce qui n'est peut-être pas tout à fait faux, soit dit en passant.

« *Un drôle de zouave » pensa Coplan. « Mais qui peut rendre des services à qui sait s'y prendre*... »

Molinda, qui regardait Francis d'un air goguenard, se frottait à pleine paume le menton hérissé d'une barbe noire d'au moins trois jours.

Il questionna :

- Vous êtes quoi, vous ?

- Ingénieur-naval, dit Coplan.

- Vous allez faire équipe avec les autres ingénieurs du Camp d'Ambouli ?

- J'attends des instructions de mon département. Que font les ingénieurs dont vous parlez ?

- Des trucs à la c... Dépenser le fric du contribuable. J'ai aperçu l'autre jour une plate-forme volante. Vous savez, un socle d'acier qui

monte en l’air avec un gars debout dessus... Une autre fois, ils tiraient à la mitrailleuse, pour s’amuser.

- On peut visiter ?

- Bon dieu, non ! Zone militaire interdite... Dans le journal, ils disent que ce sont des essais techniques en vue de construire le fameux bassin de radoub... Mon œil, oui ! Pourquoi tout ce dispositif-mystère alors ?

- Dites-moi, Molinda, j’aurai des loisirs en attendant mes ordres. Où peut-on vous trouver ? J’aimerais visiter les environs avec un gars qui a de l’expérience,

- Vous êtes à l’hôtel de France ?

- Oui.

- Dites à l’employé de téléphoner à Molinda, ça sera suffisant. Et ne vous étonnez pas s’il fait la grimace.

Ses yeux divergents pétillèrent de malice.

Coplan songea au dicton: «*Les yeux louches ont quelquefois la vue très longue*». Ce devait être le cas avec Molinda.

Ils burent de la bière tout en bavardant à bâtons rompus, et Francis apprit pas mal de choses sur la vie de Djibouti. Mais un client du bar embaucha le taximan pour se faire reconduire au port, et Coplan se sépara de son nouveau copain.

Il quitta le café peu après Molinda. Au lieu de prendre la direction de son hôtel, il orienta ses pas vers la villa de la jolie Miss Hasyal. Cette sirène aux charmes provocants était l’événement numéro un de la journée, car sa connivence avec Ward constituait la meilleure des pistes. C’est toujours par les femmes qu’on atteint le mieux son but.

Tout en marchant, Francis s’avisa qu’il avait été bien inspiré de ne pas envoyer trop vite son rapport à Paris. Cette mission n’était pas mort-née, loin de là... Néanmoins, avant d’organiser la surveillance d’un individu comme Ward, il fallait y regarder à deux fois. Les neuf cadavres ensevelis entre les parois de ce dossier étaient là pour le démontrer.

Francis, avec sa mémoire d’éléphant et son sens inné de la topographie, s’arrangea pour arriver près de la villa de la belle Turque par une rue transversale et non par l’avenue principale.

Il se félicita de cette précaution. Une grosse voiture noire - une Ford 53 – stationnait comme un char d'assaut derrière le coin de l'avenue, de manière à tenir en vue la voie d'accès normale de la maison solitaire.

Apparemment, le colonel Bolardi n'avait pas été admis à pénétrer chez sa bien-aimée. En effet, la voiture de l'officier n'était pas dans les parages. Les pièces de devant de la villa n'étaient pas éclairées, mais la fenêtre postérieure - une large baie arrondie qui communiquait avec une terrasse et donnait sur la mer - celle-là laissait filtrer à travers un épais rideau beige des reflets de clarté tamisée. Miss Hasyal n'était donc pas encore couchée.

Francis décida de rester là, derrière son buisson, jusqu'au moment où la lumière s'éteindrait.

Après trois quarts d'heure, il commença à la trouver plutôt saumâtre. Mais il patienta. Et il n'eut pas tort. La porte-fenêtre de la terrasse s'ouvrit, la lumière s'effaça. Quatre hommes sortirent en silence de la maison, traversèrent la terrasse, descendirent dans le jardin, marchèrent vers la digue de pierre. Parmi ces quatre silhouettes, Coplan identifia sans peine Lionel Ward... Et, en vérité, c'était bien parce qu'il avait prévu quelque chose de ce genre qu'il s'était infligé cette attente.

Quelques minutes s'écoulèrent. Les quatre hommes se parlaient à voix basse. Puis, d'une manière à la fois surprenante et inexplicable, trois silhouettes disparurent. Après un long moment encore, Ward revint seul vers la maison, et remonta l'escalier de la terrasse, entra dans la pièce. A travers le rideau remis en place, la lumière palpita de nouveau faiblement.

Dans l'obscurité, les yeux de loup de Coplan brillaient. Tout s'expliquait à présent. Elle avait loué cette villa en bordure de la mer, et Ward en avait fait son centre opérationnel. Les hommes de son groupe, afin de circuler dans la région sans attirer l'attention de la Sûreté et du Deuxième Bureau, venaient de nuit, par la mer. Sans doute avaient-ils une base quelque part sur la côte. Et peut-être même, s'ils utilisaient un sous-marin de poche, venaient-ils d'Aden en franchissant les 100 kilomètres du détroit ? Les trafiquants de

drogue disposent de moyens puissants ; Ward ne leur était en rien inférieur.

Coplan, se déplaçant de quelques mètres derrière son écran de buissons, put assister un peu plus tard au départ de Ward. Et quelque chose se passa qui le laissa perplexe. L'espion, en sortant de la villa, porta sa main droite à sa bouche ; aussitôt, la Ford noire s'amena, se rangea le long du trottoir, emmena Ward et disparut en ligne droite. Pourtant, Ward n'avait ni appelé ni sifflé.

Francis se demanda alors ce qu'il allait faire. Peut-être y avait-il encore des types dans la villa ?

Il hésita. Les lumières ne s'étaient pas éteintes dans la maison. Un bon quart d'heure s'écoula...

Coplan se faufila alors le long de la maison. Arrivé dans le jardin attenant à l'avenue, il scruta les alentours. Puis, agile comme un singe, il grimpa le long du palmier d'angle et il sauta sur le balcon qui venait jusqu'à cinquante centimètres du coin de la façade. La porte de la chambre était entrouverte. Il poussa le battant.

Une clarté diffuse, un peu laiteuse, tombait du firmament et se réverbérait sur les murs blancs. Francis, foulant un épais tapis de Smyrne, travers la pièce inhabitée, à peine meublée, et déboucha dans le couloir. Il y avait toujours de la lumière en bas, mais le silence régnait. Ni radio ni bruit de conversation, pas la moindre rumeur.

Francis entreprit de descendre l'escalier. Les marches, heureusement, étaient recouvertes de tapis.

Il arriva dans le hall. A ce moment précis, la déesse turque sortit de la pièce principale, vêtue seulement d'un léger peignoir de soie blanche qu'elle n'avait pas pris la peine de fermer.

Coplan toussa.

La femme sursauta de saisissement et, d'un geste instinctif, serra autour de sa nudité les deux pans de son peignoir.

- Je suis confus, dit Francis en souriant. Je vous demande mille fois pardon, je ne voulais pas violer votre intimité à ce point-là...

Elle était sidérée. Immobile, elle regardait l'intrus avec une fixité menaçante. En fait, et Francis s'en rendit compte, elle avait peur,

- Vous êtes fâchée, n’est-ce pas ? avança-t-il candidement. Je reconnais que je n’aurais pas dû... Mais c’était plus fort que moi. Je voulais à tout prix vous présenter mes hommages, vous dire mon admiration... Je... Vous m’avez ensorcelé, envoûté...

- Qui êtes-vous ? articula-t-elle en français, avec un très net accent oriental mais sans paraître chercher ses mots. Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ?

- Raymond Catalan, dit-il en se présentant. J’arrive de Dakar. C’était ma première soirée à Djibouti. Je vous ai vue ce soir... Et voilà...

- Vous êtes fou? Je devrais appeler la police.

- Je vous en supplie, n’en faites rien. Je sais que je suis trop impulsif, mais vous êtes un peu responsable de ma folie. A-t-on le droit d’être fascinante comme vous l’êtes ?

- Je ne vous connais pas. Et je suis seule dans cette maison.

- Je sais, on me l’a dit. Et c’est bien pourquoi j’ai osé, confessa-t-il.

- Qui vous a donné mon adresse ?

- Non, protesta-t-il gentiment, vous n’êtes pas modeste à ce point-là ? A peine avais-je commencé à vous décrire que dix personnes m’ont dit que vous viviez seule dans une villa, et que cette villa... Vous savez, vous êtes unique à Djibouti. Et je remercie le ciel d’avoir la veine de vous rencontrer du premier coup... Tout à l’heure, j’ai lu dans vos yeux que vous ne seriez ni méchante ni cruelle à mon égard.

Elle parut se décontracter.

- Vous êtes Parisien ?

- Oui.

- Vous avez l’habitude d’agir ainsi avec toutes les femmes ?

- Jamais ! affirma-t-il, sans chercher à cacher qu’il mentait outrageusement. Je suis plutôt timide en amour. Mais ceci est différent.

- Eh bien, finissons-en, soupira la femme, déconcertée. Il est tard. J’allais prendre ma douche avant de me mettre au lit. Maintenant que vous m’avez vue, partez.

Elle fit mine d'aller vers la porte, mais il l'intercepta au passage, la serra promptement dans ses bras, l'étreignit en l'attirant contre lui.

- Promettez-moi que nous nous reverrons, insista-t-il. Je suis ici pour un long séjour...

Elle résistait, toute raidie. Mais elle ne perdait ni son sang-froid ni sa lucidité.

- Pourquoi êtes-vous à Djibouti ? demanda-t-elle.

- Je suis ingénieur-naval à la CETOM... Je suis ici en mission spéciale.

Ils se mesuraient du regard, visage contre visage. Mais il savait qu'il avait prononcé (au bon moment) les mots les plus efficaces. Effectivement, elle céda ; d'abord insensiblement, puis avec une secrète complaisance.

- Vous êtes un homme impétueux, murmura-t-elle, radoucie. Et vous avez certes des manières expéditives ; mais, du moins, vous savez ce que vous voulez...

Il fit glisser sa main gauche, caressa la nuque de la femme, et, doucement, tout en pressant de la paume la masse odorante de sa chevelure noire, il amena vers lui ce visage énigmatique, appuya un long baiser sur cette bouche sensuelle.

La fille ne répondit pas tout de suite à ce baiser. Mais, à la fin, gagnée par le trouble que Francis lui prodiguait, elle s'abandonna, entra dans le jeu. Quand il se dégagea pour reprendre son souffle, elle l'entraîna vers le divan du salon. Elle savait s'adapter aux circonstances, cette petite ; et elle avait de promptes réactions. Un ingénieur-naval, c'est toujours une pièce importante sur un échiquier.

Coplan, lui, n'avait plus du tout besoin de se forcer pour prendre sa mission très à cœur. Le luxueux peignoir de Miss Hasyal voltigea bientôt sur le tapis de laine...

CHAPITRE VI

Bien avant l'aube, Coplan quitta furtivement la villa de Miss Hasyal. La beauté turque - qui semblait attacher beaucoup de prix à

sa réputation - ne voulait pas que des témoins pussent voir sortir un homme de chez elle. Et d'ailleurs, Francis n'avait pas insisté pour rester plus longtemps.

Avant de s'en aller, il avait obtenu la promesse qu'elle lui ferait parvenir un petit mot pour lui dire quand ils pourraient se revoir. En revanche, il avait dû lui jurer qu'il ne chercherait pas à exploiter contre elle cette nuit de folie, qu'il saurait mieux maîtriser son impatience, qu'il respecterait sa dignité de femme seule et qu'il ferait semblant de ne pas la connaître si le hasard les mettait en présence publiquement.

Il lui jura tout ce qu'elle voulait, bien entendu.

Lorsqu'il arriva à son hôtel, le hall n'était plus éclairé que par deux appliques-veilleuses en verre dépoli. Il n'y avait personne à la réception. Le gardien de nuit devait se trouver quelque part à l'office, en train de manger un sandwich.

Sans perdre le nord, Coplan jeta un coup d'œil circulaire. Puis, avec la dextérité d'un cambrioleur professionnel, il se glissa derrière le comptoir, découvrit sans peine le registre des clients, le compulsa en vitesse.

Deux clients étaient descendus dans l'établissement après le nommé Raymond Catalan ; un Arabe âgé de 58 ans, domicilié à Djeddah, de l'autre côté de la Mer Rouge, et un journaliste hollandais, âgé de 55 ans, en provenance de Mogadiscio. Les deux fiches réglementaires se trouvaient dans le bouquin, prêtes à être envoyées à la Police. Quant au nommé Stefan Ligassos (alias Ward), aucune rectification récente n'avait modifié la stipulation de son départ.

Francis remit le registre en place et monta à sa chambre. Ayant refermé la porte avec soin et actionné le verrou, il se laissa choir dans un fauteuil, les deux jambes étendues devant lui, les bras ballants, le menton contre la poitrine.

Sortant finalement de sa léthargie, il se leva, alluma une Gitane, sortit son stylo et son agenda. En style elliptique, il dressa l'inventaire des éléments qu'il consignerait dans son rapport, dès le lever du jour, après quelques heures de repos.

1° *Présence confirmée de Lionel Word à Djibouti* ;

2° *Domicile de W. pas encore réalisé* ;

3° *Centre Opérationnel repéré. Villa solitaire louée par Zelli Hasyal, dotée de papiers lui donnant la nationalité turque. Contact établi*.

Ces deux derniers mots amenèrent un sourire sur la bouche de Francis. Le Vieux se douterait-il de ce que cela sous-entendait, ce « contact établi » ?

4° *Les membres du réseau W. disposent d'une embarcation ultra-silencieuse, ou bien ils font leurs allées et venues nocturnes à travers le Détroit au moyen d'un submersible genre sous-marin de poche* ;

5° *Le réseau W. compte un certain nombre de complices stationnés à Djibouti en permanence. Une Ford noire, année 53, montait la garde chez la femme Hasyal pendant que W. et ses hommes étaient dans la villa. Ce véhicule a emmené W. après le départ des trois agents par la mer* ;

6° *A première vue, surveillance S.R. militaire bien établie et vigilante. Bolardi suspecte Zelli Hasyal et flirte avec elle. Sailly et Dubose contrôlent les bars et se mêlent incognito aux diverses clientèles. Audès pas visible dans le secteur jusqu'ici* ;

7° *Camouflage des installations militaires par les projets de bassin de radoub plus ou moins percé à jour par certains éléments de la colonie. Par conséquent, fuites à Paris pas prouvées ; des rumeurs ont pu circuler et colporter la nouvelle au sujet de la Station Expérimentale*.

Après cette phrase, Francis cessa d'écrire. La matière semblait épuisée jusqu'à nouvel ordre.

Il détacha la page de l'agenda, se leva, fourra le feuillet sous son oreiller.

Il eut envie de se coucher tout de suite, mais il résista à la tentation. Il avait encore un petit boulot à faire, et qui ne souffrait pas d'être remis à plus tard. Il alla donc chercher la caissette amenée à son nom par l'avion de la T.A.I. Il dut peiner pour réussir à ouvrir le colis au moyen de son canif de poche. Enfin, il y arriva et il retira de

la caissette les deux caméras qui s’y trouvaient, soigneusement emballées dans de la paille bien serrée.

Cet envoi, c’était Francis lui-même qui l’avait conditionné avant son départ de Paris. Un petit chef-d’œuvre d’ingéniosité technique, car, en fait, il n’y avait là qu’une seule caméra. L’autre appareil, en partie postiche, contenait les divers fragments d’un automatique de calibre moyen, à crosse légère, que Coplan reconstitua avec patience et minutie.

La caméra servirait sans aucun doute. L'automatique, c’était probable, quoique moins certain.

Le lendemain, vers dix heures du matin, Coplan, rasé de frais, douché, habillé, se fit servir le petit déjeuner sur la terrasse attenante à sa chambre.

Le ciel était bleu, l’air infiniment doux. Les alentours de l’hôtel baignaient dans un calme un peu irréel : Depuis l’affaire de Suez, Djibouti semblait s’enfoncer dans une inquiétante somnolence.

Un boy vint desservir ; et Francis, debout sur la terrasse, fuma tranquillement sa première cigarette. Le paysage qu’il pouvait contempler n’avait rien de bien excitant. L'avenue, quelques arbres, des bâtiments blancs et, plus loin, une des mosquées de la ville.

A onze heures, après avoir transcrit en code son rapport pour le Vieux, Coplan se rendit à l’Hôtel des Postes, au boulevard de la République, pour expédier son pli-avion. A tout hasard, il demanda au guichet de la poste restante s’il n’y avait pas de courrier pour Raymond Catalan. Il tendit sa carte d’identité au préposé. Il n’y avait rien.

Il reprit la direction de son hôtel. A peine avait-il fait cinquante mètres qu’il croisa l’inspecteur Bonneaud au volant de sa jeep. Le policier freina, esquissa un salut de la main.

- N’oubliez pas notre cocktail ! cria-t-il. Je passerai vous prendre à six heures...

- Entendu ! répondit Coplan.

Il continua sa route. A l’Hôtel de France, il pria l’employé d’appeler le taxi de Rico Molinda. Comme prévu, le réceptionnaire tiqua. Il questionna même, sans avoir l’air d’y toucher :

- Vous désirez UN taxi, ou bien le taxi de Molinda spécialement ?

- Molinda spécialement, précisa Francis. J’ai eu recours à lui, hier, et je me suis trouvé très satisfait de ses services.

- Comme Monsieur voudra, fit le réceptionnaire, la mine ostensiblement réprobatrice.

Dix minutes plus tard, Coplan s’embarquait dans la vieille Dodge.

- J’avais peur que vous ne soyez pas libre, dit-il à Molinda. Je compte beaucoup sur vous pour me montrer ce qu’il y à voir dans le patelin.

- Les affaires sont calmes, grommela Molinda. Je commence par le port, ça vous va ?

- A votre guise. Je me laisse conduire.

La visite du port ne fut pas bien longue. Dans la rade, une des plus belles de toute l’Afrique Équatoriale, quelques cargos charbonnaient.

- Deux italiens, un suédois et un grec, précisa Molinda. Les Italiens font le sud de l’Arabie et la Somalie Italienne jusqu’au Kenya. Les autres sont de passage.

Coplan grava dans sa mémoire le nom du cargo grec : KASOS. Puis, n’ayant rien à apprendre de ce décor qu’il connaissais il remonta dans le taxi.

- Nous allons faire le tour d’Ambouli, annonça Molinda... C’est la promenade favorite, pour ne pas dire quotidienne, des Européens de la ville. Sept kilomètres de route goudronnée.

- Qu’est-ce qu’on y voit d’intéressant ?

- Rien du tout. On fait cette balade pour le plaisir de se promener. C’est une boucle. Elle passe par Boulaos, va jusqu’à la lisière des salines et revient vers le centre. Un peu comme les Champs-Élysées qu’on monte et qu’on redescend... Dans le fond de la boucle, il y a les Jardins d’Ambouli. C’est le potager de la ville. Des cultivateurs yéménites font pousser des légumes et les vendent à des prix raisonnables... Plus loin, c’est le désert : du sable, des pierres noirâtres, la fin du monde.

Ayant laissé le port à droite et dépassé la ville, ils arrivèrent aux salines. Les salines de Djibouti fournissent du sel au Japon... Molinda, qui était décidément au courant de tout, cita des chiffres. Coplan était enchanté de son cicerone et il commençait tout doucement à s'habituer à la laideur attachante du gars.

Un peu avant le carrefour, Molinda ralentit et demanda en se retournant :

- On fait le crochet jusqu'au Camp Militaire ?

- Je croyais que c'était interdit.

- On peut aller jusqu'au portique d'entrée, mais pas plus loin.

- Bon, allons-y !

Après une méchante route qu'ils longèrent sur dix ou douze kilomètres, ils débouchèrent sur une esplanade circulaire d'où partaient trois pistes. Une arcade assez primitive, en béton, marquait l'entrée de la Station Auxiliaire Secrète. Des soldats en armes gardaient ce portique.

Coplan eut une pensée pour le général Maye. Derrière cette enceinte de béton, quelques-uns des secrets techniques de l'armée française étaient jalousement enfermés dans un coffre d'acier blindé. Des soldats, fusil à l'épaule, protégeaient le camp. La Sûreté et le Service Spécial étaient sur le qui-vive. Mais, malgré cela, quelque part dans Djibouti, à dix kilomètres, un homme disposait posément ses batteries et se préparait à déclencher sur la Station un assaut étudié avec le plus grand soin.

Cet homme, Lionel Ward, était un spécialiste. Ce n'était pas la première fois qu'il exécutait une opération de ce genre. Il avait des complices, une méthode, beaucoup d'expérience. Même un coup dur ne l'arrêterait pas dans son entreprise criminelle...

Et cependant, il aurait suffi de vendre la mèche au colonel Bolardi pour éliminer Ward. Mais telle n'était pas la règle du jeu.

Quant au général Maye, ce qu'il avait proposé, lui, c'était une véritable gageure.

Le taxi de Molinda reprit sa promenade. Un hélicoptère-banane survolait à basse altitude la zone interdite, deux autres, plus petits, s'éloignaient vers la mer.

Coplan questionna :

- Jusqu'où va-t-elle, cette zone réservée ?

- Je n'en sais rien, répondit le chauffeur. Les pistes ne sont pas accessibles au public.

Coplan et Molinda déjeunèrent ensemble au «Palmier en Zinc». Ensuite, ils poussèrent une pointe jusqu'à Goubbet El Karab, à la limite de la pénétration du golfe, en passant par l'Arta.

Francis voulait tout voir et tout connaître. Méthodiquement, il notait dans sa mémoire chaque détail géographique susceptible, ultérieurement, de l'aider.

Ils rentrèrent en ville un peu après cinq heures. Coplan, revenu à son hôtel, se doucha pour la seconde fois de la journée, changea de linge et de costume. Il descendit au bar et, en attendant l'arrivée de l'inspecteur Bonneaud, sirota un Cinzano glacé.

Le mess des Officiers - centre de la vie mondaine - est un grand bâtiment blanc qui se dresse au bord de la mer, face au quartier des Boulaos. Les grandes réceptions officielles se donnent dans la vaste salle à manger du premier étage ; les cocktails ordinaires ont lieu au rez-de-chaussée, dans une salle contiguë au hall d'entrée.

Quand Coplan, piloté par l'inspecteur Bonneaud, fit son entrée, une bonne cinquantaine de personnes, hommes et femmes, se pressaient déjà devant les tables garnies de boissons.

L'assistance se composait de civils, de militaires, de femmes ravissantes, de jeunes filles en fleur. Des Somalis en blouse blanche faisaient le service.

Bonneaud présenta tout d'abord Coplan à un groupe de fonctionnaires :

- Raymond Catalan, Parisien, ingénieur-naval.

Un officier de marine s'enquit en dévisageant Francis :

- Militaire ?

- Non... Attaché à la CETOM.

Une voix pesante s'écria :

- Ah, ah ! Un espion, alors ?

Coplan esquissa un sourire, se tourna vers l'homme qui venait de lancer cette apostrophe. C'était un énorme gaillard à la bedaine avantageuse, au visage avachi, aux yeux jaunes.

- Un espion ? répéta Francis, souriant. Que voulez-vous dire ?

- Chef de Subdivision Linart, se présenta le bonhomme. Je suis l'ingénieur-directeur du Port. Vous venez sans doute contrôler mon rapport au sujet du nouveau quai ?... Gare à vous, mon cher. J'ai une poignée de députés dans ma poche ! Ne torpillez pas mon projet.

Il y eut des rires. Coplan, sans chercher à se défendre, se retrancha derrière le secret professionnel :

- Ne comptez pas sur mes confidences, dit-il.

- Justement ! rétorqua l'autre. Il faut que nous arrivions à vous tirer les vers du nez.

A cause de sa double qualité de Parisien et de nouvel arrivant, Coplan devint rapidement la vedette de la réunion. On lui présenta au moins vingt personnages importants de la colonie : le chef de la garnison militaire ; des ingénieurs militaires des Armements et des Télécommunications : des constructeurs, des négociants, des importateurs, etc...

Coplan, avec une docilité bon enfant, répondait aux questions qu'on lui posait, donnait ses impressions, baisait fort galamment la main des dames, s'intéressait aux jeunes filles, bavardait avec les uns et les autres. Brusquement, à la faveur d'un mouvement parmi les groupes, il se trouva littéralement nez-à-nez avec un étrange quatuor qui s'avançait vers lui : une femme de quarante-cinq ans environ, un homme un peu plus âgé, un officier en tenue, et un civil en short blanc.

Le civil, c'était Lionel Ward soi-même. Une main dans la poche, une cigarette entre les doigts de l'autre main, un sourire bienveillant aux lèvres, Ward, à travers ses verres fumés, examinait tranquillement Coplan.

CHAPITRE VII

Même armé d'un microscope électronique, Ward n'aurait pas surpris le moindre tressaillement dans les traits de Coplan. Ce dernier, dans une attitude d'aimable expectative, attendait de savoir pour quel motif ce quatuor venait vers lui.

Il l'apprit sans tarder. La femme, plantureuse mais belle, moulée dans une robe bleu-clair largement décolletée, prononça en tendant sa main ornée de bagues :

- C'est toujours un si grand plaisir de rencontrer un Parisien. Je suis Madame Kolokadis. Et voici mon mari, Georges Kolokadis... Nous sommes les plus anciens agents commerciaux de Djibouti. Mon mari est né en Somalie.

- Enchanté, madame, susurra Francis en portant à ses lèvres la main de cette opulente grecque.

- Et il se présenta :

- Raymond Catalan, ingénieur-naval de la CETOM.

Ensuite, il serra la main du négociant, puis celle de l'officier (un Français de la garnison), et enfin celle de Ward qui déclina son nom :

- Stefan Ligassos, de Beyrouth.

Madame Kolokadis expliqua aussitôt, ravie d'avoir quelque chose à dire :

- Monsieur Ligassos est un de mes cousins. Il a l'intention d'ouvrir un commerce de tissus à Djibouti. Nous nous sommes retrouvés par hasard, figurez-vous ! il était descendu à l'hôtel !... On a raison de dire que seules les montagnes né se rencontrent jamais.

- En vérité, précisa Ward, le hasard n'est pas seul en cause. Je savais que ma famille avait des liens à Djibouti, mais je n'avais que des informations fort peu précises.

Sa poignée de main était franche. Et il s'exprimait d'une voix calme, bien timbrée, dans un français où l'oreille la plus exercée n'aurait pu déceler le moindre accent.

Coplan dût parler de Paris, de la France, des ennuis provoqués par Suez, des troubles en Algérie et des votes de l'O.N.U. au sujet du Togo...

Kolokadis, naturalisé français, affirma avec une sourde véhémence son attachement patriotique. Ward, renchérissant, débita un petit couplet du même tonneau... Simple, d'un abord ouvert, il respirait la loyauté. Coplan eut la certitude que cet homme était parvenu à une telle domination de soi-même qu'il en arrivait à oublier le côté criminel et dangereux de son activité. De là sa force.

Ceci dit, il avait quand même un sacré culot. Pour normaliser sa situation à Djibouti, il avait forgé cette histoire de liens familiaux avec les Kolokadis. Cela supposait une longue préparation, des recherches, des vérifications à l'état-civil, et une grande connaissance de la psychologie des coloniaux (qui sont férus d'hospitalité, c'est un fait).

La conversation avec ce quatuor commençait à languir quand une rumeur passa dans l'assistance. Bolardi venait d'entrer, en compagnie de Zelli Hasyal !

- Voici la veuve joyeuse, murmura Madame Kolokadis d'une voix confidentielle et plutôt acide.

- Qui est-ce ? demanda négligemment Ward. Je l'ai croisée deux ou trois fois en ville.

- La veuve d'un vieil armateur d'Istamboul, dit Madame Kolokadis, blême d'envie. Riche à millions. Un beau parti pour vous, Stefan. Vous qui êtes en passe de devenir vieux garçon.

- Elle est très belle, admit Ward.

Il se tourna vers Coplan et s'enquit, souriant :

- Vous ne trouvez pas ?

- Euh... oui, très belle, sans aucun doute, admit Francis. Je l'ai aperçue hier soir, au Bar du Soleil.

Ward, sur un ton de complicité masculine, proposa :

- Si nous tentions notre chance ? Une femme pareille, c'est quand même trop pour un seul homme, non ?

Madame Kolokadis intervint et déclara :

- Méfiez-vous ! Le colonel Bolardi m'a l'air sérieusement mordu.

Ward, moqueur :

- Il est méchant, ce militaire ?

- Un homme amoureux est toujours méchant, décréta Madame Kolokadis. S'il cesse d'être méchant, c'est qu'il n'est plus amoureux.

Ward, amusé, prononça en clignant de l'œil vers Coplan :
- Je suis sûr que Monsieur Catalan ne reculerait pas devant le danger.
- Oh, ça dépend ! protesta Francis. En amour, c'est toujours un coup de dés.
Les groupes se dispersèrent.
L'inspecteur Bonneaud, un verre de whisky dans chaque main, s'amena pour repêcher son protégé. Il tendit un des verres à Francis et dit, très cordial :
- A la bonne vôtre... Vous voyez que je n'avais pas menti. Vous avez du succès.
Ils trinquèrent. Après quoi, Bonneaud décida soudain :
- Venez. Je vais vous présenter le colonel Bolardi. C'est un homme épatant, un vieil Africain de la bonne tradition... Officier du Service Cartographique, mais pas du tout rond de cuir... Sa dernière conquête l'accompagne. C'est une veuve turque, et je dois reconnaître qu'elle a encore plus de succès que vous... Elle vaut le coup d'œil, entre nous.
Bolardi serra énergiquement la main de Coplan, tout en le scrutant de son œil noir.
- Enchanté, dit-il...
Il présenta sa compagne :
- Madame Zelli Hasyal, en séjour touristique à Djibouti.
Coplan baisa la main de la capiteuse Zelli.
- Mes hommages, madame, prononça-t-fl, très vieille France.
Elle le gratifia d'un sourire aimable.
Bolardi reprit alors à l'adresse de Francis :
- Nous nous reverrons un de ces prochains jours, j'espère ? J'aimerais bavarder avec vous...
- Certainement, acquiesça Coplan.
Le colonel emmena aussitôt sa belle proie vers un autre coin de la salle.

Après le cocktail, Coplan alla dîner tout seul au Bar Ménélik.

Ensuite, les mains dans les poches, la cigarette au bec, il déambula dans les rues du centre, affichant cette expression béate et paisible du monsieur qui fait sa promenade de digestion avant de rejoindre son plumard.

En réalité, sa bonhomie cachait une intense préoccupation mentale. Et l'événement de cette journée, la rencontre de Ward, lui laissait une impression bizarre. Ce qu'il y avait de plus inquiétant, chez ce type, c'était son calme imperturbable. Protégé par son ingénieux alibi pseudo-familial, le salaud vaquait tranquillement à ses occupations et poursuivait point par point la préparation de son attaque.

La chose importante aurait été de savoir où il en était actuellement dans la réalisation de son plan.

Sur la foi des autres dossiers relatifs à ce réseau, Coplan ne pouvait se fier qu'à un seul indice qui semblait commun à toutes les opérations de Ward et qui révélait un aspect fort caractéristique de sa méthode : pendant la phase préparatoire, tout se passait rigoureusement dans une atmosphère passive, discrète, pacifique. Mais, à partir du moment où Ward frappait, la suite se déroulait à une vitesse folle, avec une précision implacable, dans une sorte de rush qui balayait la prudence, la pitié, et qui ne tenait plus compte de la sécurité individuelle des membres de l'organisation. La fuite avait lieu à la même cadence ultra-rapide, dans le même esprit de discipline inexorable.

Ces caractéristiques très particulières mettaient Coplan dans l'impossibilité de remplir sa mission d'une manière satisfaisante à la fois pour le Vieux, d'une part, pour le général Maye, d'autre part.

Absorbé par ce problème, Francis marchait en direction du port. La nuit était magnifique. Dans le ciel rempli d'étoiles, une brise agréable brassait des senteurs océanes.

Soudain, la voix éraillée de Molinda héla Coplan :

- Hé, Catalan !

- Tiens, vous êtes là ? s'étonna Francis. Pas de taxi, ce soir ?

- J'ai garé ma cage derrière le coin. Je prenais un pot en attendant de me remettre au boulot. Venez donc un moment... Si

vous devez rester un bout de temps à Djibouti, vous devez connaître mon copain Bouscalat.

D'autorité, il poussa Francis vers l'entrée du bar de l'Escale. Trois ou quatre clients seulement étaient attablés dans la petite salle enfumée. Seul à une table, mais discourant à la ronde, il y avait un vieux type maigre, sale, en short et chemise kaki, les pieds nus dans des sandales.

- Toto Bouscalat, présenta Molinda. Un vétéran. Ancien légionnaire, ancien matelot. A bousculé toutes les négresses d'Afrique et n'a pas dételé. Hein, Toto ?

- Raconte pas de c... à ce monsieur, protesta l'ancien marin, bourru mais flatté.

Il tendit sa main à Coplan, qui la serra cordialement.

Le personnage était pittoresque. Il avait au moins 70 ans, une longue figure tannée comme celle d'un vieux loup de mer, des tatouages sur les deux bras, une tignasse de cheveux gris.

- Vous êtes ingénieur, paraît-il ? dit-il en dévisageant Francis.

- Oui.

- Et vous venez de Paris pour assister à l'agonie de Djibouti ?

- Comment ça, l'agonie de Djibouti ?

- C'est foutu, mon bon monsieur, décréta le bonhomme, péremptoire. Du moment que les marchands de pétrole fabriquent des rafiots de cent mille tonneaux, faut plus rien espérer ici. Les nouveaux pétroliers seront trop grands et trop lourds : ils ne pourront plus passer dans le Canal de Suez. Faut pas être ingénieur pour comprendre ça, hein ?...

La justesse de ces paroles frappa Coplan. Molinda ricana de son ton moqueur :

- Toto, c'est le « journal-parlé » du patelin, Il sait tout, il voit tout...

S'adressant au vieux vagabond :

- Et les travaux d'amélioration du port, tu n'y crois donc pas, Toto ?

- Va te faire foutre ! grogna Toto. J'y suis allé, moi, du côté de Tadjoura. Avec mon bateau, pour pêcher... J'ai failli me faire couler par ces sauvages de la Marine de guerre. Ils s'occupent du port

comme moi je suis ministre ! Ils s’amusent à lancer des torpilles, voilà ce qu’ils font.

Il but une gorgée de bière, se frotta la bouche et maugréa :

- Je ferais aussi bien de me taire, avec ma grande gueule. L’armée, c’est comme les passeurs clandestins. Faut pas se mêler de leurs histoires... Vous avez peut-être vu le cargo grec dans la rade ?

- Oui, le Kasos, dit Coplan, intéressé. Et alors ?

- Rien, conclut Toto, fermement résolu à changer de sujet... Vous êtes peut-être ici pour étudier en détail la valeur stratégique du port ?... Paraît que c’est la seule rade anti-atomigue de la Mer Rouge ?

Coplan allait répondre quand Molinda intervint :

- Faut que je me tire, moi. J’ai des gars qui m’ont demandé d’aller les cueillir au Bar du Soleil. Des Anglais... Vous montez là-haut avec moi, Catalan ?

- Non, merci. Ce soir, je me couche tôt.

Ils prirent encore un verre, écoutèrent les derniers bavardages de Toto, puis se séparèrent.

Le vieux marin était un type dont l’amitié méritait d’être cultivée. Des gens comme Bouscalat et Molinda voyaient des choses que d’autres ne voyaient pas...

Coplan marchait depuis une dizaine de minutes quand son regard tomba machinalement sur une enseigne :

GRANDS MAGASINS KOLOKADIS
Comptoir général.

La boutique du Grec occupait le coin de la rue et comportait plusieurs larges vitrines de chaque côté. Les articles les plus variés y étaient exposés : des robes, des costumes, de la vaisselle, des appareils de radio, des voitures d’enfants, des meubles, des appareils photo, des poteries, des montres. Un véritable bazar, en fait.

Coplan passa outre sans s’attarder. Mais, au carrefour suivant, il bifurqua sur la gauche. Après un détour, il se retrouva dans l’axe de la rue qui formait l’angle ou se trouvait le magasin Kolokadis. Une

Ford noire stationnait à vingt mètres de la boutique, une grosse conduite intérieure, modèle 53.

Francis allait s'arrêter, quand son œil exercé détecta soudain une présence insolite. Un homme se cachait dans une encoignure de porte et surveillait là Ford noire.

Coplan changea d'itinéraire, mais sans renoncer à son projet pour autant. Un nouveau détour l'amena du côté de la rue principale, et il se mit alors en quête d'un abri. Mais il n'eut pas le temps de s'organiser : Ward venait de sortir de chez Kolokadis, par la porte particulière, et, d'un pas régulier, sans hâte, prenait la direction du plateau du Serpent.

Bientôt, à trente ou quarante mètres en arrière, son suiveur apparut également, silhouette efflanquée, à la démarche fluide et souple.

Un pisteur professionnel, sûrement, car il manœuvrait avec beaucoup d'adresse.

Francis, pour sa part, recula jusqu'à ce qu'il pût se mettre dans la ligne d'ombre de l'un des arbres de l'avenue.

Il n'attendit pas longtemps. La Ford noire, silencieuse, vira au tournant et, à très faible allure, prit le même itinéraire que Lionel Ward et que l'inconnu qui progressait dans le sillage de l'espion.

Coplan ne parvint malheureusement pas à déchiffrer la plaque d'immatriculation de la conduite intérieure noire. Il ne parvint pas non plus à se faire une idée précise de l'homme qui avait pris Ward en filature.

Au moment propice, avec le maximum de circonspection, Francis se mit en route dans la même direction que les autres.

Ward était assez loin devant, suivi par le long type inconnu. Derrière eux, à bonne distance, roulait la Ford noire sur laquelle Coplan s'orientait.

Mais, un peu avant le croisement du boulevard de la République, les choses se précipitèrent brusquement.

CHAPITRE VIII

La Ford s’était rapprochée insensiblement de l’inconnu qui suivait Ward. Arrivée à une soixantaine de mètres du pisteur, elle quitta la droite pour rouler au milieu de l’avenue. Et, subitement, sans que le moindre coup de feu eût été tiré, sans aucune intervention visible, le grand type s’écroula. Ses deux genoux heurtèrent le sol, puis son corps bascula en avant et resta complètement immobile, comme foudroyé par une force inexplicable mais décisive.

D’un coup d’accélérateur, la Ford rejoignit l’inconnu. Deux hommes sautèrent hors de la voiture, ramassèrent le type inanimé, le transportèrent dans la conduite intérieure qui repartit en ligne droite, à toute allure cette fois.

Assez déconcerté, Coplan s’arrêta. Ward et la Ford avaient disparu au tournant du boulevard.

Coplan avait la certitude intime que personne n’avait tiré sur le suiveur de Ward, même de loin. Avec une bonne ouïe, dans un endroit calme, on perçoit le claquement étouffé du meilleur silencieux. D’autre part, en supposant que les complices de Ward eussent employé une arme spéciale - une fléchette au curare, par exemple - la victime aurait eu un ultime geste, un cri, une réaction instinctive.

Un rapprochement se fit alors dans l’esprit de Francis. Il se rappela de quelle étrange manière Ward avait appelé la Ford en sortant de chez Zelli Hasyal... Sauf erreur, ce gang utilisait bel et bien les ultra-sons ! Dans la Ford, les gardes du corps de l’espion trimbalaient sans doute un bloc excitateur branché sur un quartz ! (Des armes ultra-soniques ont été mises au point dans les laboratoires techniques de plusieurs pays, notamment aux U.S.A. et en Allemagne)

« S’agira d’ouvrir l’œil », se dit Coplan, assez refroidi par cette déduction. « Les abords de Ward sont nettoyés par une véritable balayeuse municipale. »

Il eut un petit frisson dans le dos. Mais il décida quand même de retrouver Ward et son équipe de protection. Car il savait où il avait des chances de les rejoindre maintenant.

Il fit demi-tour, chercha une rue transversale et coupa directement vers le quartier de la Plaine, quartier qui sépare le plateau du Serpent et le centre-ville.

Empruntant un itinéraire qu'il avait déjà suivi une fois, il parvint à se faufiler sans histoires jusqu'à son poste d'observation, derrière les buissons de la villa solitaire de Zelli Hasyal. La maison était plongée dans une obscurité totale. Pourtant, Ward était là : la Ford montait la garde à sa place habituelle, à l'entrée de l'avenue.

Une vingtaine de minutes passèrent, interminables. Enfin, un bruit de pas égratigna le majestueux silence de la nuit, et une ombre se silhouetta sur le petit môle de pierre, au bout du jardin. Ward était venu de la villa pour faire le guet.

Coplan, figé comme un morceau de roc, le souffle contenu, vit l'espion se baisser, mettre un genou en terre, pencher le buste et la tête au-dessus de quelque chose qu'on ne pouvait distinguer.

Ward resta environ un quart d'heure au bord de l'eau. Soudain, émergeant du néant ténébreux de la mer, un homme escalada le quai. Un grand costaud vêtu de gris-foncé. Il tenait dans sa main droite une lourde valise. Une sorte de turban ceignait son front et cachait ses cheveux. Il déposa sa valise, sans prononcer un mot, sans faire un geste inutile, et il demeura là, près de Ward.

Un second personnage apparut sur le môle, puis un troisième. Et successivement, six bonshommes accostèrent clandestinement, tous chargés de bagages, tous silencieux et habillés de vêtements couleur de nuit.

A la suite de Ward, le groupe traversa le jardin et pénétra dans la villa. Mais aucune lumière ne brilla ni aux fenêtres ni ailleurs. Ou bien ces gars conféraient dans le noir, ou bien ils avaient installé dans la maison un repaire sans ouverture sur l'extérieur.

Coplan, malgré l'excellence de sa cachette, ne se sentait pas plus en sécurité que ça. Ce gang disposait d'un équipement technique impressionnant.

Après une longue attente, Francis, les muscles ankylosés, songea à battre en retraite. Il se replia lentement.

La Ford noire était toujours là, de faction à l'entrée de l'avenue, tous feux éteints et apparemment vide. Selon toute vraisemblance,

Ward allait transférer dans ce véhicule les bagages apportés par les membres de son équipe. Entreposer du matériel dans la villa, c'était courir un risque insensé ; car Bolardi ou Bonnaud pouvaient à tout instant lancer une perquisition au domicile de Zelli Hasyal, et Ward n'était pas homme à ignorer une telle éventualité... Qu'attendaient-ils pour commencer le chargement ?

Coplan se creusait le ciboulot pour trouver une réponse valable à cette question, quand il entendit le bruit d'un moteur d'auto. Effectivement, une voiture arrivait du carrefour de la Plaine. Ward disposait-il de plusieurs véhicules, et avait-il fait venir une deuxième voiture pour transporter son matériel ?

Non... La conduite intérieure stoppa avant le virage, sous un lampadaire. Et Francis reconnut la vieille Dodge de Rico Molinda.

« Molinda serait-il en cheville avec Ward ? » se demanda Coplan, intrigué.

Mais non. Un jeune homme blond, en pantalon de flanelle et saharienne blanche, débarquait du taxi et sortait son portefeuille pour régler le prix de la course. Ce paiement effectué, la Dodge fit une manœuvre au croisement et repartit vers le centre. Le jeune homme blond alluma une cigarette au moyen d'un briquet, puis, sans se presser, avec cette allure du promeneur qui explore paisiblement un quartier mal connu, il tourna dans l'avenue, se dirigea vers la villa de Zelli Hasyal.

Arrivé devant la bâtisse blanche, il s'arrêta pour contempler le jardin, les alentours silencieux et solitaires ; il jeta sa cigarette...

Coplan voyait parfaitement l'avenue en enfilade avec, à l'avant-plan, la Ford noire.

Et, tout à coup, dans un ronronnement feutré, !a Ford se mit à rouler...

Le jeune homme blond, toujours debout au bord du trottoir, se contenta de tourner la tête vers la voiture qui venait de démarrer en douceur et roulait dans sa direction. Il ne se méfiait pas... Il chancela et s'effondra comme une masse au sol.

La Ford embarqua le blond exactement comme elle avait embarqué l'inconnu lancé aux trousses de Ward. Ensuite, elle amorça une marche arrière pour revenir à son poste de surveillance.

Mais Coplan n'attendit pas d'être dans le champ de vision du conducteur de la voiture américaine. Il s'éclipsa rondement et fila vers la Plaine. Pour ce soir, il avait vu assez de choses dans ce secteur-ci.

Marchant d'un bon pas, l'esprit enfiévré, il atteignit le centre et s'orienta vers la droite.

Mais il changea brusquement ses batteries quand il aperçut la Dodge de Molinda rangée devant l'Escale. Il entra au bar.

Molinda était là, et le vieux Toto Bouscalat aussi. Il y avait trois fois plus de monde qu'au début de la soirée.

- Hé ! s'étonna le chauffeur de taxi... Minuit moins dix, et vous êtes toujours en balade ?... C'est ce qu'on appelle se coucher tôt, à Paname, pour sûr !...

- Envie de boire un verre, dit Francis sans autre explication. Mais je commence quand même à me demander comment vous vous y prenez pour gagner votre bifteck, vous !... Je ne vous vois jamais au boulot.

- Je viens de déposer mon client, grogna Molinda.

Puis, confidentiel, avec cette familiarité un peu vulgaire qui était l'essence même de sa personnalité, il mit son bras autour des épaules de Francis et l'entraîna à l'écart.

- Venez, dit-il, que je vous en raconte une bien bonne. Ça vous amusera... Au sujet de la poule de Bolardi. Vous savez, la belle Turque qui vous excitait tellement hier soir... Si je pouvais l'engager pour ma publicité, cette crevette-là, j'y manquerais pas ! Elle fait marcher mon commerce...

Ils s'installèrent à un bout de table, où Toto Bouscalat, un verre à la main, vint les rejoindre.

Molinda raconta, sur ce ton gouailleur qui lui était habituel :

- J'avais ramené trois Angliches de l'aéroport, cet après-midi, et je les avais promenés dans la ville. Je devais les reprendre au Bar du Soleil où je leur avais conseillé d'aller s'amuser un brin... Bref, j'arrive là-bas à l'heure dite mais y avait plus qu'un seul de mes gars... Il m'offre un verre, on décide d'aller à Boulaos pour trouver une belle petite Éthiopienne... Au moment de monter dans ma cage, l'Anglais me sort une photo et me demande si je connais la moukère

en question... Z'avez déjà deviné, non ?... C'était votre pin-up !... Il l'avait rencontrée à Moka et à Aden ! Il était tellement mordu qu'il voulait la retrouver !

A chacune de ses exclamations, il assenait une tape dans le dos de Francis.

- Vous voyez que la concurrence est sérieuse, hein ? conclut-il.

- En effet, opina Coplan qui voyait surtout d'autres perspectives sur la démarche de l'infortuné jeune homme blond.

Molinda reprit :

- Si elle reste encore quelques semaines dans le coin, je pourrai organiser des excursions collectives pour mener tous les gars dans les parages de sa villa !... J'y ai conduit l'Anglais...

Toto Bouscalat, les yeux rivés à son verre (vide, hélas), prononça, sentencieux :

- Avec une gonzesse pareille, à vingt ans, j'aurais fait fortune à Paris, moi !...

Coplan et ses deux amis discutèrent ce problème pendant un gros quart d'heure. Coplan paya trois tournées. Une idée venait de germer dans sa tête - toujours en relation avec son projet d'aller au port - mais il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre pour la mettre à exécution.

Finalement, Molinda se souvint qu'il avait une chance de ramasser un client au Bar du Soleil.

- Je vous quitte, annonça-t-il... Si ça vous dit, Catalan ?

- Non, déclina derechef Francis. J'irai là-bas quand j'aurai l'occasion de revoir ma Veuve Joyeuse.

- Elle est partie en excursion avec Bolardi, murmura Molinda en faisant tourner ses yeux louches d'une façon comique. J'ai l'impression qu'elle est à point, et que les carottes sont cuites pour le colon !...

Il s'en alla sur ce trait. Coplan eut soudain une vision différente - plus claire, et probablement plus juste - de la comédie que Zelli Hasyal et Bolardi se jouaient mutuellement. Le colonel était persuadé qu'il serrait de près une suspecte et qu'il la « contrôlait ». En réalité, c'était l'inverse : Zelli Hasyal, obéissant aux consignes de Ward, gardait tout simplement Bolardi à vue afin de permettre, à

certains moments propices, le déroulement libre des activités du réseau.

Mais, revenant aux choses immédiates, Francis se pencha près de Toto Bouscalat et lui dit sur un ton mystérieux :

- Entre nous, Toto, quand vous m'avez cité le nom de ce cargo grec, tout à l'heure, vous vouliez faire allusion à quoi ?... Trafic d'armes ? Drogue ?... Vous savez, ça me plairait d'observer des trucs de ce genre. J'ai toujours été fasciné par la vie des aventuriers. On m'a raconté que les marchands d'esclaves débarquaient parfois leur cargaison humaine en Somalie, au nez et à la barbe de la police, de la douane et de tout le monde.

Le vieux loup de mer, accoudé à la table, eut un sourire.

- Hmm, admit-il, c'est des choses qui se sont vues. Mais pas ici, pas à Djibouti... Je suis tombé un soir sur un boutre yéménite qui faisait passer une dizaine de gamines dans la région d'Odok... A part ça, les journaux racontent de ces bobards !...

- Et le Kasôs?

- Stupéfiant ! émit le vieillard sans hésiter. Si ça vous intéresse vraiment, nous irons jeter un coup d'œil. C'est instructif. Mais vous me donnerez un bakchich, hein ?...

- D'accord.

Ils vidèrent leur verre. Coplan paya toutes les consommations, et ils sortirent côte à côte.

Ils dépassèrent les réservoirs de la Shell. Puis, après avoir marché une dizaine de minutes encore, ils arrivèrent à la limite nord du quartier du Marabout. Le quai principal du port se trouvait devant eux. A gauche, le môle de l'Escale ; à droite, l'île du Héron, avec son importante garnison militaire et navale.

- Nous allons nous faufiler jusqu'aux docks de la zone franche, expliqua le vieux vagabond. De là, nous aurons une vue sur le rafiot grec... Tâchez de ne pas faire de bruit, et ne parlez pas. C'est défendu de venir ici.

- Dangereux ?

- Faites-moi confiance, je connais les habitudes des patrouilles de la police du port. Mais je ne vous conseillerai pas de faire cette promenade tout seul : vous risquez de vous faire zigouiller sans avertissement... Venez...

Par un itinéraire tortueux, véritable labyrinthe, ils se glissèrent entre les bâtiments, les tanks à essence, les entrepôts, et ils durent franchir une barrière de fer avant de déboucher dans un espace étroit d'où l'on voyait l'intérieur de la rade. Le décor était sinistre. Dans le noir, des grues tendaient leurs bras squelettiques, menaçants. Le clapotis de la mer battait le dock, un peu en contrebas, avec une monotonie lugubre.

Bouscalat, plaçant sa main devant sa bouche, articula d'une voix à peine audible :

- L'autre nuit, plusieurs hommes-grenouilles du Kasos sont descendus dans la flotte avec des Rokor.

- Des quoi ? chuchota Coplan.

- Des espèces de motos sous-marines qui ne font pas du tout de bruit.

- Et le radar ? Et les patrouilles ?

- Oh, les trafiquants connaissent la musique !... Ils font le guet avec des radios.

Après un long silence, l'ancien légionnaire dit tout bas :

- Y aura peut-être rien cette nuit, remarquez. Mais ça vous donne tout de même une idée de la combine, hein ?... On passe tout ce qu'on veut quand on est bien organisé.

Brusquement, jaillissant de l'obscurité, une voix sourde articula d'un ton sans réplique :

- Les mains en l'air ! Tout de suite ! Et pas de bêtises ou je vous descends à bout portant tous les deux !...

Bouscalat et Francis obtempérèrent illico, avec un ensemble parfait.

Coplan eut un moment le soupçon que le vieux marin avait peut-être été soudoyé pour l'attirer dans un traquenard. Mais c'était impossible, et il en eut la confirmation quand le faisceau bleuté d'une lampe de poche éclaira la face ravagée du vieux bonhomme. Pas de doute, Toto Bouscalat était lui-même au comble de l'effarement le plus sincère, le plus total...

A cause de l'obscurité, on ne pouvait pas discerner les traits de l'arrivant. Mais il s'avança et sa silhouette, devint un peu plus précise. C'était un type de petite taille, en short gris, le torse moulé dans une chemise noire.

- Qu'est-ce que vous foutez ici ? ricana-t-il en assourdissant le son de sa voix.

- Et vous ? riposta crânement l'ancien légionnaire, furibond. Qui êtes-vous?

Coplan serra les dents. Si Bouscalat ne connaissait pas l'intrus, cela voulait dire que ce dernier était inconnu à Djibouti. Et ce n'était pas une bonne nouvelle.

CHAPITRE IX

Le type à la chemise noire n'était pas d'humeur à s'en laisser conter. N'ayant sans doute pas apprécié le ton bourru de Toto, il fit encore deux enjambées et enfonça brutalement dans l'estomac du vieillard le canon du Colt qu'il étreignait dans son poing droit.

Coplan faillit bondir et profiter de l'occasion ; mais l'autre, avec une agilité remarquable, exécuta une espèce de pirouette qui le transporta derrière Toto.

- Bougez pas ni l’un ni l’autre ! commanda-t-il d’un ton sans réplique.

De sa main gauche, il tâta les poches de Bouscalat puis celles de Francis. Heureusement, Coplan n’était pas armé. Toto non plus, apparemment.

- Qui vous a chargé de monter la garde ici ? demanda-t-il alors.

Coplan nota un détail : l’inconnu parlait fort bien le français, mais il escamotait légèrement les « r » comme le font les Anglo-Saxons et les nègres.

Bouscalat répondit sombrement :

- Personne. On se baladait.

- Ouais ! Dans la zone défendue ? Avec une vue sur le cargo grec, comme par hasard !...

Il se tourna vers Francis :

- Une pièce d’identité, vite. Mes minutes sont précieuses.

Maintenant, accoutumé à l'obscurité, Francis discernait un peu mieux son interlocuteur C’était un dur, un aventurier professionnel. Ça se voyait à son expression butée, à son attitude résolue, à la façon dont il serrait, son arme... Peut-être était-ce un lieutenant de Ward, un guetteur placé pour barrer la route aux gens trop curieux ? Chose cocasse, il portait une paire de jumelles dont il avait passé la courroie autour de son cou et qui pendaient sur son ventre. Espérait-il repérer le gibier dans ces ténèbres au moyen de ses jumelles ?...

Coplan lui tendit son portefeuille. L’autre alluma sa lampe.de poche, glissée dans sa ceinture.

Alors, s’expliquant, Francis dit dans un souffle :

- Il y a un canot à rames qui vient de quitter la rive.

- Où ? gronda aussitôt l’inconnu.

Coplan étendit son bras gauche :

- Ici même, à quelques mètres, mentit-il.

Et, d’un bond fantastique, il agrippa la courroie des jumelles, tira un coup sec et violent, lança un coup de pied qui fit voltiger le Colt en l’air.

Le type à la chemise noire, entraîné par la courroie qui entourait son cou, avait plongé en avant. Il rencontra le poing de Francis sur la trajectoire d’un uppercut fracassant. Son petit plongeon, cassé

net, se termina par une génuflexion involontaire. Coplan le gratifia d'un deuxième coup de talon, dans la figure cette fois.

Mais le gars, bien qu'il fût à ranger dans la catégorie des poids plumes, avait des réflexes. Il attrapa la cheville de Francis, se redressa comme aidé par un ressort d'acier, envoya son adversaire au tapis, se projeta sur lui, chercha d'emblée à lui placer un étranglement du plus pur style Okuri.

Il y eut une bataille farouche, presque immobile, où chacun des deux lutteurs essayait par une reptation progressive d'imposer sa loi et d'en finir par une clé de cou décisive. Coplan, dans sa chute, avait vu trente-six chandelles. A moitié assommé, i! ne se sentait pas au mieux de sa forme de judoka. L'autre, en revanche, se débrouillait avec un redoutable savoir-faire.

Et, centimètre par centimètre, il rapprochait de la gorge de son antagoniste un étau qui ne s'annonçait pas des plus douillets.

Dans un sursaut d'énergie, Francis banda ses nerfs et ses muscles. D'une secousse, il tenta de se débarrasser de ce corps flexible qui s'agglutinait à lui. Manque de chance, la manœuvre tourna au profit de l'adversaire qui parvint à emprisonner la pomme d'Adam de Coplan.

La nuit devint complètement noire pour Francis, et des étoiles rouges et or crépitèrent à l'intérieur de ses yeux fermés. Il essaya d'aspirer un filet d'air, gonfla son thorax, sentit chavirer la planète... Et puis, d'un seul coup, toute la fraîcheur de la nuit tropicale s'engouffra dans ses poumons. Sur sa poitrine, l'homme à la chemise noire n'était plus qu'un poids inanimé, flasque, passif.

Toto Bouscalat chuchota à l'oreille de Coplan :

- Hé, grouillez-vous !... Z'êtes dans les pommes ?

- Moins une, soupira Francis en repoussant le corps de son adversaire.

Il sentit un liquide chaud et gluant dégouliner dans l'échancrure de sa chemise.

Bouscalat, le buste plié, tenait encore dans ses deux mains l'ancre rouillée dont il avait froidement planté l'une des branches dans l'occiput de l'inconnu.

Coplan se mit à quatre pattes, ausculta son adversaire.

- Vous l'avez tué, souffla-t-il.
- Tant pis pour lui, cracha Toto. J'avais pas le choix.
- En effet, admit Francis, bien placé pour le savoir. Mais ça pose un problème.
- Laissez-moi faire, décida l'ancien légionnaire. Connaissez la route pour sortir d'ici, hein ? Je vais arranger ça tout seul, foutez-moi le camp.
- Gare aux complications, dit Coplan avec une grimace de contrariété.
- Le port, c'est tout indiqué quand on sait s'y prendre, riposta le vieux, cynique.
Avant de se relever, Francis, par un automatisme à peu près inévitable, vida les poches du mort et lui subtilisa toutes ses affaires, y compris sa lampe de poche et ses jumelles. Y compris également le Colt qui traînait à un mètre de là, contre des sacs en train de pourrir.
- Barrez-vous, insista le vieux vagabond. J'aime mieux être seul dans ces situations.
Coplan passa machinalement sa main autour de son cou.
- Je ne suis pourtant pas blessé, marmonna-t-il.
Mais il réalisa aussitôt que c'était le sang de son adversaire qui lui poissait le cou et le haut de la poitrine.
- Je file, dit-il à Bouscalat. Demain, à l'Escale, à midi. Je vous dois une prime, je ne l'oublierai pas.
Toto ne répondit même pas. Il réfléchissait en se grattant le cuir chevelu, mais nullement affolé. La Légion avait laissé sa marque indélébile sur lui, et il savait faire face aux coups durs.
Pour, regagner son hôtel, Francis eut soin d'adopter un chemin peu fréquenté. De même, avant de traverser le hall, il prit la précaution d'attendre que le gardien de nuit eût traîné ailleurs ses savates (du côté de la cuisine, vraisemblablement).

Dès qu'il se trouva en lieu sûr dans sa chambre, Coplan fit un inventaire attentif des papiers de l'homme à la chemise noire. Le

type se nommait Jack Logson. Son passeport indiquait: « *Né à Londres, le 20 juillet 1928. Domicilié à Aden, 542 Maala Road. Profession : agent transitaire*. »

Outre le passeport, il y avait dans le portefeuille un laissez-passer spécial établi par les autorités du Protectorat. Et la souche d'un billet d'avion.

Enfin, dans la dernière pochette du portefeuille, deux photos au format carte postale : un mauvais instantané de Zelli Hasyal ; un autre à peine meilleur, représentant un Arabe relativement jeune, vêtu à l'européenne, le front marqué d'une cicatrice qui descendait jusque sur l'arcade sourcilière gauche.

Au dos de ces photos, des numéros de référence et les noms respectifs de : Zelli et Izir Kafidih.

Coplan ne dut pas réfléchir longtemps pour déduire, de fil en aiguille, la pleine signification des papiers personnels du pauvre Jack Logson. Cet Anglais, le billet d'avion en faisait foi, était arrivé en droite ligne d'Aden, au premier vol de cette journée. Il s'agissait évidemment de l'un des trois Britanniques que Molinda avait transportés dans son tacot. Et maintenant la chose était claire : munis de laissez-passer, ces trois voyageurs ne pouvaient être que des agents de L'I.S. lancés aux trousses de Zelli Hasyal et du nommé Izir Kafidih.

Contrairement à ce que Coplan avait pensé tout d'abord, l'homme à la chemise noire n'était pas un membre du réseau Ward, mais un agent du S.R. anglais chargé de retrouver la piste de ce réseau !

Logson n'avait pas eu de veine. Ses deux copains non plus. Et le hasard avait voulu que Francis assistât sans le vouloir à l'élimination des trois Britanniques ! Le premier, placé de faction près de la boutique de Kolokadis, avait été liquidé un peu avant le carrefour du boulevard de la République. Le deuxième, désireux d'explorer la villa de Zelli, s'était fait ratatiner à son tour par les gens de la Ford noire. Quant à Logson...

Coplan, songeur, réalisa peu à peu que le hasard ne jouait, en fait, aucun rôle dans les événements de cette nuit mouvementée.

Comme les agents de L'I.S. étaient sur le même boulot que lui, la rencontre était fatale.

Avaient-ils commis une faute, une gaffe à éviter ?

Francis - désireux de tirer un enseignement de l'échec de ses confrères anglais - se posa la question. Mais non. Ils avaient suivi la bonne piste. Seulement, le destin avait joué contre eux, en faveur de Ward...

Coplan alluma une cigarette, ôta sa chemise, l'emballa dans un journal. « A détruire au plus vite, et le plus discrètement possible », decréta-t-il.

Il inspecta alors, machinalement, le Colt de Jack Logson. C'était un excellent flingue, à l'état neuf, de calibre moyen mais pourvu d'une crosse fort bien équilibrée. Francis alla ranger l'arme dans la caissette aux caméras. Il examina les jumelles de l'Anglais. Captivé, il étudia soudain d'un œil infiniment plus intéressé l'instrument d'optique et le manipula dans tous les sens.

Il voyait ce modèle de jumelles pour la première fois. De plus en plus intrigué, il éteignit la lumière dans la chambre, ouvrit la porte-fenêtre et passa sur la terrasse.

Il porta les jumelles à ses yeux. Dotées d'un écran spécial, écran photo-cathodique, elles permettaient la vision dans l'obscurité.

Avec un tel instrument, l'agent britannique n'avait certes pas eu de peine à faire le guet autour des docks. Et il avait bel et bien pu suivre les déplacements du vieux Toto et de Coplan tandis qu'ils progressaient en silence entre les hangars du port. (Basée sur le principe de l'image électronique, la jumelle qui « voit dans le noir » a été mise au point en Amérique et testée par l'armée vers la fin de la dernière guerre. Depuis lors, des caméras du même genre ont été construites dont la portée - dans l'obscurité - dépasse un kilomètre)

Francis inspecta pendant un long moment encore le décor banal des environs de l'hôtel. L'air nocturne était agréable sur son torse nu.

Mais, soudain, il fronça les sourcils.

Dans la rue, à une dizaine de mètres, juste à la limite de la propriété d'un des directeurs de l'Enseignement de Djibouti, un jeune type en kaki se tenait immobile, le regard levé vers la terrasse

d’où Coplan scrutait les ténèbres. Que pouvait-il bien faire là, ce petit gars ? Et pourquoi surveillait-il justement la fenêtre de Francis ?

A titre de curiosité, Coplan se déplaça tout doucement jusqu’à se confondre avec l’encoignure de la porte-fenêtre. Dans la rue, le guetteur consultait sa montre-bracelet. Il parut hésiter, leva encore les yeux, se mit en marche lentement...

Francis bondit dans sa chambre, alluma, déambula dans la pièce. Ensuite, après trois ou quatre minutes, il éteignit et passa une fois de plus sur la terrasse.

Dans les jumelles de Logson, il vit le jeune type en kaki, de nouveau à son poste, revenu se mettre en sentinelle de l’autre côté de la rue...

CHAPITRE X

Coplan réintégra sa chambre, déposa les jumelles sur la table et s’allongea sur son lit.

Il demeura environ une heure ainsi, les yeux mi-clos, l’esprit en activité. Mais il eut beau réfléchir, repasser chacun de ses déplacements en revue, il ne trouva pas une seule réponse valable à ces deux questions capitales : « Qu’ai-je fait qui m’a rendu suspect ? D’où vient cette surveillance ? »

A la fin, se glissant à bas du lit, il attrapa les jumelles et retourna sur la terrasse.

Personne. Le type, persuadé que cette fois Coplan s’était mis au lit pour de bon, avait cessé sa faction.

Édifie sur ce point, Francis rentra dans sa chambre, tira le rideau, alluma une petite lampe à pied et se mit à rédiger son rapport. Lorsqu’il eut fini, sa montre marquait deux heures du matin. Il se déshabilla complètement et il s’allongea sur son lit. En fumant à intervalles réguliers une série impressionnante de Gitanes, il résista fort bien au sommeil. Un peu avant l’aube, il se leva, enfila son slip, son pantalon, une chemisette grise. Dehors, les préludes mystérieux de l’aurore encore invisible diluaient faiblement l’opacité

des ténèbres. Par un interstice au bord du rideau de la porte-fenêtre, Coplan, à la jumelle, inspecta la rue.

Comme on pouvait le prévoir, l'inconnu à la chemise kaki était revenu à son poste. C'était un consciencieux, et un tenace. Coplan se contraignit à rester lui aussi de faction pour voir ce qui allait se passer. L'autre allait sans doute demeurer là jusqu'au moment où le rideau serait tiré, ce qui voudrait dire que le sieur Raymond Catalan venait de se réveiller.

Un peu avant cinq heures, une jeep s'amena en douceur dans la rue. Le guetteur fit un signal de la main. La jeep freina, stoppa sans bruit.

Le guetteur et le conducteur de la jeep échangèrent quelques mots seulement, puis le véhicule reprit sa route. Au volant de la jeep, l'inspecteur Bonneaud avait toujours son air inoffensif...

« *Tiens, tiens tiens ! se dit Francis. Les services de sécurité me contrôlent... Pas mal, ça*. »

Il se recoucha. Et cette fois il s'endormit.

Il fut réveillé vers dix heures un quart par une main qui frappait à sa porte. Il se leva, alla ouvrir l'huis. C'était le colonel Bolardi en personne !

- Non ! s'exclama Bolardi, faussement contrarié. Vous dormiez ?

- Euh... Oui, je crois. Mais ça ne fait rien, entrez quand même.

- Je reviendrai plus tard. Je ne m'attendais pas à vous...

- e vous assure, coupa Francis, vous ne me dérangez nullement. Quelle heure est-il, au fait ?

- Dix heures un quart.

- Juste ciel !

Puis, se frottant la joue :

- Je récupérais... Je suis rentré aux petites heures, cette nuit.

Bolardi s'était avancé dans la chambre et promenait un regard circulaire. Il vit les jumelles (sans remarquer ce qu'elles avaient de particulier), avisa la lettre-avion adressée à un destinataire de Paris, ramena son regard vers Francis.

- Vous êtes bien, ici ? s'enquit-il.

- Très bien... Mais asseyez-vous, voyons. Je n'ai malheureusement rien à vous offrir, sauf une Gitane.

- Volontiers... Vous fumez comme un volcan, dites donc !

Il désigna le cendrier de porcelaine bourré de mégots. Coplan haussa les épaules et grommela :

- J'avais un satané rapport à rédiger pour le Ministère, et c'est une chose qui m'assomme. Dans ces cas-là, je m'excite avec le tabac, excellent stimulant cérébral, comme vous le savez.

- Justement, enchaîna Bolardi, j'aurais aimé savoir le motif de votre séjour à Djibouti. Nous sommes un peu collègues, en somme.

- C'est ce qu'on m'a dit, acquiesça Francis. Vous êtes au Service Cartographique du Ministère de la Guerre ?

- Oui. Je m'occupe de cette vieille histoire de la frontière entre la Somalie et l'Éthiopie. Ça fait des années qu'ils essayent de se mettre d'accord sur un tracé. Le Négus veut rogner un petit bout de territoire par-ci, le Quai d'Orsay veut un morceau de terrain par-là, une véritable pétaudière.

- Moi, soupira Francis en se laissant tomber sur le bord de son lit, je ne sais pas encore ce que je suis venu foutre ici. Et je voudrais bien le savoir !... Je viens de faire une longue étude technique sur le port de Dakar, et j'attends des instructions pour la suite de ma mission.

- Entre-temps, vous êtes en congé ?

- Pratiquement, oui.

- Mais vous ne menez pas une vie de tout repos, si j'en crois les rumeurs !...

- La rumeur publique s'occupe de moi ? Déjà ?...

- Djibouti, c'est un village. On raconte que vous vous promenez volontiers la nuit... Et que vous vous êtes lié d'amitié avec les deux chenapans de la colonie : Rico Molinda et le vieux Toto Bouscalat.

Un franc sourire illumina la figure de Francis.

- C'est vrai. Je les trouve sympathiques, attachants. Je m'étais toujours promis d'explorer le vrai Djibouti si le hasard m'en procurait l'occasion. Alors, voilà... Je me promène la nuit, je bois des verres à l'Escale, je cherche l'âme aventureuse de la mer Rouge...

- Hmm, grogna Bolardi, méprisant. Du pittoresque de pacotille. L'aventure ! C'est dans les bouquins qu'on trouve ça.

- Vous êtes Corse, évidemment, constata Coplan d'un ton définitif.

- Oui, en effet. Quel rapport avec ce que je disais ?

— Les Corses n'ont pas le sens de la poésie. J'ai vérifié cela des centaines de fois, sans vouloir vous vexer.

Il y eut un silence. Ils fumaient tranquillement. Coplan avait de plus en plus la sensation que le chef des services de sécurité de la Station Secrète avait quelque chose sur l'estomac, mais qu'il ne savait pas trop bien comment amener la conversation sur ce sujet auquel il pensait depuis le début de sa visite.

Bolardi demanda négligemment :

- Vous comptez visiter l'arrière-pays ?

- Oui, si le Ministère ne me relance pas trop vite.

- Vous n'avez pas encore fait d'excursions ?

- Non, j'étais surtout attiré par la ville elle-même, et par le port.

- Vous êtes allé jusqu'au Camp Militaire, je crois ? Un de mes amis vous a aperçu devant le portique.

- Oui, c'est juste. Avec le taxi de Molinda.

- Méfiez-vous ici, Catalan. Les militaires sont terriblement jaloux de leurs installations.

Coplan riposta en riant :

- Et vous, à ce qu'il paraît, vous êtes terriblement jaloux de cette ravissante veuve turque, non ?

Bolardi eut un sourire à la fois condescendant et modeste :

- A mon âge, un célibataire qui fait une belle prise doit avant tout se défier de la concurrence.

Coplan, moqueur, glissa :

- Et vous osez prétendre qu'il n'y a plus de romanesque à Djibouti ! Si seulement je pouvais tomber sur une femme de ce genre pour occuper mes loisirs, doux Jésus ! Elle ne donne pas du tout l'impression d'être de pacotille, vous savez.

Bolardi ne répondit pas tout de suite. Enfin, tout en écrasant le mégot de sa Gitane sur le bord du cendrier, il murmura, rêveusement :

- C'est une femme séduisante, j'en conviens. Jeune, jolie, riche, oisive... Elle a l'air de sortir tout droit d'un roman de Pierre Benoît. Et

l'intérêt qu'elle veut bien me témoigner est assez flatteur. Mais je ne m'emballe pas outre mesure. Ce qui me vaut ce privilège, c'est, je crois, son désir secret d'épater la galerie. Vous savez que je dispose d'un petit avion pour mes déplacements personnels. Or Zelli Hasyal adore ces balades aériennes au-dessus du désert...

- Vous vous sous-estimez, mon cher, railla Francis. Sans le vouloir, j'ai surpris un de ses regards, au Bar du Soleil, l'autre soir. Elle vous couve littéralement de l'œil.

- Elle a dû vous remarquer, elle aussi, car elle m'a interrogé à votre sujet. D'ailleurs, elle est habitée par un démon typiquement féminin que je trouve fort désagréable pour ma part : la curiosité. Elle s'intéresse à tout, elle veut tout savoir. Et, à ce propos, vous ferez bien de vous tenir sur vos gardes au cas où elle tenterait de vous embobiner.

En prononçant ces mots, il se leva. Coplan se demanda si tel avait été le but réel de sa visite : un avertissement à l'égard de Zelli Hasyal.

Mais non. Car il restait là, hésitant et soucieux, entouré d'une sorte de malaise indéfinissable. Il s'excusa d'un ton distrait :

- Je vous empêche de prendre votre petit déjeuner, n'est-ce pas ?

- Oh, je ne suis pas pressé !...

- Vous étiez à Boulaos, cette nuit ?

- Je me suis promené un peu partout.

- Vous vous êtes risqué au quartier des Éthiopiennes ?

- Rien qu'une petite exploration documentaire... D'une manière générale, je ne suis pas friand des Vénus de carrefour.

- Vous avez bien raison... Mais, dites-moi...

Il hésita encore, puis :

- Depuis votre arrivée, avez-vous eu l'occasion de rencontrer mon adjoint, Philippe Audès ?

- Non, je ne pense pas. Ce nom ne m'est pas connu. Il est vrai qu'on m'a présenté à ce cocktail des tas de gens dont le nom m'a échappé. Comment est-il ?

- Un grand gaillard athlétique au teint bronzé. Il n'était pas au cocktail, d'ailleurs... Je l'avais envoyé en tournée dans le secteur

d’Obok, pour effectuer un relevé, et il devait rentrer hier, mais je l’attends toujours... C’est un garçon extrêmement sociable, bavard comme une pie, toujours enchanté de nouer des relations avec les nouveaux venus.

- Vous avez perdu votre adjoint, si je comprends bien ? fit Coplan, blagueur.

- C’est un peu cela, en effet, admit Bolardi. Et comme vous menez une vie de patachon, je me suis dit que vous l’aviez peut-être rencontré...

- Non, pas que je sache.

- Nous nous reverrons un de ces soirs au mess, j’imagine ?

- Sans aucun doute.

Bolardi tendit sa main sèche et nerveuse. Coplan la serra avec la plus grande cordialité.

Après le départ du Corse, Francis resta pensif pendant un long moment. Le colonel Bolardi était sur les dents, c’était clair. La disparition de son adjoint, le capitaine Audès, l’inquiétait.

D’autre part, du côté Ward, ça ne devait pas tourner très rond non plus. L’intervention intempestive de l’intelligence Service devait avoir énervé l’espion.

Il y avait du crépitement dans l’air, pas de doute.

A midi moins le quart, Coplan quitta son hôtel pour aller poster sa lettre-avion. Il se rendit ensuite à l’Escale où le vieux Toto Bouscalat - déjà en train de pérorer au comptoir - l’attendait.

Francis et l’ancien légionnaire échangèrent un bref regard. Bouscalat, en dépit de son allure de clochard de la mer Rouge, était infiniment plus finaud qu’on ne l’aurait pensé à première vue.

- Ah, s’exclama-t-il, voilà mon ami Catalan !... Je me demandais justement si j’allais trouver un pote pour me payer l’apéro.

Il gratifia Coplan d’une bourrade amicale. Puis :

- Z’allez faire de la photo aujourd’hui ?

Francis se sentit soulagé. Avec des picoleurs comme Bouscalat, on pouvait toujours craindre une gaffe dangereuse. Mais, apparemment, le vagabond savait surveiller ses paroles quand c’était nécessaire.

Coplan répondit :

- Oui ! Aujourd’hui, je vais m’occuper de fabriquer des souvenirs que je montrerai plus tard à mes petits-enfants.

- Z’êtes marié, vous ? s’étonna Toto.

- Non, mais un accident est vite arrivé.

- Ce qui serait chouette, suggéra Bouscalat, c’est que vous me fassiez quelques photos de moi, hein ? Devant ma bicoque, par exemple.

- D’accord, accepta Francis, complaisant. Ils prirent un verre, puis ils sortirent et se dirigèrent vers le Marabout. Ils marchaient depuis quelques minutes déjà quand Coplan s’enquit à mi-voix :

- Pas de pépin, cette nuit ?

- Pensez-vous !

- Vous êtes sûr que le cadavre ne va pas réapparaître ?

- Le diable lui-même ne le retrouvera plus, faites-moi confiance pour ça. Mais, dites-moi, vous lui avez fauché toutes ses affaires, hein ? Ses papiers, son fric... Je voudrais bien savoir d’où il sortait, ce corniaud. Je connais tout le monde ici. Et pas seulement les gens d’ici, mais des environs. Jamais vu cette tête-là.

- Il n’avait pas l’air commode, en tout cas. Il s’appelait Logson.

- Voulez que je vous dise ?... C’est un mec du « Kasos ». Et il faisait le guet pour débusquer les personnes trop curieuses.

- Heureusement, vous n’avez pas perdu la carte, dit Coplan. Je n’en menais pas large.

- Vous ne croyez tout de même pas qu’on peut vivre ici pendant quarante ans si on n’a pas le cœur solidement accroché ? J’en ai vu d’autres, allez !...

- Voici ce que je vous avais promis. Et merci.

Il passa discrètement une liasse de billets de banque à Bouscalat. Celui-ci, ouvrant sa paume crasseuse, évalua la somme au juger. Puis, fourrant les billets dans la poche de son short :

- Me voilà encore tranquille pour un bout de temps, conclut-il.

Ils arrivèrent à l’entrée de la jetée. Coplan proposa au vieux de le photographier avec le port à l’arrière-plan.

- Le décor, vu d’ici, est pittoresque à souhait, expliqua-t-il.

- Si vous voulez...

Mais Francis eut soin de faire son réglage et son cadrage sur le bateau grec qui était toujours ancré dans la rade. Peut-être que cette image fournirait aux collègues de Paris l'amorce d'une piste valable pour identifier les photos de Lionel Ward ? Car ce cargo aux allures louches devait être dans le coup.

Toto Bouscalat vivait dans une bicoque qu'il avait édifiée lui-même, aux temps héroïques, à la limite de la presqu'île, face à l'océan. Ce n'était qu'une pauvre bâtisse de pisé, minable, jaunie par les ans, et strictement utilitaire. Une pièce de séjour, plus une seconde pièce remplie de vieilleries, plus un appentis servant de remise à une barque.

Assis sur le seuil de la maisonnette, Rico Molinda bavardait avec une indigène, une Somalie relativement jeune, drapée dans une robe à fleurs, ses longs cheveux répandus sur son épaule d'ébène.

Molinda lança en se levant :

- Hé, salut les potes ! Déjà en balade tous les deux ?

Ses yeux louches essayaient de scruter Coplan et Bouscalat. Visiblement, il se demandait, intrigué, ce que Toto. et Francis pouvaient bien trafiquer ensemble.

- Alors, Rico ? riposta Bouscalat. Ta bagnole, je ne l'ai pas vue en venant.

- Elle est au graissage...

Bouscalat ordonna à la femme indigène de déguerpir. Elle lui répondit en dialecte somali, puis elle fit tout un discours fougueux et volubile auquel Francis ne pigea rigoureusement rien. Finalement, Bouscalat entra dans la maison et revint presque aussitôt pour tendre un billet de banque à la femme.

- Fissa ! grogna-t-il. (Presse-toi)

Mais elle avait des objections à faire encore. Alors il gueula, furieux :

- Kalas ! (Suffit ... Et fais ce qu'on dit, un point c'est tout.

L'Africaine s'éclipsa, avec un immense sourire qui traçait une double ligne blanche dans sa jolie face noire.

Molinda gouailla, tourné vers Coplan :

- Il la mate, hein, sa bergère ! Un fortiche, le Toto.

- Félicitations, dit Francis.

- Une vicieuse, grommela Toto qui se rengorgeait néanmoins avec beaucoup de fierté.

Coplan offrit des cigarettes à ses deux amis. Molinda prononça alors en regardant sa Gitane :

- Dis-moi, Toto, t'as pas l'impression qu'y a des trucs bizarres dans le patelin, ces jours-ci ?

- Non, pourquoi ?

- Les flics du port ont déclenché brusquement une perquisition du rafiot grec, à l'aube, ce matin.

- C'est des choses qu'arrivent, dit Toto, philosophe.

- Attends, ce n'est pas tout. Mes trois Anglais avaient retenu des chambres au Continental... Eh bien, sont pas rentrés de la nuit et ils n'ont pas donné signe de vie... En plus de ça, voilà le Bolardi qui s'amène tout spécialement chez moi, vers les neuf heures, pour me demander si j'ai pas des fois rencontré son adjoint, tu sais, le grand zouave qui se trimbale toujours avec des papiers roulés sous son bras, Audès qui s'appelle.

Coplan eut un moment d'anxiété. Le vieux vagabond allait-il raconter ce qui leur était arrivé, la nuit, dans la zone interdite du port ? Molinda, plus ou moins indicateur au service de l'inspecteur Bonneaud, ne manquerait pas d'aller colporter l'intéressante nouvelle.

Mais Toto Bouscalat n'était pas fou. Même à son copain Rico, il y avait des choses qu'il ne disait pas. Il se contenta de marmonner, bourru :

- Je suppose qu'y a de nouveau une affaire de camelote en doute dans le secteur. Et je suppose qu'on fera bien, nous, de ne pas glander du côté du port après la tombée de la nuit.

Coplan respira.

La conversation se poursuivit, à bâtons rompus. Puis la jeune indigène rappliqua avec des vivres et une bouteille de rhum qu'elle serrait sur son cœur.

Francis déclara :

- Je continue ma balade. A la revoyure, mes amis.

- Vous faites de la photo ? remarqua Molinda.

- Oui, dit Coplan. Des souvenirs pour mes vieux jours.

- Quand est-ce que je vous conduis à Tadjoura ? C'est une excursion classique, vous savez.... Ça vaut le déplacement.

- L'idée n'est pas mauvaise, admit Francis. Demain ?

- D'accord. Je passe vous prendre à quelle heure ?... Faut partir du matin.

- Vers les neuf heures, si ça vous arrange.

- Entendu !...

Coplan erra au hasard dans Djibouti jusque vers midi et demi, photographiant quelques coins typiques et quelques autochtones à la mine patibulaire.

Quand il arriva à l'hôtel, il trouva dans son casier une enveloppe à son nom. Et, dans l'enveloppe, un billet griffonné d'une écriture ferme, hautaine, quoique l'orthographe en fût un tantinet sommaire :

« *Cher Ami*,

« *Vous êtes un homme de parole. Merci de votre pacience et de votre discréssion. Je serai heureuse de vous revoir. Si vous êtes libre aujourd'hui, après le déjeuner, attendez-moi prêt de l'Oasis, au coin de l'avenue Pierre-Pascal, à 3 heures environ*.

« *Avez-vous une auto* ? *On en loue au Garage Takharo. Nous ferons une prommenade, peut-être* ? »

Z.

CHAPITRE XI

Coplan monta à sa chambre, fit glisser, le verrou de sûreté, alla jeter un coup d'œil sur la terrasse, vérifia machinalement ses bagages. Ensuite, après avoir allumé une cigarette, il relut le billet de Zelli Hasyal.

« Qu'est-ce qu'elle me veut ? » se demanda-t-il.

Certes, elle avait promis de lui faire signe. Mais de là à croire que c'était pour ses beaux yeux qu'elle l'invitait à la promenade, Francis était fort sceptique.

Il rangea précautionneusement le message dans une enveloppe avion, y joignit un bref mot d'explication pour le Vieux, cacheta le pli.

Les empreintes de la jolie veuve devaient se trouver sur le billet, à moins qu'elle n'ait songé à mettre des gants pour l'écrire, ce qui était peu probable. De toute manière, ça valait le coup de transmettre au labo du Service.

Ensuite, il alla chercher dans la caissette aux caméras le minuscule automatique de poche qu'il avait assemblé précédemment ; il l'enroula dans son mouchoir, fourra le mouchoir dans la poche de son short.

Après un déjeuner rapide au restaurant même de l'hôtel, il alla porter (pour la deuxième fois de la journée) une lettre-avion à la poste. Et il se présenta derechef avec sa carte d'identité au guichet de la Poste Restante.

L'employé lui remit un pli en disant :

- Le courrier direct de Paris est arrivé cette nuit. Si vous étiez venu un peu plus tard, ce matin, vous l'auriez eue tout de suite, votre lettre.

Coplan remercia, fourra l'enveloppe administrative dans sa poche. Il n'avait plus le temps de s'occuper de la mission du Vieux. De toute façon, comme c'était la première lettre émanant de Paris, cela avait moins d'urgence et moins d'importance, pour l'instant, que le rendez-vous avec Zelli Hasyal.

Francis se mit en quête du Garage Takharo. A trois heures moins le quart, il arrivait dans l'avenue Pierre-Pascal au volant d'une somptueuse De Soto jaune clair. A toutes fins utiles, il décrivit quelques détours dans les parages immédiats de l'Oasis avant de stopper à quelques mètres du restaurant.

Pas de Ford noire en vue, pas de jeep, pas de Chevrolet grise. En d'autres termes, ni les hommes de Ward ni l'inspecteur Bonneaud ni le colonel Bolardi n'étaient mobilisés dans les environs de la belle Zelli.

Coplan alluma une cigarette et attendit. Pas longtemps. A trois heures moins cinq, la jolie Turque, habillée d'une robe rose qui modelait à ravir son buste et ses flancs, sortit du restaurant et s'amena vers la De Soto de sa démarche féline, chaloupée, suggestive.

Francis bondit au-devant de la jeune femme.

- A-DO-RA-BLE ! s’extasia-t-il.

- Comment allez-vous, cher monsieur Catalan ? minauda-t-elle.

Il lui baisa les doigts, l’aida à monter en voiture, claqua la portière, s’installa au volant.

- Où allons-nous ? s’enquit-il.

- Où vous voudrez, mais je vous préviens que je dois être de retour avant la nuit.

- Au Plateau de l’Arta ? proposa-t-il.

Elle fit la moue.

- Ce n’est pas très joli, dit-elle. Vous connaissez la petite station d’Ali Sabieh ? J’aime beaucoup cette promenade.

- D’accord, acquiesça-t-il.

Elle insista :

- Vous connaissez ?

- J’y suis passé avec le train, sans plus.

- Vous verrez, c’est charmant...

Ils prirent la route d’Ambouli, continuèrent ainsi vers le sud et quittèrent la ville. Tout de suite, ce fut le paysage aride et désertique de la vraie Somalie : étendue plate et mélancolique, semée de pierraille basaltique, sans la moindre végétation, sans autre couleur que le brun, le noir calciné, le jaune triste. Solitude immense et millénaire qui évoque irrésistiblement l’agonie d’une très vieille planète.

Heureusement, Francis avait à ses côtés le contre-poison idéal pour résister à la mélancolie du décor.

- Vous savez, Zelli, murmura-t-il, c’est rudement gentil à vous de ne pas m’avoir oublié.

Elle tourna vers lui son beau visage voluptueux et pur, le gratifia d’une lente caresse de sa prunelle de velours. Puis, un peu moqueuse :

- Est-ce que cela vous est déjà arrivé, qu’une femme vous oublie quand vous lui faites la cour ?

- Je vous assure, dit-il très sérieusement, je ne suis pas un Don Juan.

Comme ils avaient toute la route pour eux seuls, et comme ils roulaient à une allure moyenne, Coplan n’était guère absorbé par le

pilotage de la De Soto. Il laissa errer son regard sur les épaules de la jeune femme, sur son décolleté éblouissant. Dans cette robe rose, sa chair ambrée avait quelque chose de terriblement attractif. Ses seins arrogants, dont on voyait la naissance comme un prodigieux gonflement plein de sève et de vie, donnaient envie de mordre. On sentait, sous sa peau douce et lisse, la pulpe d'un fruit incomparablement savoureux, tiède, grisant.

Il posa discrètement sa main gauche sur la cuisse de la femme et murmura :

- Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai pensé à vous depuis l'autre nuit, Zelli.

- Moi aussi, dit elle dans un souffle. Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est la vérité. (Le plus drôle, c'est qu'ils disaient la vérité tous les deux).

Il reprit.

- Je voudrais bien savoir pour quelle raison vous voyagez ainsi toute seule de par le monde. A votre place, riche et jolie comme vous l'êtes, je me méfierais.

- Me méfier de quoi ? fit-elle, étonnée, souriante.

- Un jour, vous serez entraînée dans une aventure qui finira mal. Vous êtes une proie toute désignée.

- Je suis une femme, dit-elle. Et toute femme a ses secrets. Mais...

D'un geste à la fois tendre et cependant empreint d'une grande fermeté, elle arrêta la main trop entreprenante de Francis, l'écarta.

- Vous êtes un homme décidément très... agressive, ironisa-t-elle. Nous allons avoir un accident si vous continuez.

Il soupira. Puis, tirant de sa poche son paquet de Gitanes et son briquet, il les déposa sur les genoux de sa voisine en demandant :

- Allumez-moi une cigarette, voulez-vous ? Cela me changera les idées.

Elle obéit, lui glissa la Gitane allumée entre les lèvres ; elle prit une cigarette blonde dans son étui personnel, n'ayant aucun goût pour le caporal ordinaire.

Après un silence, elle prononça, rêveuse :

- Vous êtes venu directement de Paris ? J'adore Paris.

- Non, je suis venu de Dakar via Addis-Abeba.
- Vous avez quitté Paris depuis longtemps ?
Une petite sonnette d'alarme se mit à tinter dans le cerveau de Coplan. Zelli Hasyal, sans en avoir l'air, abordait les affaires sérieuses de la journée. Lionel Ward désirait sans doute effectuer quelques vérifications au sujet de l'ingénieur Raymond Catalan dont la présence à Djibouti et les agissements l'intéressaient.
Francis répondit, conformément à son alibi établi avec le Vieux et confirmé par son passeport :
- J'ai quitté Paris le 23 octobre de l'année passée. J'ai séjourné à Dakar pendant cinq semaines. Avant cela, j'ai travaillé à Brazaville. J'ai également fait un voyage d'étude à Karthoum.
- Où irez-vous ensuite ?
- Mystère... Peut-être au Congo Belge. La mise en train du Marché Commun va entraîner la formation de plusieurs équipes techniques internationales.
- Vous avez visité le Camp Militaire d'Ambouli ?
- Non. Il paraît que c'est interdit. Et je n'ai rien à voir avec les militaires. Je suis ingénieur naval, mais j'appartiens à l'administration civile... Vous êtes bien curieuse, dites donc !...
Il la regarda dans le blanc des yeux, une demi-seconde. Elle avait toujours son sourire énigmatique, candide et cependant pervers.
- Oui, je suis très curieuse, admit-elle. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi.
- Ne me faites pas languir, de grâce.
- Tout à l'heure, pas maintenant.
La route montait légèrement, régulièrement. Francis appuya sur l'accélérateur. La De Soto fila de plus en plus vite sur la piste bien entretenue. Ils croisèrent une tribu indigène qui déménageait avec armes et bagages vers on ne sait quelle destination. Les pauvres chèvres de ce troupeau famélique ne devaient pas manger grand-chose dans ce désert de cailloux.
Enfin, ils aperçurent au loin les rochers étranges, pointus et escarpés, formés de grès pâle, qui entourent le plateau d'Ali-Sabieh.

Les palmiers de la minuscule ville se dressaient avec élégance dans le ciel bleu.

Zelli murmura :

- N'est-ce pas que c'est magnifique ?

- En effet, reconnut Coplan.

Ils stoppèrent à l'entrée de la cité. On sentait que l'influence européenne effaçait peu à peu le caractère africain de l'oasis ancienne. A cause de son altitude et de sa fraîcheur, la bourgade était en train de devenir une véritable station de villégiature pour les gens de Djibouti. Des bâtiments blancs se dressaient, nombreux, autour de la gare du chemin de fer et dans un rayon assez vaste. Une école, des immeubles administratifs, quelques restaurants, un garage, des boutiques...

Coplan prit le bras de sa compagne et questionna :

- Ou allons-nous ?

- Laissez-moi faire. Je suis venue plusieurs fois déjà. Et je connais un endroit fort agréable.

- Vous êtes diantrement débrouillarde, Zelli, constata-t-il, pas plus rassuré que cela.

- C'est le colonel Bolardi qui m'a amenée ici, dit-elle avec une franchise assez désinvolte.

En fait, il n'y avait pas beaucoup de Blancs dans les rues primitives de la cité ; les Noirs dominaient. Et, détail surprenant, on rencontrait aussi bien des Danakils que des Issa, alors que les deux races se vouent une haine séculaire. Les femmes étaient enroulées dans leurs robes à fleurs, une épaule nue. Les hommes portaient tous leur espèce de toge croisée sur la poitrine, et presque tous mâchaient avec indolence l'inévitable kath. (Les feuilles de kath procurent une stimulation du tonus physique. En fait, c'est un stupéfiant dont l'effet passager, suivi d'un abrutissement, ne provoque pas de dégâts physiologiques graves)

Guidé par Zelli Hasyal, Coplan pénétra bientôt dans une maison jaune entourée d'arbres, sorte de palais en miniature, avec jardins et terrasses, à la limite nord-est de l'oasis. Il s'agissait bel et bien d'une auberge galante comme on en rencontre partout dans le monde, à proximité d'une grande ville. L'établissement était tenu par un

ménage arménien, un couple de quinquagénaires obèses, aimables, obséquieux pour tout dire.

Zelli Hasyal, c'était clair, n'était pas une inconnue pour ces gens. Elle ne venait pas en ce lieu pour la première fois. L'Arménien, le visage dilaté par un large sourire huileux, conduisit d'emblée ses deux clients vers une pièce tranquille dont la porte et l'unique fenêtre donnaient sur la façade postérieure, à quelques mètres d'un rideau touffu d'arbustes épineux.

La patronne apporta un plateau d'argent avec du thé à la menthe et des gâteaux sucrés. Elle se retira très vite, le regard baissé, silencieuse et discrète.

Un large divan, des coussins roses, une table basse incrustée de nacre, trois tapis de laine ornaient la chambre et lui conféraient un caractère intime d'un genre assez spécial. Coplan se demanda si c'était Lionel Ward en personne ou un de ses tueurs qui allait survenir au moment psychologique...

Zelli Hasyal, souriante, versait elle-même le thé dans les tasses de porcelaine. Francis la surveillait du coin de l'œil.

CHAPITRE XII

Dans la pénombre complice de cette chambre qui faisait penser à un harem oriental, Zelli Hasyal s'abandonna bientôt sans réserve aux délices de l'amour. En fait, elle manifesta beaucoup plus qu'un simple abandon des trésors capiteux de sa beauté : elle se donna, se dépensa avec ardeur pour trouver dans les bras solides et virils de son partenaire l'extase d'un plaisir savamment suscité, longuement dégusté.

Coplan, qui avait les nerfs à vifs et les sens en alerte, ne dut pas se forcer pour être à la hauteur de la situation.

Il attendait néanmoins la suite avec une pointe d'appréhension.

Un peu plus tard, alors qu'ils reposaient côte à côte sur le large divan, elle murmura soudain :

- Je vous ai interrogé tout à l'heure, Raymond, et j'ai promis de vous dire pourquoi j'étais si curieuse à votre égard...

Il se redressa sur un coude, contempla sa maîtresse lui caressa la hanche en promenant le bout des doigts sur ses flancs moirés par un adorable voile de sueur amoureuse.

- Je ne l'ai pas oublié, Zelli, dit-il. Je vous écoute...

- Quand vous vous êtes introduit chez moi d'une manière si audacieuse, l'autre nuit, vous m'avez dit que vous étiez à Djibouti en mission spéciale. Était-ce un mensonge ?

- Mais non, pas du tout.

- Entre nous, de quelle mission s'agit-il ?

- Je n'ai pas encore reçu les ordres de mon ministère, mais je crois qu'il s'agira d'étudier la possibilité de construire une rade anti-atomique à Djibouti. C'est le seul port de la mer Rouge où plusieurs centaines de navires de guerre pourraient mouiller à l'abri, à plus de 2.000 mètres les uns des autres.

- Pourquoi devez-vous recevoir des ordres de Paris ?

- Pour prendre contact avec les officiers supérieurs du Département Militaire.

- Hmm, je vois, opina-t-elle, satisfaite.

- Je finirai par croire que vous êtes une espionne, murmura-t-il d'un ton railleur. Vous ne m'avez toujours pas expliqué le motif de votre curiosité.

Était-elle sincèrement amoureuse ? Était-ce pour dissimuler son trouble ? Avait-elle pitié de son amant ou bien avait-elle honte de jouer le jeu qu'elle jouait ? Elle eut un geste admirable, à la fois très féminin et imprégné d'une espèce de langoureuse nostalgie. Elle leva son bras gauche, le ramena sur l'épaule nue de Coplan, l'attira vers elle pour qu'il laissât peser sa tête sur elle, dans le creux odorant de sa gorge.

- Je voulais simplement vous connaître mieux, Raymond, dit-elle avec lenteur. Je voulais savoir si vous étiez réellement en mission, ou bien si vous disposiez d'une certaine liberté. Car c'est notre adieu que nous venons de fêter...

Il sursauta.

- Notre adieu ? Comment ça, notre adieu ? Vous ne voulez tout de même pas dire que...

- Si, prononça-t-elle avec calme. Je vais quitter Djibouti dans trois jours. Définitivement.

Coplan ressentait vraiment une sensation d'écroulement. Oh, ça n'avait rien à voir avec Zelli Hasyal elle-même ni avec leur joute galante ! C'était toute l'Opération Ward qui était en jeu, toute une stratégie qui allait être remise en question, tout un plan d'action qui chancelait.

- Cela vous fait de la peine ? s'enquit-elle doucement, en le regardant par en dessous.

- Mais pourquoi partez-vous si vite ? protesta-t-il en se redressant.

- Venez avec moi, proposa-t-elle, suave. Je vais rejoindre ma sœur à Ankara... J'ai beaucoup d'attachement pour vous, Raymond.

- Je ne peux pas, Zelli. Je suis tenu par les obligations de mon métier.

- Nous nous retrouverons peut-être plus tard. Si le Destin le veut ?

Il se leva, alla chercher ses cigarettes.

- Ah non ! déclara-t-il, furieux. Nous n'allons pas nous séparer comme ça. Je veux vous revoir encore.

Il alluma sa cigarette, se planta devant le divan, sans se soucier de l'indécence que pouvait avoir son corps dévêtu, massif et robuste comme celui d'un athlète de bronze.

- Je veux vous revoir une dernière fois, Zelli.

- Impossible... Demain, je dois rencontrer un ancien associé de mon mari. Samedi, je pars avec Bolardi à Obok et nous passons la nuit là-bas... C'est amusant, ces balades dans le petit avion du colonel.

Francis haussa les épaules et grommela :

- Le pauvre Bolardi, il doit être désespéré, non ?

- Il ne sait rien encore. J'attends ce petit voyage pour lui annoncer mon départ... Il aura du chagrin, lui aussi. Je suis sûre qu'il m'aime...

« Hé, qui sait ? » pensa Coplan in petto. « Homo duplex »... L'homme est double. Et les choses sont toujours moins simples qu'on se le figure... »

Il maugréa d'une voix sourde :

- Ankara ! Je ne suis pas près d'avoir une mission à Ankara !...

Lorsqu'ils revinrent à Djibouti, la nuit était tombée depuis belle lurette et ils avaient un retard notable sur l'horaire prévu.

Zelli Hasyal paraissait heureuse, détendue. Les ombres langoureuses qui flottaient autour de son visage l'embellissaient. Ses yeux de velours exprimaient sa satisfaction profonde.

Au lieu de se faire déposer chez elle, elle se fit conduire directement au restaurant des Arcades où elle avait rendez-vous avec Bolardi.

Coplan rentra à son hôtel.

Il était déconcerté. Il sentait confusément qu'un élément important lui faisait défaut. Pourquoi Zelli Hasyal quittait-elle Djibouti ? Pourquoi l'avait-elle emmené à Ali-Sabieh ? Pourquoi ne lui avait-elle posé que ces questions fort sommaires en définitive ?

Pas de guet-apens, et à peine un interrogatoire. Cela cachait quelque chose, naturellement. Mais quoi ?

Sortant de sa méditation, Francis se souvint alors qu'il avait reçu une missive de Paris.

Il retrouva le pli dans sa poche, l'examina, alla chercher un flacon de pseudo-vinaigre de toilette dans sa trousse, s'installa à la table. Au moyen d'un petit morceau de coton, il mouilla la fermeture de l'enveloppe en y appliquant le produit chimique du flacon. Une large bande bleue apparut, qu'il étudia avec soin. La bande bleue était intacte. Il ouvrit l'enveloppe. A l'intérieur, une lettre pliée en quatre était maintenue fermée par une mince pellicule de produit adhésif. Il humecta cette pellicule au moyen du liquide... Rien L'expérience était concluante : personne ne violait le courrier destiné à Raymond Catalan.

Quant à la lettre elle-même, c'était du bla-bla-bla sans importance. Ce pli avait été expédié par le Service le jour même du départ de Coplan : ce n'était qu'un test destiné à contrôler la sécurité de la correspondance et à détecter éventuellement une intervention indésirable sur le parcours du courrier.

Coplan brûla la lettre et l'enveloppe, jeta les cendres dans la cuvette de W.C.

Ensuite, affalé dans un fauteuil, une cigarette au bec, il essaya de nouveau de réfléchir. Dans un sens, il était plutôt mécontent de sa journée. Il ne pouvait se défendre de cette impression irritante qu'on l'avait mené en bateau et que tout une partie capitale du problème qu'il avait à résoudre était tout bonnement en train de lui filer entre les doigts...

Le lendemain, à neuf heures tapantes, Rico Molinda et sa Dodge s'arrêtaient devant l'hôtel.

Coplan confia sa lettre-avion à l'employé de la réception,

- Faites-la partir sans faute, dit-il au préposé.

- Comptez sur moi, Monsieur Catalan.

- Je compte sur vous, souligna Francis, sérieux.

Il traversa le hall, déboucha dans l'avenue, serra la main de Molinda et monta dans la Dodge.

Au moment d'embrayer, Molinda se retourna vers son passager et lui demanda d'un ton goguenard, tout en roulant ses yeux louches :

- Vous avez un rencard avec la Veuve Joyeuse ?

Non, pourquoi ?

- Elle voulait m'embaucher pour la conduire à Tadjoura.

- Sans blague ? Ce matin ?

- Comme je vous le dis. Heureusement que nous étions, vous et moi, d'accord depuis hier, sans quoi je lui aurais peut-être bien donné la priorité. Ces mômes-là, ça leur arrive d'en pincer pour un gars de mon espèce : un mec aux mains sales qui sentent la transpiration mais qui joue de la trombinette en vrai mâle, en caïd.

Il s'esclaffa, moqueur. La Dodge démarra.

Le trajet n'allait guère durer plus d'une heure. Coplan, le dos calé contre le coussin de son siège, ne se donna pas la peine d'engager

la conversation avec Molinda. Il ne s’intéressa pas non plus au paysage. Taciturne, maussade, il fuma presque sans arrêt.

A l’arrivée, Molinda, visiblement déçu, grommela en examinant Francis d’un air intrigué :

- Alors, Catalan ? Qu’est-ce qui ne tourne pas rond avec vous ? Z’êtes pas en forme, ou quoi? Un Coup de bourdon?

- J’ai mal dormi, prétexta Coplan. Ce sont des choses qui se produisent quelquefois. Mais ça passera, ne vous en faites pas.

Ils se trouvaient au cœur même du village. C’était beaucoup plus pittoresque, et nettement plus africain, qu’à Ali-Sabieh.

Tadjoura, jadis tête de ligne des grandes caravanes, avait gardé à travers les âges ce caractère mystérieux de l’âme islamique. Au reste, c’est ce qui frappait de prime abord le voyageur venant de Djibouti : ici, les colonisateurs n’avaient pas eu de prise sur la tradition musulmane. Naturellement, il y avait des bâtiments administratifs, des écoles, un hôpital, des hôtels, des cafés, des garages. Mais il y avait surtout les sept mosquées qui dressaient fièrement leurs murs blancs, leurs minarets, leurs tours crénelées. Et ces temples silencieux défiaient le touriste, comme pour lui rappeler que l’Esprit d’Allah veillait, tout-puissant, et insufflait à ses fidèles le feu secret d’une foi fanatique.

- Venez, dit Molinda. Nous allons d’abord faire un tour du côté des cases indigènes. Ça vaut la peine d’être vu.

- Une seconde, jeta Coplan, j’ai oublié mes cigarettes dans la voiture...

Il s’engouffra promptement dans le taxi, fit mine de chercher ses Gitanes entre la banquette et le siège avant.

En réalité, il voulait seulement observer un grand loustic arabe, jeune et costaud, qui venait de sortir d’un café et s’éloignait en direction d’une Ford noire garée à l’entrée d’une ruelle adjacente. Sauf erreur, cette Ford était celle des gardes du corps de Lionel Ward. Et, sauf erreur aussi, cet Arabe en pantalon de coutil et chemise blanche, avec sa balafre sur le front, c’était Izir Kafidih, l’autre suspect recherché par Jack Logson et ses deux copains de l’intelligence Service.

CHAPITRE XIII

Coplan, habitué comme il l'était à identifier au premier coup d'œil un visage, avait la certitude absolue de ne pas se tromper : c'était bien le nommé Izir Kafidih qui grimpait dans la Ford noire.

L'Arabe s'installa au volant. Avant de claquer sa portière, il s'entretint d'un air confidentiel mais impératif avec deux indigènes qui l'écoutaient attentivement. De toute évidence, Kafidih donnait des ordres aux deux Danakils. Et ceux-ci acquiesçaient avec force hochements de tête.

La Ford démarra enfin, traversa la place et s'engagea sur la droite, en direction de la piste d'Obok.

Un rapprochement s'était opéré instantanément dans l'esprit de Coplan : Zelli Hasyal avait déclaré la veille qu'elle devait rencontrer un ancien associé de son défunt mari. Elle n'avait pas précisé le lieu de ce rendez-vous, mais elle avait essayé de louer le taxi de Molinda pour venir ce matin même à Tadjoura. La conclusion s'imposait d'elle-même : Zelli Hasyal devait contacter son complice, Izir Kafidih.

Francis rejoignit Molinda.

- Je suis à vous, dit-il au taximan.

- Suivez le guide, gouailla Molinda en entraînant son client vers un sentier qui remontait en ligne droite vers le nord du patelin.

- Allons plutôt de ce côté-là, décida Coplan qui, avec un naturel désarmant, mit sa main droite autour du coude de Molinda pour emmener le bonhomme d'autorité à gauche de la place.

- Décidément, vous êtes vraiment de mauvais poil ce matin, maugréa Molinda qui ne comprenait rien à l'attitude de Coplan.

Ils s'engagèrent dans la ruelle.

- Cigarette, Rico ? proposa gentiment Francis.

- Oui, merci.

Coplan donna du feu à Molinda puis alluma sa Gitane. Du coin de l'œil, il suivait les deux indigènes auxquels l'acolyte de Ward avait fait ses recommandations avant de partir. Les deux Danakils

marchaient côte à côte dans la ruelle, à quelques mètres en avant, silencieux tous les deux. Celui de gauche était assez âgé, facilement repérable grâce à sa grosse tignasse de cheveux blancs et à sa barbe grise. L'autre, plus jeune et beaucoup plus costaud, avait des cheveux noirs, crépus, ramenés en deux touffes sur les tempes. Les deux Africains, le bâton à la main, le poignard à la ceinture, le buste protégé par les plis de leur *aboudjédid* blanc, avançaient sans se hâter, dignes et presque majestueux.

Arrivés aux confins du village, ils continuèrent en direction d'une mosquée dont le mur d'enceinte croulait sous le poids des années. L'antique bâtiment marquait la limite de la bourgade. Des enfants en guenilles jouaient au pied de la tout d'angle, dans l'ombre sèche des quelques palmiers que le vent du désert avait penchés.

Coplan demanda à Molinda :

- Les Somàliens sont-ils particulièrement religieux dans cette région ? Une demi-douzaine dé mosquées pour un seul petit bled, ça peut compter.

- Celle-ci, c'est la, plus vieille, commenta Molinda. Les autres sont plus imposantes... Autrefois, Tadjoura était une sorte de lieu sacré. Il y a d'ailleurs toujours un Sultan ici. La France lui a laissé tous ses pouvoirs, et tout le monde fait bon ménage ensemble. Venez, il y a mieux à voir par là-bas...

Cette fois, Francis n'opposa pas de résistance aux suggestions de son guide. Ils partirent vers la droite, coupant une longue esplanade déserte, parsemée de cailloux.

Les deux comparses de Kafidih avaient disparu sous le porche latéral de la vieille mosquée.

Coplan et Molinda se promenèrent pendant plus de trois heures dans Tadjoura. Ils cassèrent la croûte dans un bar-restaurant du port, face à la mer. C'était le plus bel endroit de la bourgade. De nombreux boutres, gracieux et rapides, entraient et sortaient sans cesse de la baie, leur voile blanche déployée.

Vers trois heures, Francis manifesta le désir de rentrer à Djibouti.

- C’est marrant, fit observer Molinda, j’aurais parié qu’on allait rencontrer la pépée de Bolardi.

- Oui, dit Coplan, je suis très déçu. Mais vous m’avez peut-être raconté ce bobard pour me mettre l’eau à la bouche ?

- Pas du tout !

A ce moment, un petit avion blanc à cocardes tricolores - un biplace Jodel 120 - escalada le ciel en ronronnant, décrivit une boucle au-dessus du village et fila vers le nord-est. Molinda leva les yeux et dit :

- Voilà justement Bolardi qui part à Obok... C’est aussi une histoire marrante, ça. Le colonel n’est pas foutu de retrouver son assistant !... On en voit de drôles parfois, je vous jure.

La Dodge reprit la route de Djibouti.

Quand Francis eut réintégré sa chambre, son humeur chagrine ne s’était pas améliorée. En plus de ça, il avait la sensation bizarre que le voltage de l’air ambiant continuait à augmenter, et que la charge d’électricité s’intensifiait peu à peu dans ses propres nerfs aussi.

A toutes fins utiles, il décida de commencer par prendre une bonne douche froide.

A l’instant précis où il venait d’ôter sa chemise blanche pour la balancer dans un coin de la pièce, on frappa à la porte.

- Oui, cria-t-il. Qu’est-ce que c’est ?

- Une lettre pour vous, Monsieur Catalan, annonça l’employé de la réception.

Coplan fronça les sourcils, alla ouvrir. C’était un pli administratif. L’enveloppe jaune était cachetée, mais non timbrée.

- C’est venu directement du Cabinet du Gouvernement, expliqua le préposé.

- Merci.

Coplan referma la porte, glissa le verrou, décacheta le pli. Les références de la lettre indiquaient qu’elle émanait du Vieux. Pour aller plus vite, le patron utilisait la voie la plus rapide : le courrier prioritaire de l’administration gouvernementale.

S’installant à la table, Francis entreprit de transcrire en clair le message apparemment banal de son chef. Heureusement il n’y en avait pas bien long. Le vieux n’était jamais très bavard.

Quand le texte fut décrypté, remis en ordre, Coplan put lire :

« *Reçu premiers rapports et informations. Renseignements très insuffisants, dénués de tous liens avec archives actuelles. Faire l’impossible pour creuser plus à fond. Si nécessaire, enverrons aide. Occasion peut-être unique, ne pas l’oublier. Agir par méthodes plus directes sur toute piste venant (ou allant à) dossier W*.»

Coplan, les dents serrées, relut deux fois le texte. Ensuite, avec un calme et une lenteur bizarres, il brûla les papiers, jeta les cendres, se frotta les mains d’un air sombre et absent.

Le Vieux se foutait de lui, naturellement. Car il était bien placé pour savoir que la réussite de cette mission dépendait moins d’un effort positif que d’une question de patience et de doigté. Démolir Ward et sa bande, rien de plus facile. Mais arracher le vrai secret de l’espion, découvrir ses maîtres et les filières par lesquelles il se procurait ses précieux tuyaux, c’était une autre histoire.

Coplan se déshabilla et alla se planter sous la douche. Le jet glacé lui fit du bien.

Ensuite, il se rhabilla de frais, alluma une Gitane, se versa une copieuse ration de Gilbey’s. Il y a des moments où une bonne giclée de whisky vient à point.

« *Agir par méthode plus directe sur toute piste* ».

Très bien.

Cette fois, Coplan décida d'emmener non pas son petit automatique, mais le Colt qu’il avait hérité de Jack Logson.

Il sortit.

La De Soto jaune qu’il avait louée la veille se trouvait toujours au garage de l’hôtel. Francis monta dans la voiture, fit une marche arrière un peu nerveuse mais impeccable et mit le cap sur le port. Tout en roulant à une allure modérée - il tenait son volant d’une main distraite - il échafaudait les phases successives de son plan d’action.

Il passa devant une église, puis devant une station de T.S.F. et l’usine électrique, longea la mer par l’avenue de la République, traversa la place Ménélik et continua jusqu’à la jetée, sans un regard pour les majestueux cocotiers qui dressent leur tête hirsute dans les jardins du Palais Gouvernemental.

Première déconvenue : le cargo grec n’était plus là. Il devait avoir levé l’ancre dans le courant de la matinée...

Faisant demi-tour, Francis alla rejoindre l’avenue qui conduisait au plateau du Serpent. Il bifurqua à droite aussitôt après le carrefour, ralentit... La Ford noire du réseau Ward n’était pas visible. A la villa de Zelli Hasyal, les persiennes étaient closes. Il y avait déjà un air d’abandon sur la bâtisse assoupie au milieu de son jardin...

Coplan regagna derechef le centre, stoppa devant les grands magasins Kolokadis.

La belle commerçante grecque était là, dirigeant d’une main ferme ses vendeuses indigènes.

- Monsieur Catalan ! S’écria-t-elle. Comme c’est aimable à vous !...

- Oh, c’est une visite intéressée ! dit Francis, enjoué... Je ne viens même pas en client !

- Qu’importe, voyons, protesta Madame Kolokadis en posant sur Coplan un long regard qui traduisait plus que de la sympathie.

- Eh bien, voici ce qui m’amène, commença Francis sur un ton confidentiel. J’aurais voulu dire un mot à votre cousin, Monsieur Ligassos... Plus exactement, j’aurais voulu lui demander un petit service.

- Désolé, mon cher, se lamenta la Grecque en levant les bras. Le cousin Stefan a quitté Djibouti hier après-midi. Il avait des affaires urgentes à régler à Beyrouth, il a pris l’avion de l’E.A.L.

- Je suppose qu’il reviendra bientôt ?

Madame- Kolokadis esquissa une moue dubitative.

- Pour vous parler tout à fait franchement, je ne suis pas trop sûre qu’il revienne... Son idée d’installer ici un comptoir commercial s’est révélée beaucoup plus difficile à exécuter qu’il se l’était imaginé. Les formalités, les mises de fonds, les transferts de

devises... Il m’a fait ses confidences, avant-hier soir, et j’ai bien compris qu’il renonçait à son projet.

- Bon, tant pis, dit Coplan, philosophe. Il ne s’agissait que d’une petite affaire sans importance. Excusez le dérangement.

- Le dérangement ! reprit-elle, indignée. Mais la visite d’un ami n’est jamais un dérangement, voyons ! Et d’ailleurs, j’espère bien vous avoir à dîner un de ces soirs. Si vous le permettez, je vous passerai un coup de fil à votre hôtel vers le milieu de la semaine...

- Vous êtes trop gentille, assura Francis, pressé de s’en aller.

Il sortit de la boutique, remonta dans la De Soto, embraya machinalement.

Le crépuscule assombrissait le ciel. Et, comme toujours à l’équateur, la nuit tomba sur la ville avec une rapidité surprenante.

Ainsi, Lionel Ward était parti lui aussi ! Décidément, il y avait de la bougeotte dans le secteur. Zelli Hasyal, le cargo grec, Ward...

Les mains de Coplan se crispèrent soudain sur le volant de la De Soto, un juron sourd lui échappa. Il venait de réaliser tout à coup que la partie était perdue : il était pris de vitesse par ses adversaires.

Tout collait, tout s’expliquait : le départ de Zelli, le départ du Kasos, le départ de Ward lui-même... La conclusion s’imposait, irréfutable : *l’attaque ennemie était imminente*.

Mais quand se déclencherait-elle ?

La réponse vint spontanément dans l’esprit de Francis : DEMAIN !

Un bref calcul lui confirma son pronostic. Primo : le dimanche était sans conteste le meilleur jour pour lancer une opération contre un Camp Militaire. La discipline se relâche, il y a des permissions en masse, la surveillance est moins rigoureuse. Secundo : Bolardi se trouverait en balade à Obok avec la belle Zelli ; c’était un obstacle en moins pour les espions.

Coplan appuya brutalement sur l’accélérateur. Quelques instants plus tard, il s’arrêta pour faire le plein d’essence dans un garage voisin de la place Lagarde. Et alors il fonça carrément vers la route de Tadjoura.

CHAPITRE XIV

La nuit était resplendissante. Un vent léger brassait les dernières nappes chaudes que le crépuscule avait ramenées du désert vers les rives de la Mer Rouge.

En arrivant à Tadjoura, Coplan arrêta sa voiture à l’entrée de la bourgade. Des relents de musique s’élevaient par intermittence dans l’air calme ; les sons grêles d’une raïta s’en, allaient mourir au loin, emportés par cette brise rafraîchissante qui ventilait doucement la tête des palmiers.

Le choix d’un lieu de parking commandait une certaine attention, car ce détail pouvait devenir important par la suite.

La place centrale ? Le port ? Le débouché de la piste d’Obok ?... A vrai dire, aucun de ces trois endroits n’étaient pleinement satisfaisants.

En fin de compte, Coplan décida de contourner la vieille cité par l’ouest afin de rejoindre l’esplanade qu’il avait traversée le matin même.

Il rangea la De Soto le long d’un mur solitaire, à l’angle d’un jardin abandonné. Il coupa le contact, ferma les portières à clé, resta un moment près de la voiture pour inspecter les parages. Tout était silencieux et désert.

A pied, sans hâte inutile, il repartit vers le centre.

Jusqu’à onze heures moins le quart, il explora méthodiquement la cité, visitant chaque ruelle, chaque cour, s’imposant la corvée de vérifier de près chaque véhicule garé sur la voie publique...

La Ford noire du gang Word ne semblait pas se trouver à Tadjoura pour l’instant...

Revenu au port, Francis commença par contrôler ses instruments de travail. Il dégagea le cran de sûreté du Colt, plaça l’arme dans la poche droite de son pantalon de flanelle, bien à sa main. Dans la poche de sa veste saharienne, à gauche, il avait son couteau de lancer, deux lacets de cuir, une minuscule lampe-torche gainée de feutre. Dans l’autre poche de sa veste : cigarettes, briquet, papier, crayon.

Il entra dans le premier des trois cafés, esquissa un bref salut à la ronde, s'approcha du comptoir et commanda un coca-cola. Peu de monde dans l'établissement. Deux ouvriers italiens, quelques manœuvres, des porteurs somalis. Le patron était un Levantin moustachu, adipeux, visiblement retors. Il scruta Francis d'un air méfiant, mais ne chercha pas à nouer la conversation.

Coplan dégusta lentement sa bouteille, paya et sortit. Le deuxième bistro était encore plus minable. Ce n'était guère qu'une buvette ajoutée à la boutique principale, l'épicerie-bazar traditionnelle, cet incroyable mélange d'articles arabes et occidentaux qui fait les délices des indigènes. A une table basse, deux Musulmans jouaient aux dominos en buvant du thé à la menthe.

Francis acheta un paquet de cigarettes et s'en alla.

Le troisième café, une taverne à matelots, était plus animé. Des patrons de boutres discutaient leurs affaires à grands coups de gueule, s'invectivaient dans leur langage guttural et hargneux.

A minuit, Coplan avait visité de la sorte les neufs bistros de la vieille cité. Il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait.

Il entama les ruelles interlopes. Son irruption dans un tripot mal famé lui attira des regards haineux : il les affronta sans sourciller, le masque impénétrable.

Il échoua dans une espèce de b... clandestin où trois musiciens ténébreux faisaient en sourdine une musique barbare, haletante, obsédante. C'était une cave mal éclairée, assez spacieuse cependant. Au fond de la pièce, des indigènes mâchaient du khat et poussaient des grognements confus. Une négresse aux seins nus dansait. Elle était jeune, plutôt jolie dans son genre. Ce devait être une Assayamara, originaire des plateaux sauvages du nord d'Obok. Sa peau d'ébène luisait de sueur. Un voile noir recouvrait sa tête, un collier de pierres minuscules entourait son cou et retombait dans le sillon de sa poitrine, jusque sur son nombril. Ses gros seins, admirablement galbés et fermes, dardaient leur gros bout violacé. Un pagne de tissu entourait sa taille, mais à chaque déhanchement on voyait très haut ses cuisses pleines et ses fesses rondes.

D’autres filles noires - une dizaine en tout - se tenaient accroupies le long du mur. Elles attendaient leur tour de danser, ou bien une invitation de l’un des clients auxquels elles lançaient des œillades, de brefs appels, des signes à la fois engageants et impatients.

Pendant cinq minutes, Francis, debout, les deux mains dans les poches, contempla la danseuse. Il sentait que les autres clients du lieu parlaient de lui en termes peu amicaux, mais il leur opposait un faciès taciturne et méchant.

Un jeune Dankali s’approcha de Francis et lui chuchota :

- Toi pas rester ici... Pas bon pour Français.

Francis dévisagea son interlocuteur. L’Africain ne semblait ni hostile ni provocant. Un peu inquiet seulement.

Coplan lui demanda :

- Tu es de la maison ?

- Oui. Mon père patron ici. Nous amis avec commandant de Cercle... C’est mieux toi pas rester ici...

- Je cherche deux hommes auxquels je dois de l’argent. Deux hommes de ta race, des Dankalis... Un vieux avec des cheveux blancs et une barbe, et un grand gaillard qui porte une boule rouge pendue à son oreille gauche...

Coplan se creusait la mémoire à toute vitesse pour se remémorer d’autres détails caractéristiques, mais le jeune Dankali murmura :

- Oui, moi connais très bien. Bakar Asaoud, vieux avec barbe, et Abou Kecem, boule rouge ici...

Il toucha le lobe de son oreille, tout en continuant :

- Je sais eux travailler pour un étranger. Mais eux jamais venir ici... Asaoud, gardien vieille mosquée El-Alouar, habiter là petite cabane jardin.

Coplan n’insista pas.

- Merci, dit-il. Tiens, tu donneras ça à la petite qui danse...

Il glissa un billet de banque dans la main du jeune Dankali.

Un quart d’heure plus tard, il rôdait silencieusement le long de la muraille croulante de la mosquée antique d’El-Alouar. C’était là, effectivement, que les deux indigènes avaient disparu après avoir reçu les ordres de Kafidih. La piste semblait sérieuse, cette fois.

Mais, par contre, avant d'enregistrer le signe d'une présence intéressante, ça pouvait demander des heures et des heures de faction.

Perplexe, craignant de gâcher son maigre atout, Francis patienta jusque vers deux heures du matin. Assis sur un tas de pierre, le dos contre la muraille, il contrôlait le passage principal du jardin.

A la fin, n'y tenant plus, il se leva. C'est alors justement qu'une silhouette apparut à sa gauche, en contre-jour, à la sortie du jardin. D'abord assez floue, elle se précisa. De profil, le vieux Bakar Asaoud ressemblait curieusement à une chèvre sauvage : sa barbiche et sa tignasse dessinaient vraiment la tête d'un bouquetin.

A pas mesurés, le garde dankali se mit en route, le bâton à la main. Coplan pouvait le suivre des yeux. Mais l'indigène, au lieu de s'orienter vers le village, contourna le mur en ruine et disparut derrière le temple.

Aussitôt lancé dans son sillage, Francis le vit s'éloigner en ligne droite dans la plaine. Il foulait le sol pierreux à une allure régulière, posant ses pieds nus sans heurter les cailloux, le dos légèrement voûté. Son vêtement blanc formait une tache nette sur le fond de la nuit.

Du plus loin qu'il le pouvait, Coplan suivait le vieillard. Ils marchèrent ainsi pendant dix ou douze minutes, pas davantage.

Et, soudain, Francis distingua dans le noir la masse confuse d'une bâtisse plate, entourée d'un éboulis de pierres. C'est là que Bakar Asaoud entra.

Opérant un demi-cercle, Coplan se rabattit à son tour sur l'abri, mais du côté postérieur. C'était un de ces anciens postes de milice dont l'origine devait remonter aux débuts de l'implantation militaire dans le district. Le poste, désaffecté depuis de longues années, ne servait plus que comme refuge de campement ; les nomades y faisaient de brèves haltes.

Coplan perçut un bruit de voix. Le vieillard barbu parlait avec un de ses congénères... Le silence retomba, et un autre Dankali, énorme, quitta le poste pour se diriger vers Tadjoura. Celui-là, c'était Abou Kecem. Il venait d'être relayé par son ami, ce qui voulait sans

doute dire que l'ancien fortin contenait quelque chose que les deux hommes venaient garder à tour de rôle.

Mais de quoi s'agissait-il ? Armes ? Explosifs ?

Coplan mit son imagination à l'épreuve. Lionel Ward et son lieutenant Kafidih avaient entreposé dans cet endroit solitaire quelque chose qui devait servir leurs desseins, quelque chose de suffisamment important pour qu'on prît la peine d'organiser une surveillance à vue, une garde permanente...

Ou alors, cette bâtisse à l'abandon, située à l'écart du village, avait été choisie comme repaire, comme point de ralliement...

CHAPITRE XV

Coplan, immobile et attentif, resta longtemps aux aguets... Enfin, du côté de l'est, bien au-delà de l'oasis, la netteté du firmament commença à se dissoudre imperceptiblement dans une sorte de brume. C'étaient les premiers signes qui annonçaient l'aurore.

Serrant son Colt dans son poing droit, Francis se mit à progresser le long du mur latéral du fortin. De sa main libre, il tâtait doucement les pierres rugueuses de la paroi.

Il arriva à l'entrée de l'abri, entrée sans porte, sombre comme un souterrain. A vrai dire, c'était une sorte de souterrain : le sable, au long des années, s'était accumulé de tous les côtés autour de la bâtisse, créant une légère dénivellation.

Coplan s'engagea dans l'ouverture, avança de deux mètres dans cette espèce de tunnel. Il constata alors qu'il y avait quand même une porte : une vieille porte qui n'était guère qu'un battant de bois attaché au mur par une corde. La boucle de la corde pendait à vide, mais une fermeture semblable devait exister à l'intérieur.

Sortant son couteau, Francis en fit jaillir la lame, l'introduisit entre le battant de bois et le mur, souleva la boucle.

Il y avait une deuxième porte, à trois mètres. Mais celle-là - constituée de quelques planches mal assemblées - laissait filtrer la lueur blafarde d'un éclairage plus que sommaire.

Combien étaient-ils derrière cette porte ? On n'entendait pas le moindre bruit, aucune rumeur de voix, rien.

Francis esquissa une grimace, chercha sa petite lampe-torche. Puis, prêt à se battre, il balança un coup de pied dans la porte qui vola grande ouverte.

A l'intérieur, assis sur une caisse, le vieux Bakar Asaoud somnolait, la barbe sur la poitrine. Une lampe à pétrole, posée près de lui, traçait un cercle blême dans la pièce qui était longue, basse de plafond, empuantie par une odeur d'urine et de chèvre.

Il sursauta de saisissement, porta la main à son poignard dankali. D'un bond, Francis lui assena au milieu du front un coup de crosse qui lui défonça littéralement la tête et l'envoya au sol. Avec un râle d'agonie, Asaoud se mit à gesticuler désespérément. Pour faire taire le Dankali, Francis lui arracha son poignard et le lui planta dans la gorge, à la bonne place.

Le silence retomba. Personne n'avait bougé dans le repaire. Le doigt sur la détente, Francis souleva la lampe. Tout à fait dans le fond du souterrain, couché sur le sol sableux, à droite, il y avait un cadavre.

Bakar Asaoud et son camarade étaient donc chargés de veiller un mort ?...

Coplan s'accroupit près de la forme inanimée.

- M... ! jura-t-il en reconnaissant le capitaine Audès, l'adjoint de Bolardi.

Il tâta la poitrine de l'agent spécial militaire. Le cœur battait encore. Faiblement, certes, mais à une cadence encore soutenue. Sauf accident, Audès n'était pas en danger de mort.

Fronçant les sourcils, Francis mit la lampe plus près du visage et du buste du capitaine. Le visage, exsangue, offrait un calme presque naturel. De toute évidence, l'adjoint de Bolardi avait été drogué.

Pourquoi drogué ? Pourquoi pas tué ? La réponse était facile à trouver. Lionel Ward avait prévu un pépin toujours possible. Dans ce cas, le capitaine Audès, à condition qu'il fût en vie, pouvait constituer un otage précieux...

Coplan déposa la lampe, fourra le Colt dans sa poche, se pencha derechef au-dessus d'Audès et lui souleva le torse. Rien à faire, il

dormait trop profondément.

Après un tour dans le souterrain, Francis découvrit une jarre de terre cuite qui contenait au moins quatre litres d'eau. Il entreprit de frictionner vigoureusement les tempes et la poitrine du dormeur afin de le ranimer. Ce fut long. Finalement, tout de même, l'agent du Service Spécial de l'Armée se mit à battre des paupières, ouvrit les yeux, les referma, laissa fuser un soupir.

- Réveillez-vous, bon dieu ! articula Coplan en continuant à tapoter les joues de son compatriote.

Audès s'agita, remua les lèvres. Puis, le regard nébuleux, il essaya de dévisager Francis que la lampe à pétrole éclairait de biais.

- Qui êtes-vous ? prononça-t-il avec effort, d'une voix sans timbre.

- Et vous ?

- Audès... Service cartographique...

- Nous ferons les présentations une autre fois. Je suis un ingénieur de la CETOM. Un Français... Allez, levez-vous si c'est possible. Inutile de perdre notre temps ici.

Audès était un homme de haute stature, large d'épaules, avec des membres solides. Il dut peiner pour arriver à se redresser, à se tenir sur ses jambes. Francis le soutint et le guida vers la sortie. L'air frais allait sans doute dissiper les effets du soporifique...

A la sortie de la casemate, le capitaine chancela. Le jour s'était levé, une clarté scintillante baignait déjà le désert.

- Dites donc, grommela Francis. Vous avez été pendu ou quoi ?...

En effet, une corde entourait le cou d'Audès et le reliait à un piton fixé dans le mur du souterrain.

- Un simulacre, haleta Audès. Ils m'ont torturé, ils voulaient me faire parler... Les salauds !...

Coplan alla chercher le coutelas fiché dans la carcasse du vieux Asaoud et trancha la corde. A ce moment, Audès se mit à vomir. Terrassé par un malaise, il s'écroula sur les genoux.

- Ne vous en faites pas, dit Coplan en le secourant à nouveau. C'est bon signe. La drogue va s'éliminer.

Il coucha le capitaine sur le sol, dans la première pièce. Mais, à ce moment précis, le ronronnement ténu d'une auto parvint à ses oreilles.

De loin, il repéra une voiture qui arrivait de Tadjoura, une conduite intérieure noire qui cahotait sur la pierraille de la plaine. Il battit en retraite dans le poste.

La voiture stoppa à moins de deux mètres de la bâtisse. Un Arabe vêtu à l'occidentale s'amena au galop, poussa la première porte... et, assommé net par un formidable coup de crosse, dégringola sans bruit dans les bras de Francis.

Coplan déposa sa victime par terre. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent, puis une voix furieuse aboya des paroles incompréhensibles à l'entrée du poste. La porte s'ouvrit. Cette fois, la calebasse de l'arrivant craqua sinistrement sous le choc de la crosse du Colt. Coplan avait frappé un peu trop fort. L'inconnu, un petit mec d'une trentaine d'années, un Turc ou un Syrien probablement, se ratatina au sol, la face inondée de sang, les yeux vitreux.

Coplan partit aussitôt en reconnaissance.

Il n'y avait plus personne à bord de la Ford noire dont le moteur tournait au ralenti. Entre le dossier du siège avant et la banquette arrière, un gros cylindre noir encombrait le plancher, occupant tout l'espace réservé aux pieds des passagers. On aurait dit un aspirateur de grand format. Plusieurs manettes de cuivre garnissaient les flancs du cylindre, et un conduit souple, en caoutchouc métallisé, terminait l'une des extrémités de l'appareil. Au bout de ce tuyau, il y avait un embout arrondi, surmonté d'un viseur et pourvu d'une sorte de détente de revolver.

Francis comprit qu'il avait vu juste : cette machine n'était rien d'autre qu'un émetteur d'ultra-sons. Mais comme ce n'était pas le moment de se livrer à une expertise, il retourna rapidement à la casemate.

Audès avait l'air d'émerger à nouveau de sa torpeur. Il était costaud, et il luttait de toutes ses forces contre la puissance accablante de l'anesthésie.

- Écoutez, balbutia-t-il, écoutez... Je suis agent de la Surveillance Militaire... Vous me comprenez ?...

- Oui, allez-y, l’encouragea Francis.

- Il faut... me ramener à Djibouti... Discrètement... Vite. C’est grave... Ils ont abattu mon camarade, le capitaine... le capitaine Sailly...

- Je ne demande qu’à vous aider, naturellement.

Une demi-seconde d’hésitation. Puis, résolu, Coplan prit le parti d’achever de ses propres mains les deux bandits que Ward avait sans doute chargés, d’emmener Audès afin de le transporter dans un repaire situé ailleurs.

Proprement strangulés, les deux types furent délestés de leurs papiers, de leurs armes, de leur argent. " /

Audès, les muscles sciés par le produit chimique qui lui avait été administré, pouvait à peine se traîner. Francis, en sueur, l’embarqua dans la Ford et démarra. Pour la De Soto, iî aviserait plus tard. Maintenant, il allait rejoindre Djibouti à tombeau ouvert.

Pendant le trajet, l’agent du Service Spécial parut reprendre un peu d’aplomb. Il avait baisse la vitre de sa portière, et l’air frais du matin qui s’engouffrait dans la voiture le ranimait. Il parvint à énoncer son adresse à Djibouti, et il ajouta, insistant : il faut aller là... Immédiatement... Je vous dirai...

Le tableau de bord indiquait six heures dix.

CHAPITRE XVI

La distance Tadjoura-Djibouti fut couverte en un temps record. Et c’est à toute allure encore que la ville fut traversée.

Audès habitait une maison blanche située entre le plateau du Serpent et la Plaine, à cinq cents mètres environ des réservoirs de la Shell.

Coplan trouva sans peine, car c’était là que le colonel était installé avec ses adjoints. Une pancarte provisoire annonçait d’ailleurs : « SERVICE CARTOGRAPHIQUE ».

Il engagea d'emblée la voiture dans la cour de la maison, stoppa devant la terrasse.

- Mon chef, articula Audès d'une voix pâteuse. Le colonel Bolardi... Ou bien Dubosc...

- Où sont-ils ?

- Ici. Nous sommes ensemble... pour le service.

De nouveau, Coplan dut aider le capitaine et le soutenir. A la lettre, Audès dormait debout. L'effort surhumain qu'il faisait pour tenir ses yeux ouverts, pour parler, pour bouger, transformait son visage livide en un masque grimaçant.

La porte n'était pas fermée à clé. Mais Francis eut beau appeler, gueuler, personne ne s'amena : la maison était vide.

Sur la table, dans le living-bureau, quelqu'un s'était versé un grand bol de café noir mais avait oublié de le boire. Une cigarette abandonnée sur un cendrier de porcelaine s'était consumée jusqu'au bout et ne formait plus qu'un cylindre de cendre grise.

Ces deux détails, et quelques autres, édifièrent Coplan : le colonel Bolardi, ou plus vraisemblablement Dubosc, avait été appelé à l'improviste hors de la maison et n'y était plus revenu. Oui, ce devait être Dubosc, puisque Bolardi se trouvait à Obok.

Audès, traînant ses jambes de plomb et prenant appui sur les meubles, passa dans la cuisine attenante, ouvrit le frigo, saisit une bouteille de gin, ôta le bouchon et porta le goulot du flacon à ses lèvres sèches. Mais l'alcool produisit une réaction exactement contraire à celle escomptée par le capitaine : son estomac se retourna, et il se remit à vomir dans une succession de hoquets douloureux. Il chancela, dut se retenir des deux mains au frigo, posa sa tête sur le dessus du meuble. Visiblement, il n'en pouvait plus.

Francis s'était précipité à son secours; Il parvint à le véhiculer jusqu'au lit de repos du living.

- Je... vais... crever, haleta le capitaine,.. Suis empoisonné... Cochons !..

- Qu'est-ce qui vous est arrivé exactement ?

- J'avais repéré une bande.. Des espions... Mais ils m'ont...

Il reprit son souffle, compléta :

- M'ont possédé...

Francis conclut mentalement : « *C’est eux qui t’avaient repéré, mon pauvre vieux*. »

Il questionna encore :

- Torturé ?

Audès mima le geste d’enfoncer une seringue dans sa cuisse.

Coplan opina. Les petits copains de Ward avaient dû mettre une sacrée dose, pour réduire ce colosse à l’état de loque et annihiler à ce point ses formidables réserves d’énergie.

Pendant une ou deux minutes, Audès ne bougea plus. Il allait retomber dans son sommeil léthargique... Mais non. Il aspira une bouffée d’air, ouvrit les yeux.

- Téléphone, articula-t-il... Camp Militaire... Lieutenant Gilmont...

- Compris, dit Francis.

Il alla décrocher, resta un moment à l’écoute, puis raccrocha.

- Coupé, annonça-t-il en se penchant près du capitaine. On a coupé votre ligne. Vous m’entendez ?

- Il faut... me conduire...

- D’accord.

Coplan jeta un coup d’œil à sa montre. Sept heures vingt-cinq. Avec un peu de chance, ça pouvait encore marcher. Mais c’était maintenant une course de vitesse, car Ward et ses hommes, s’ils n’avaient pas encore livré leur assaut contre la Station Auxiliaire, n’allaient sûrement plus tarder à le faire.

Le transfert du capitaine dans la Ford fut encore plus malaisé que les précédents. Audès avait l’air de tenir debout par miracle. Son grand corps paraissait complètement engourdi, débranché de ses centres nerveux.

Enfin, ils purent démarrer. Djibouti s’éveillait, s’animait, se peuplait. Des femmes, des hommes, des enfants endimanchés se rendaient à la messe. Les commerçants des boutiques d’alimentation étalaient leurs marchandises. Les premiers policemen déambulaient, des voitures circulaient déjà.

Coplan fonça vers Ambouli et mit le cap sur le Camp Militaire. Quand la Ford arriva devant le portique, des camions et des jeeps quittaient la base : les permissions dominicales étaient en route, le personnel civil et militaire s’en allait en ville.

Au contrôle, Audès signifia d'un geste à la sentinelle qu'il était pressé. Le soldat salua et s'effaça ; Bolardi et son équipe avaient évidemment les pleins pouvoirs ici.

- Bâtiment 3, dit le capitaine à Coplan.

La Ford passa sous l'arche bétonnée, s'engagea dans l'allée centrale, vira sur la droite.

Francis avait aussitôt retrouvé dans sa mémoire la disposition des grands baraquements militaires et techniques. C'était rigoureusement conforme au plan que le général Maye lui avait montré à Paris. Douze bâtiments dont l'ensemble dessinait une sorte de roue, ou plutôt de fer à cheval, avec une bâtisse plate et grise au centre, le Bureau de Direction.

Sur chacun des baraquements, un grand chiffre noir avait été peint. Le numéro trois se trouvait à droite. Le terrain d'essai, qui s'étendait à perte de vue, était complètement désert en ce moment.

Juste comme la Ford s'arrêtait devant le bâtiment 3, un jeune officier en short et blouse kaki grimpait dans une jeep rangée à quelques mètres de là. L'officier sauta hors de son véhicule et s'amena en courant vers la voiture.

- Ah ! Mon capitaine ! jeta-t-il. J'allais me risquer jusque chez vous ! J'attends le capitaine Dubosc depuis plus de deux heures ! Il devait me...

L'officier se tut et fronça les sourcils en considérant le masque cireux, inexpressif et endormi, d'Audès.

- Vous êtes blessé ?

Il posa son regard intrigué sur Coplan. Ce dernier prononça avec autorité :

- Le capitaine a été victime d'un guet-apens. Je l'ai ramené de Tadjoura. Il a été drogué... Pouvez-vous joindre d'urgence le colonel Bolardi à Obok ?

- Non, malheureusement. J'ai essayé une demi-douzaine de fois, ce matin. Le poste d'Obok attend également des nouvelles du colonel qui se trouve depuis hier dans la zone-frontière, mais la radio de bord de son zinc ne répond pas. On me préviendra. Quel pastis ici depuis 48 heures !... A qui ai-je l'honneur, à propos ? Je vous ai aperçu au mess, l'autre jour...

- Catalan, ingénieur à la CETOM... Donnez-moi un coup de main pour transporter le capitaine dans votre baraque... Il est plutôt mal en point, comme vous pouvez le constater... Et j'ai l'impression qu'il est de nouveau en train de sombrer dans le cirage.

- Mais... Que s'est-il passé ? Je le croyais en mission dans le nord... Bolardi était même drôlement en rogne contre lui.

Le jeune officier, un blond aux yeux pâles, portait sur sa blouse les insignes de lieutenant des Troupes du Génie. A part ça, il n'avait pas l'air d'en avoir beaucoup, du génie. Il ne se rendait pas du tout compte de ce que signifiait en réalité l'aspect insolite de la situation.

Ils descendirent Audès de la voiture, le soutinrent tant bien que mal jusqu'au bâtiment, l'installèrent sur un lit de camp.

Le petit lieutenant, de plus en plus décontenancé, expliqua à Francis :

- Le capitaine Dubosc devait venir à six heures du matin... Comme je pensais qu'il avait oublié de se réveiller à temps, j'ai téléphoné. Mais on ne répondait pas.

- Vous n'avez pas remarqué que la ligne était coupée ? grogna Francis.

- Elle n'est pas coupée, puisque ça sonne ! riposta l'autre.

Coplan alla décrocher, demanda au lieutenant de lui indiquer le numéro.

Effectivement, ça sonnait. ON s'était donc donné la peine de brancher une ligne connexe reliée à une sonnerie factice. Du travail de classe.

Coplan raccrocha. Le lieutenant allait parler, mais Francis l'arrêta d'un geste catégorique. L'oreille tendue, il épiait un ronronnement lointain qui se distinguait de la rumeur des jeeps et des camions qui filaient sur Djibouti.

Le jeune officier s'exclama :

- C'est le zinc de Bolardi ! Enfin, quand même !...

Il sortit, et Coplan derrière lui. Le petit Jodel blanc du colonel décrivit une courbe gracieuse au-dessus des installations et se posa sur le terrain, à trois cents mètres des bâtiments, vers la gauche. Trois hommes sautèrent du minuscule cockpit. Le colonel, accompagné de deux solides gaillards en kaki. Les deux hommes

déchargèrent de l’avion un énorme rucsac brun que l’un des deux types arrima promptement sur son dos.

Le jeune lieutenant s’élança au pas de course à la rencontre de Bolardi.

Coplan, les nerfs contractés, ne bougea pas.

C’est alors que l’incident se déroula, rapide, étrange, silencieux. Arrivé à quatre mètres de Bolardi, le lieutenant s’était arrêté. Il resta là une fraction de seconde, immobile, les bras ballants, stupéfait. Car Bolardi n’était pas Bolardi. C’était un homme de la taille du colonel, vêtu de ses vêtements habituels, les cheveux teints et coiffés comme ceux de l’officier corse...

Le jeune lieutenant vacilla. Mais le trio s’avança et le faux Bolardi arriva à temps pour rattraper le petit lieutenant qu’il soutint et qu’il emmena vers l’avion.

C’était comme dans un rêve. Et le calme de la plaine désertique ajoutait une note hallucinante au tableau.

« *Les voilà* », se dit Coplan, les tripes nouées,

Il battit en retraite et disparut dans le bâtiment 3.

CHAPITRE XVII

En moins de trente secondes, les trois hommes du commando Ward atteignirent la construction de béton qui abritait le personnel et les archives du Bureau de Direction.

Personne ne s’était intéressé à eux, personne n’avait remarqué le comportement bizarre du jeune lieutenant blond. A l’extérieur du camp, les soldats armés constituaient une barrière infranchissable ; mais à l’intérieur de l’enceinte, sur la plaine solitaire et autour des baraquements, c’était l’atmosphère indifférente et paresseuse d’un dimanche matin pareil aux autres.

Ward avait naturellement été informé de ces détails, et il avait misé là-dessus.

Les trois espions entrèrent dans le petit bâtiment plat. Deux plantons qui lisaient le journal, et un ingénieur en train d’écrire à sa

famille constituaient, à cette heure-là, le maigre effectif chargé d'assurer la permanence. Ils furent éliminés impitoyablement par l'émetteur d'ultra-sons.

Au même instant, un hélicoptère, surgissant du ciel, se posa lentement près de l'avion de Bolardi.

Coplan, dissimulé près de la fenêtre du bâtiment 3, reconnut Lionel Ward et Izir Kafidih qui descendaient avec deux autres individus de la nacelle de l'hélicoptère. Cette fois, le gang mettait toute la gomme. Même les « caïds » étaient là.

Les quatre hommes restèrent groupés près de leur appareil ; c'était une version inédite (et perfectionnée) du B 171 SA d'invention britannique ; la nacelle, à peine plus grande que la coque d'une Isetta, était surmontée de courtes pales et prolongée par un fuselage de charpentes légères dont la longueur ne dépassait pas deux mètres.

Ward, se détachant du quatuor, se dirigea tranquillement vers le Bureau de Direction.

Ce qu'il y avait de prodigieux dans tout cela, c'était le caractère paisible et banal de l'incroyable manœuvre.

Dehors, le long des barbelés, les sentinelles veillaient. Tous les quatre cents mètres, un soldat était de faction près d'une mitrailleuse.

La Station, défendue en outre par les rayons mortels qui doublaient invisiblement la clôture, se présentait comme une forteresse hérissée de défenses. Mais, sur le terrain, non loin des bâtiments, un petit avion aux cocardes tricolores et un hélicoptère avaient amené les audacieux espions qui accomplissaient leur boulot, méthodiquement, froidement.

Pour Coplan, un point essentiel était désormais établi : à l'origine de cette incroyable attaque, il y avait Paris. En éliminant systématiquement les agents du Service Spécial, c'est-à-dire Bolardi, Audès, Dubosc et Sailly, Lionel Ward révélait qu'il tenait des renseignements dont la provenance ne laissait place à aucun doute : seule l'administration centrale, à Paris, avait connaissance de la désignation du colonel Bolardi et des hommes de son équipe de surveillance.

Coplan, le Colt à la main, sortit du bâtiment 3. Il devinait sans peine comment les choses se passaient en cet instant : les premiers arrivants du réseau ennemi devaient être en train de découper les plaques des armes et appareils mis à l'essai sur ce terrain.

Par l'arrière des deux bâtisses qui précédaient le bâtiment 3, Francis rejoignit l'allée centrée et continua jusqu'au bâtiment 12. C'était l'arsenal du Camp. Du moins, si les indications fournies par le Général Maye n'avaient pas été modifiées entre-temps.

Un seul homme gardait le bâtiment 12. C'était un petit gars au teint bronzé, au large visage pâle et inexpressif. Sa mitraillette pendait sur son ventre, librement, suspendue à une lanière de cuir. Les poings sur les hanches, le dos contre le mur, le soldat rêvait. Pour lui, ce n'était pas un dimanche agréable. Les heures allaient s'étirer avec une lenteur attristante, et il contemplait à loisir le mur du bâtiment parallèle.

Coplan dépassa le gars sans lui accorder un regard. L'autre un peu étonné, le suivit des yeux mais sans bouger. Subitement, Francis s'arrêta et fit demi-tour comme s'il se ravisait.

Vous n'avez pas vu Rigal ? questionna-t-il, abrupt.

C'était l'ingénieur en chef des Télécommunications d'Armement. Coplan l'avait rencontré à Djibouti. .

- Non, pas vu, répondit le soldat.

- On me prétend qu'il se trouve au bâtiment 12.

- Z'avez mal compris. Y a personne au 12, c'est la boutique aux munitions.

- Et pourtant, maugréa Coplan... Tenez, regardez...

Il exhiba un papier, s'avança vers la sentinelle en faisant mine de lui montrer ce qu'on avait inscrit sur le papier. En un tournemain, le petit gars fut neutralisé, envoyé dans les vapeurs de l'inconscience par une clé de cou irrésistible.

Francis n'avait pas serré trop fort, juste pour provoquer un coma. Il déposa doucement le soldat sur le sol, le dos calé contre le mur. Dans sa poche, l'homme de garde avait la clé de la porte métallique de la réserve.

Le dépôt n'était pas très fourni. Comme la garnison principale de Djibouti avait assez de munitions pour faire une guerre de trois mois,

on n’avait entreposé ici que quelques échantillons : chargeurs de mitrailleuses et de mitraillettes, explosifs, lance-grenades, caisses de balles, etc.

Coplan, trop pressé pour réfléchir longuement, empoigna un lance-grenades et quelques projectiles incendiaires. Il sortit, contourna de nouveau le bâtiment, se faufila entre le 9 et le 10. Mentalement, il comptait les minutes et les secondes.

C’est à l’angle du bâtiment que la vue sur le Jodel et sur le petit hélicoptère était la meilleure. Il les avait à environ 500 mètres en diagonale. Izir Kafidih et les deux autres comparses qui devaient assurer la sécurité du départ étaient toujours là, silencieux, visiblement énervés en dépit de leur calme apparent.

Coplan n’était pas moins crispé qu’eux. Une pellicule de sueur humectait son front.

Tout à coup, les trois hommes de l’hélicoptère bougèrent. Ward arrivait, suivi des trois types du commando de choc... Posément, Francis ajusta la visée du lance-grenades.

Cinquante secondes s’écoulèrent encore. Au moment où l’hélice du Jodel se mettait à tourner dans un vrombissement de moteur, la première grenade éclata. Il y eut une explosion suivie d’un fracas formidable. Une gerbe de feu jaillit du Jodel. Une deuxième grenade fit voler en miettes la charpente du fuselage de l’hélicoptère. Le crépitement des deux brasiers couvrit les détonations du Colt de Francis qui achevait sa besogne au revolver.

Il s’élança, attrapa le cadavre de Ward, le traîna de toutes ses forces à l’écart, le dépouilla de la liasse de papiers qu’il avait glissée contre sa poitrine, dans l’échancrure de sa chemise.

A cet instant, toutes les sirènes du camp se mirent à hurler en même temps. Une douzaine de soldats du service de protection débouchèrent du bâtiment 7 et galopèrent vers les deux appareils qui brûlaient.

Coplan était déjà de retour au bâtiment 3 quand des hommes en combinaison d’amiante s’élancèrent avec leurs extincteurs vers l’incendie.

Audès dormait. Francis, une expression amère sur le visage, déposa sur le bureau les plans dérobés par Ward et les contempla

l'air absent. Après tout, c'était grâce à Audès qu'il avait pu pénétrer dans le Camp. Le Général Maye avait évidemment raison, la surveillance de la Station était vulnérable, les faits venaient de le démontrer. Mais les responsables n'étaient pas dans les rangs du Service Spécial ni dans les bureaux ministériels de la Sécurité.

La source du mal était à Paris.

« *C'est une autre histoire, ça* » pensait Coplan. « *Ou plutôt, c'est ça la véritable histoire*... »

Sa méditation désabusée fut interrompue par l'irruption de cinq ou six officiers dont la pâleur trahissait le désarroi.

- Où est le colonel Bolardi ? haleta un des militaires.

Coplan se tourna vers les arrivants, leva ses deux mains pour prévenir les questions qu'il sentait venir et dit d'une voix ferme :

- Inutile de vous agiter, la corrida est finie. Des espions ont essayé d'emporter les plans secrets de la Station... Ils ont raté le coche : les plans sont là. Pour le reste, gardez votre calme et votre sang-froid. Les gars qui viennent de griller tout vifs dans l'incendie sont des salauds. Où est le commandant en chef de la Station ?

- A Djibouti. A la messe, dit un autre officier, abasourdi.

- Qu'on aille le chercher, sa présence est indispensable, ordonna Coplan.

Ce fut le début d'un vrai branle-bas de combat. Pendant six heures, l'enquête militaire, prise en main par un capitaine de la garnison, reconstituait point par point les événements de l'opération Ward qui, elle, n'avait duré que sept minutes.

Un docteur fit des tas de piqûres au capitaine Audès qui sortit enfin de son inconscience. Des policiers militaires furent envoyés à Tadjoura et à Obok. Coplan, obligé de dévoiler ses fonctions véritables, put téléphoner à Paris et obtenir pour lui la mobilisation d'un avion de l'armée.

Cet avion ne quitta cependant Djibouti que le lundi matin, à l'aube.

CHAPITRE XVIII

Comme on pouvait s’y attendre, le Vieux n’était pas très content. Et lorsque Coplan fut introduit dans l’antre minable de son patron, il fut gratifié d’un regard chargé d’orage.

- Mes compliments, ricana le Vieux, plutôt sec. Vous avez fait de la belle ouvrage à Djibouti... Oh, je sais ! Il paraît que vous avez sauvé la situation là-bas dans des circonstances dramatiques... Seulement, vous m’avez démoli Ward et nous ne saurons jamais le nom de nos véritables ennemis dans toutes les opérations de ce réseau. Un joli fiasco, à notre point de vue.

- J’ai un aveu à vous faire, commença Francis, un peu embêté. Je n’avais pas le droit de vous le dire, mais maintenant je peux parler... Le Général Maye m’avait chargé de voler les plans secrets entreposés à la Station Auxiliaire.

- Quoi ? éructa le Vieux, les narines frémissantes.

- Laissez-moi vous expliquer. Le général était en désaccord avec ses collègues. Il estimais insuffisantes les mesures de protection prévues autour du Camp d’Ambouli. Afin de prouver de facto la justesse de sa thèse, il m’a donné l’ordre de voler moi-même les archives de la Station. Vous comprenez à présent dans quel étau je me trouvais coincé, moi. D’une part, Ward et son réseau ; d’autre part, la mission du général. Mettez-vous à ma place.

Le Vieux était sidéré, désarçonné, en proie à un sentiment aigu de jalousie et de frustration.

- Mettez-vous à la mienne, riposta-t-il, amer.

- J’aurais préféré vous en parler, dit Francis, sincère... Mais le général en faisait une affaire d’État.

Après un silence, le Vieux murmura, perfide :

- C’est encore mieux que je ne le pensais, alors ? Vous avez raté votre mission vis-à-vis du Service et vis-à-vis du général ?

- Eh bien... pas tout à fait. En réalité, j’ai réussi à mettre le grappin sur les plans et je n’avais plus qu’à me débiner avec mon butin. Mais j’ai estimé qu’il y avait des limites à tout. J’ai remis les documents à l’un des agents spéciaux qui en avaient la garde. Il y a des victoires qui manquent de charme. Notamment quand elles sont emportées au détriment de quelques collègues malchanceux...

- Mais pour moi, bernique ! exhala le Vieux, écœuré.

- Je ne suis pas de votre avis sur ce point-là non plus. Ce qui nous intéresse ici, c'est de connaître les deux bouts de la chaîne dont le réseau Ward ne constitue qu'un maillon. Est-ce exact ?

- Hmm, acquiesça le Vieux.

- Je crois que nous sommes en bonne voie, contrairement à ce que vous pensez. En très bonne voie, même.

- Parfait, parfait, grommela le Vieux. Est-ce que ça vous ennuierait de me faire un petit dessin ?...

Il prit sa pipe, sa blague à tabac et commença à bourrer sa bouffarde. Il arborait cette expression sceptique à laquelle il recourait fréquemment pour cacher sa rancune.

- Commençons par le commencement, dit Francis. Je vous rappelle à grands traits les phases principales de mon activité à Djibouti...

Il relata chacune de ses journées en citant les événements et les rencontres, dans l'ordre chronologique. A la fin, le Vieux grogna :

- Et alors ? La conclusion ?

Coplan hésita, puis :

- Pouvez-vous atteindre le Général Maye par téléphone ?

- Non. Le général est à Londres depuis plusieurs jours. Il n'est même pas rentré de Mont-de-Marsan, il est parti directement à cette conférence militaire.

- Tant mieux !

- Pourquoi ?

- Vous serait-il possible de m'accompagner jusqu'à sa maison de l'avenue d'Iéna ? Cela m'éviterait de vous faire le petit dessin en question.

Le scepticisme du Vieux s'estompait. Au lieu d'allumer sa pipe, il la fourra dans sa poche.

- Bon, allons-y, acquiesça-t-il. Je vois à votre tête que vous avez encore un atout à jouer, non ?

Francis ne répondit pas.

Le Vieux tint à piloter lui-même sa vieille Hotchkiss noire. Quelques minutes plus tard, ils étaient à l'avenue d'Iéna. Coplan sonna.

- Dix heures moins vingt, souffla-t-il au Vieux. C’est un peu matinal pour une visite, mais tant pis !...

La petite lucarne grillagée de la porte s’ouvrit. Coplan reconnut le visage morose de la servante.

- Est-ce que le secrétaire du général pourrait nous recevoir ? s’enquit-il. C’est de la part du Cabinet du Premier Ministre... M. Bellanger... Moi, vous me connaissez, n’est-ce pas ?...

- Permettez-moi, je vais voir.

Elle referma le judas. Une minute après, les verrous de la porte cliquaient et le lourd vantail s’ouvrait. Dans le vestibule, un homme de trente ans, bien habillé, la mine impassible, attendait. Il se présenta. C’était le secrétaire du général. Coplan fit à son tour les présentations. Les visiteurs furent aimablement acheminés vers le grand salon.

A peine la porte du salon refermée, Francis murmura très vite et tout bas :

- Parlez ensemble. Racontez n’importe quoi...

De la main, il esquissa un petit geste pour les encourager. Puis, prompt comme l’éclair, il retraversa le salon, ouvrit doucement la porte du vestibule, jeta un coup d’œil, sortit et s’élança vers l’escalier. Le tapis de laine qui recouvrait les marches et les parquets lui permit de circuler sans faire le moindre bruit.

Il monta jusqu’au dernier étage, ouvrit une porte au hasard, la referma, en ouvrit une autre.

- Et voilà, grinça-t-il entre ses dents en pénétrant dans la petite chambre.

Les muscles de ses maxillaires tressaillaient spasmodiquement, ce qui était un signe de grande colère. Il s’avança, se posta devant la servante dont le visage austère était devenu d'une pâleur mortelle.

Brutalement, il la gifla. Des marques rouges colorèrent les joues livides de la femme.

- C’est fini, ma jolie, articula-t-il... Maintenant, c’est autre chose qui va commencer. Pour qui joues-tu ce petit jeu ?

D’un geste, il désigna le magnétophone que la femme venait de mettre en batterie. L’appareil, logé dans une mallette de cuir,

comportait une prise de courant camouflée sous une garniture de chrome.

- Ainsi, reprit Francis d'une voix sifflante, madame enregistre toutes les conversations privées du général... C'est ce qu'on peut appeler des informations de première main...

Comme la servante, pétrifiée de peur, ne bougeait pas, il lui attrapa le bras, tira un bon coup. La femme alla dinguer contre le chambranle de la porte.

- Descends ! lui intima Coplan. Tu vas t'expliquer au salon. Ton histoire intéresse également les deux messieurs qui sont en bas.

Dans le salon, le Vieux et le secrétaire du général, déjà passablement intrigués par les agissements insolites de Francis, furent médusés quand ils firent irruption, la servante d'abord, puis lui qui la houspillait sans le moindre soupçon de gentillesse.

- Voici le premier bout de la chaîne, annonça-t-il, sombre. Voici la moucharde numéro UN de l'organisation Ward. Madame dispose d'un enregistreur qui lui permet de capter tout ce qui se dit dans la maison... Nous lui demanderons en temps opportun le nom du spécialiste qui a fait cette installation. Mais je vais d'abord lui expliquer comment elle s'est fourrée le doigt dans l'œil.

Il toisa la servante :

- Hé oui, ma jolie ! C'est- toujours comme ça que les meilleures combines finissent par foirer : une petite erreur de rien du tout... Quand je suis venu ici, la première fois, j'avais inventé spontanément un nom à la gomme pour me présenter : Pierre Alexis, attaché de presse. Pierre ALEXIS ! Même le général Maye n'avait sûrement pas retenu ce nom, puisqu'il avait expressément remis un laissez-passer à mon intention, histoire de savoir que j'étais bien le délégué du Service...

Coplan se tourna derechef vers son patron :

- Or, tenez-vous bien, mon signalement avait été lancé à Djibouti sous le nom de Pierre Alexis !... Regardez ceci...

Il sortit son portefeuille, en retira un feuillet.

- J'ai trouvé ce papier dans la poche de l'un des complices de Ward. Un homme que j'ai dû éliminer pour sauver le capitaine Audès qui avait été kidnappé... Je vous donne lecture du billet : « *ALEXIS,*

Pierre, attaché de presse, chargé de superviser le dispositif surveillance S.E.S. Djibouti. Age : environ 35 à 38 ans. Taille moyenne, corpulence athlétique, yeux gris-bruns, cheveux bruns. A capturer après avis L.C. »... C'est clair, non ? Par bonheur, on ne m'a pas identifié parce que toutes les précautions avaient été prises pour brouiller les pistes. Je venais soi-disant de Dakar, j'avais séjourné en Afrique depuis l'automne - et mon passeport le confirmait - et ni Bolardi ni ses hommes ne me connaissaient en qualité d'agent des services de sécurité... Ward a cependant chargé sa plus jolie complice de me sonder ! Heureusement, j'ai fait le zigoto avec assez de conviction.

Il pivota brusquement pour faire face à la servante. Elle leva instinctivement le bras pour protéger sa figure, s'attendant à recevoir une châtaigne.

- Je te passe le crachoir, gronda Francis. Ne nous fais surtout pas languir. Pour qui fais-tu ce travail ?

- C'est... c'est mon... mon ami, bégaya-t-elle d'une voix blanche. Mon fiancé...

Elle mouilla nerveusement ses lèvres desséchées, puis ajouta :

- Il m'a forcée... Je ne voulais pas, mais...

Elle n'arrivait pas à avaler la boule qui lui obstruait la gorge.

Coplan aboya :

- Pas de commentaires inutiles. Le nom de cet homme ? Son adresse ?

- Ismet Kichari.

- Où ?

- Rue des Jeûneurs, 49 ter. A l'étage...

- Quelle profession ?

- Il est employé de l'agence.

- QUELLE agence ?

- Euh... L'agence de placement... C'est Ismet qui a tout organisé, tout arrangé. Je ne voulais pas, moi, mais il...

- Bien, coupa le Vieux, autoritaire.

Il se tourna vers le secrétaire du général.

- Puis-je téléphoner d'ici ? J'ai quelques dispositions urgentes à prendre.

La razzia fut aussitôt déclenchée dans Paris et dans la banlieue, razzia brutale, menée tambour battant, empreinte de cette exquise délicatesse qui distingue les opérations de police.

A neuf heures du soir, dix-sept personnes étaient déjà coffrées. Tous ces gens - il y avait onze hommes et six femmes - appartenaient à l'Agence Azuria, une officine privée qui s'occupait du placement des gens de maison : servantes, gouvernantes, chauffeurs, valets, nurses, etc... etc...

Le nommé Ismet Kichari, un naturalisé d'origine turque, se mit finalement à table. Mis en cause d'une façon directe par la domestique du général Maye, il estima inutile de nier. Par orgueil, sans doute, il préféra même crâner.

- Vous pouvez me fusiller, dit-il au Vieux d'un ton cynique et moqueur. Je ne crains pas la mort, et aucun de nous n'a peur de mourir... Nous autres, nous luttons pour notre Dieu. Nous serons victorieux, car nous sommes les soldats d'Allah.

- C'est entendu, admit le Vieux, compréhensif. Mais de quelle bataille parlez-vous ? Vous n'êtes pas bien traités en France ? Vous êtes devenu Français, n'est-ce pas ?

- Nous voulons l'éviction de toutes les races chrétiennes du royaume d'Allah. Le temps du réveil est venu. Vous serez chassés de tous les pays où vous vous êtes installés en usurpateurs. Partout où le Croissant doit régner, vous serez battus inexorablement. De la Turquie en Afrique, et de l'Afrique aux Indes !...

- C'est une opinion, concéda encore le Vieux. Je ne...

- C'est notre foi ! cracha le Musulman, interrompant le Vieux. Vous êtes des mécréants, des dégénérés, vous ne pouvez pas comprendre ! Pour nous, l'appel d'Allah...

Fébrile, excité, les yeux brillants, Kichari se lança alors dans une longue tirade où le fanatisme le plus abject se parait d'une auréole invraisemblablement fumeuse.

Le Vieux le laissa faire, attendant son heure. Il fallait que l'Oriental vidât son sac avant qu'on pût lui arracher des renseignements sur l'aspect technique de ce réseau. C'était toujours pareil quand on coinçait des espions.

Au demeurant, cet aspect technique se révéla aussi simple qu'ingénieux. L'agence Azuria avait une double activité : premièrement, placer des complices chez des gens importants sur le plan politique, social, économique ou militaire. Si la place était fructueuse, le soi-disant valet ou la soi-disant bonne restait et récoltait le maximum d'informations. Si l'emploi n'en valait pas la peine, le ou la domestique se faisait congédier. Naturellement, les petites annonces étaient épluchées chaque jour par Kichari, qui était un homme intelligent. Deuxième activité : noyauter les gens de maison déjà en place. Une liaison amoureuse donnait presque toujours les résultats escomptés...

Ismet Kichari ne lésina pas sur les aveux. Il savait très bien que son fichier, d'une part, ses complices, d'autre part, l'enfonceraient jusqu'au cou dans la culpabilité. Mais il refusa de dire quoi que ce soit au sujet du Centre de l'organisation à laquelle il était affilié. Et il affirma ne pas connaître Lionel Ward dont on lui montra une photo.

Cependant, à trois heures du matin, une des femmes du gang Azuria mangea le morceau.

Devant le portrait de Ward, elle prononça d'une voix lasse :

- Eh bien, oui. Je le connais. C'est un Français, un inventeur. Il habite à Roubaix. On m'a envoyée un jour chez lui et nous sommes allés tous les deux à Anvers. Nous avons ramené deux valises de petites bombes que nous avons fait passer clandestinement en France. Il s'appelle Jacques Worner...

Et c'était vrai. Les enquêtes ultérieures le confirmèrent. Jacques Worner, sorti d'une école technique de Lille, avait végété pendant quelques années comme inventeur libre, spécialisé dans les appareils de détection acoustique. Un premier brevet lui avait valu une avance de fonds de la part d'une usine belge. Par la suite, il s'était associé à un industriel syrien, un nommé Moussokdi. Et il n'avait plus cessé de faire de longs séjours dans les pays du Proche-Orient.

En somme, le dossier Ward, considérablement grossi après deux semaines d'enquêtes, de rafles et d'interrogatoires, prenait rang parmi les plus belles réussites du Service. Mais la satisfaction

majeure du Vieux fut de pouvoir annoncer à Coplan, un peu plus tard :

- Nous avons retrouvé le « Kasos » et Zelli Hasyal... La grande directrice générale de leur réseau est à Alep, en Syrie.

- Vous allez organiser une fiesta par là demanda Francis.

- Sûrement pas ! Maintenant, ça peut mûrir bien doucement...

Il cligna de l'œil, ajouta :

- C'est un arbre qui donnera beaucoup de fruits, vous verrez.

- Rien de neuf à Djibouti ?

- Je crois que nous ne devons plus rien espérer de ce côté-là, soupira le Vieux d'un air fataliste... Bolardi, Dubosc, Sailly, on ne les retrouvera sans doute jamais plus. Héros anonymes, sans gloire ni sépulture...

Il y eut un silence. A la fin, le Vieux reprit encore, mais sur un ton plus méditatif :

- Ce qui me désole, moi, c'est qu'on est toujours victime de ses illusions, même quand on s'imagine qu'on n'en a plus... Depuis vingt ans, les chefs religieux et politiques de l'Islam font semblant de jouer aux vedettes mondaines dans nos casinos et sur nos hippodromes. Nous savons maintenant que derrière leurs sourires aimables se cachent la volonté et l'espoir de millions de Musulmans fanatiques... Et cette histoire d'agence de placement ! Encore une illusion ! Nous tous, dans le métier, nous étions fermement persuadés qu'il n'y aurait jamais de deuxième affaire Ciceron. Or, c'est précisément là-dessus que Ward et ses complices ont tablé : ils ont systématiquement exploité la formule, une formule qui semblait désormais inutilisable ! C'était quand même très fort, soit dit entre nous.

Coplan laissa tomber, sarcastique :

- Hé oui, Allah est grand. Et si nous ne le tenons pas à l'œil, il nous en fera encore voit de toutes les couleurs... M'est avis que nous ne sommes pas encore chômeurs, vous et moi !...

FIN